

EN HOMMAGE A GEORG TRAKL

« Peut-être que ces heures où nous restions ensemble et où nous goûtions en silence un grand, calme, profond bonheur étaient si belles que je ne pourrai jamais en souhaiter de plus belles. Mon vieil oncle nous laissait faire. Mais un jour que j'étais avec lui dans le jardin au milieu de toutes les fleurs éclatantes, au-dessus desquelles volaient rêveusement de grands papillons jaunes, il me dit d'une voix douce et pensive : « Ton âme incline à la souffrance, mon petit. » Et ce faisant il posa sa main sur ma tête et parut vouloir ajouter quelque chose. Mais il se tut. Peut-être ne savait-il pas ce qu'il avait éveillé et qui depuis lors a grandi puissamment en moi. »



(Georg Trakl, « Pays du rêve »)

« Des fleurs, bleues et blanches, éparses

Grandissent tranquillement dans le vallon.

Argentée, l'heure du soir tisse,

Désert tiède, solitude.

La vie fleurit pleine de dangers,

Douce quiétude autour de la croix, de la tombe.

Une cloche congédie.

Tout semble merveilleux.

Un saule doucement flotte dans l'éther,
Ici et là une lumière vacillante.
Le printemps murmure et promet
Et le lierre humide frissonne

Pleins de sève verdissent pain et vin,
L'orgue sonne magiquement ;
Et autour de la croix et de la passion
Brille un éclat fantomatique.

Ô ! Comme ces journées sont belles.
Des enfants vont dans le crépuscule ;
Plus bleus déjà les vents soufflent.
Au loin raille un chant de grive. »
(Georg Trakl, « Printemps de l'âme »)

ENTRETIEN

En surfant sur la toile je suis tombé sur un site (WWW.denisclarinval.org) qui vous est dédié ; j'avais connaissance déjà de vos écrits et j'ai constaté que sur ce site certains d'entre eux sont entièrement téléchargeables et d'autres partiellement. Manifestement vous ne courez pas derrière les droits d'auteur même si vos livres s'achètent sur Amazon à des prix plus qu'abordables. Qui êtes-vous donc Denis CLARINVAL ?

Le fruit d'une longue, très longue histoire. Mais je voudrais tout d'abord revenir sur ce peu d'attrait pour les droits d'auteur. Si j'ai choisi de publier en toute indépendance mes ouvrages sur Amazon KDP, c'est précisément pour préserver une liberté qui m'est chère, notamment celle de conserver sur ce que j'écris l'entière propriété sans avoir à négocier des corrections, des ajustements qui ne visent généralement qu'à plaire au public. C'est dit ! Vous me demandez qui je suis ? D'abord formé à la philosophie (je suis licencié-agrégé dans cette discipline), j'ai, pour des raisons d'ordre purement matériel, complété ma formation par des études en sciences de gestion (obtention d'un MBA et d'une agrégation dans ce domaine ainsi que du titre de capacité requis pour l'enseignement supérieur). C'est ainsi que j'ai enseigné la finance et le contrôle de gestion dans l'enseignement supérieur avant d'y terminer ma carrière comme directeur. La mise à la retraite m'a permis de renouer avec mes premières amours : la poésie, la philosophie, le théâtre dramatique et la tragédie.

Votre parcours philosophique a connu plusieurs étapes, de Sartre à Nietzsche, en passant par les poststructuralistes ; pouvez-vous dire aujourd'hui que cette évolution est enfin aboutie ?

Dans ma jeunesse j'admirais, comme tant d'autres, beaucoup Sartre et c'est lui qui m'a conduit à étudier Husserl. Vint ensuite

cette longue trêve dont nous avons parlé avant que je revienne à la littérature et à la philosophie. Je me suis alors senti particulièrement attiré par les poststructuralistes, allez savoir pourquoi : Foucault et Deleuze plus particulièrement. C'est leur brouille et l'évolution beaucoup plus subjective de Foucault dans ses derniers écrits qui a semé le trouble dans mon esprit. Deleuze, en m'ouvrant la porte de Nietzsche m'a du même coup refermé la sienne, il est inutile de revenir sur les qualités de faussaire de Deleuze. Ensuite, presque naturellement Nietzsche m'a amené à redécouvrir et approfondir Heidegger qui lui-même m'a ouvert à la poésie postromantique allemande avec des auteurs comme Hölderlin, Rilke et Trakl. Ce sont les références actuelles de mon univers de pensée.

Heidegger a fait l'objet, il y a une dizaine d'années, de détractations particulièrement virulentes ; ces révélations fracassantes ne vous ont pas conduit à douter ?

Absolument pas ! Ces détractations manquent singulièrement de fondements et particulièrement les plus virulentes. Quand je lis un texte, quel qu'en soit l'auteur, je me satisfais de lire ce qui est écrit et ne cherche pas à y trouver ce que j'aimerais y voir mais qui ne s'y trouve pas. Et puis ces détracteurs laissent de côté les textes les plus précieux de Heidegger, ceux qui ont un rapport étroit à la poésie : ce sont ceux-là qui m'intéressent en particulier en raison de leur profondeur et des perspectives qu'ils entrouvrent.

Heidegger a cherché, à travers ces textes auxquels vous faites référence, à saisir l'essence de la poésie, à partir des œuvres de Hölderlin et de Trakl notamment. Aussi je m'adresse au poète que vous êtes : Heidegger a-t-il atteint l'objectif qu'il se proposait ?

Dans son texte sur Trakl, « La parole dans le poème », que cherche Heidegger ? Il se pose en penseur, une pensée méditante qu'il oppose à la pensée calculante et cependant sa pensée méditante n'est pas dépourvue de calcul. Heidegger

pense l'Etre, un Etre qu'il ne parvient pas à nommer ; dans cette Parole qu'il cherche dans le poème de Trakl, il cherche des noms, des adjectifs de cette Parole qu'est l'Etre selon lui. Mais quand Hölderlin dit du poète qu'il nomme le Sacré et les dieux, que veut dire nommer ? Non pas décliner leur identité qui est insaisissable mais faire signe en leur direction ; les mots du poème ne sont que les pavés du chemin qui conduit à cette révélation en un lieu où les mots sont interdits. Qu'est dieu ? Il se nomme "Je suis", qu'est-ce que cela veut dire ? Absolument rien car il est inexprimable : il est sur le mode de l'inexprimable. Heidegger succombe à la tentation philosophique du concept mais le Sacré, l'Etre ou les dieux sont au-delà de tout concept : nul ne saurait les mettre en boîte. Heidegger décrypte, interprète, essaie de faire parler le poème à travers ses mots mais ces mots ne disent rien, ils ne sont que des indications, des flèches posées le long d'une route, rien d'autre. Parvenus au lieu de la Parole, les mots se retirent, ils ont fait leur job, celui de tracer un chemin.

Vous voulez dire qu'il y a une incomplétude de l'acte poétique, que comme le soulignait Hölderlin, les deux troncs de l'acte poétique, le chant et la pensée, sont irrémédiablement séparés ?

Pas du tout ! Car non seulement le poème n'est pas une révélation incomplète mais il ne révèle rien ; un poème est fait de mots mais aucun mot, si puissant ou évocateur soit-il, n'est adéquat à ce qui est cheminé ; quand Heidegger s'efforce de décrypter Trakl à travers ses mots ou ses images, il ne fait qu'éclairer le chemin mais pas la Parole où il conduit ; revenons à Rilke selon lequel l'Ouvert se dispense de tout face-à-face mais les mots nous installent déjà dans un face-à-face si du moins on s'en tient à eux. La puissance des mots dans le poème réside uniquement dans leur symbolisme, comme une musique qui éveille en nous quelque chose de lumineux mais en se passant de mots. Il n'y a pas dans l'acte poétique deux troncs séparés qui cheminent côte à côte : le chant et la pensée ; la poésie est

chant avant tout et là où elle nous conduit émerge du chant lui-même une pensée qui paradoxalement n'est pas pensable. C'est, il me semble, l'essence même de la poésie de Trakl.

Cette évocation d'une pensée impensable jaillissant du cœur même du poème est propre à Georg Trakl selon vous ?

Non ! On la retrouve particulièrement présente chez Mallarmé qui considérait que les mots n'étaient que de simples matériaux indispensables certes à la construction ou à l'instauration d'un lieu en lequel se dit une Parole silencieuse. « De ce qui a eu lieu ne demeure que le lieu » disait-il mais qu'est-ce que cela veut dire ? Que les mots ne sont en définitive que les pavés d'un chemin, le « Dict » selon Heidegger, qui conduit jusqu'à ce lieu en lequel les mots n'ont plus leur place et s'effacent dans le silence de la Parole. Ce lieu qui seul demeure, la Clairière selon Heidegger, l'Ouvert selon Rilke ou encore la Nuit selon Trakl, est celui d'une éclaircie, d'une fulguration. Quand Hölderlin affirme qu'il revient au poète de nommer les dieux et le Sacré, que faut-il entendre par « nommer » ? Nommer, ce n'est pas coller une étiquette sur quelque chose ; nommer, c'est faire signe en direction de ce qui est indicible, insaisissable par le langage. C'est en ce sens que la poésie chez Trakl nous engage dans une pensée qui est paradoxalement impensable car elle se situe au-delà des mots ; il ne suffit pas, comme le suggère Heidegger dans le premier des trois « Entretiens sur le chemin de campagne » de faire de la pensée un non-vouloir ; cette pensée de l'Origine à laquelle il se réfère est au-delà du langage, même dans sa forme la plus poétique.

Magritte disait de la poésie qu'elle ne s'interprète pas et vous partagez cette idée mais votre vision de la poésie me semble plus radicale encore, comme si la poésie devait à un moment donné se renier elle-même pour laisser se déployer ce vers quoi elle ne peut que nous mener/

C'est une vision radicale en effet car c'est le langage lui-même que la poésie met en danger ; c'est ce sur quoi Heidegger veut attirer l'attention quand il parle du risque encouru par le poète particulièrement au temps de la détresse dans « Pourquoi des poètes ? » Evoquant Rilke, Heidegger affirme que ce qui est risque c'est bien plus que la vie, un souffle mais Heidegger, ici encore, retombe dans le piège de son approche trop analytique et, bien qu'il l'évoque, je ne suis pas certain qu'il a saisi toute la profondeur de la huitième des « Elégies de Duino ».

Vous voulez dire que Heidegger reste prisonnier du face-à-face dans la représentation, en dépit de ses critiques sévères de la subjectivité chez Descartes et chez Kant ?

En quelque sorte mais ce rejet de la subjectivité par Heidegger dès « Etre et temps » a été mal compris, par E. Faye particulièrement. Heidegger cherche à éviter, comme Husserl d'ailleurs, le double piège du psychologisme kantien et d'une approche anthropologique ; ce que rejette Heidegger chez Husserl, comme Sartre de son côté, c'est la réduction transcendantale qui ne laisse subsister qu'un Ego transcendantal qui serait l'artisan de la conscience réflexive. Sartre ne dit pas qu'il faut séparer ontologiquement le Cogito cartésien de la conscience réflexive et il ajoute que c'est le Cogito lui-même qui justifie de l'Ego comme je intramondain mais la conscience elle-même n'a nul besoin d'un « je » ou d'une subjectivité pour déployer son rapport au monde dans l'intentionnalité : c'est l'objet du monde qui se déploie dans le creux vide de la conscience mais pareille conscience n'est pas pour autant réflexive ou positionnelle de son objet. La réflexivité est le propre du Cogito, nous dit Sartre, un Cogito qui, selon Kant lui-même, doit pouvoir accompagner en droit chacune de nos représentations mais cette affirmation de droit ne suffit pas à en établir l'effectivité.

Y voyez-vous un motif de l'évolution de Heidegger, le fameux tournant, dans sa propre conception du Dasein ?

Certainement ! Dans « Etre et temps » le Dasein renvoie à l'être-là de l'homme dans son rapport au monde sous l'angle du souci ; avec le tournant et l'histoire de l'Etre, le Dasein n'est plus réductible à l'individu humain mais concerne le tout de l'étant. La critique s'est beaucoup focalisée sur le Dasein du peuple historial mais ici encore la critique est infondée : on cite les conférences sur Hegel et Schelling ou encore certains passages relativement discrets des « Beitrage » ou des « Cahiers noirs » mais ce Dasein du peuple historial doit être cherché en sa compréhension dans les commentaires de « Germanie », de « Retour » ou encore de « L'Ister » mais ce sont des écrits qui se rapportent à la poésie de Hölderlin et pour un philosophe qui se prétend rigoureux de pareilles sources ne sont pas à privilégier. Cependant ne perdons pas de vue que les conceptions de Hölderlin et Rilke sur la Nature comme lieu privilégié d'une immanence de l'Esprit nous renvoient irrévocablement à Schelling.

Comment liez-vous ce rejet de la subjectivité par Heidegger avec le rôle qu'il assigne à la pensée d'élucider l'essence de la technique ?

Pour Heidegger la technique ne se réduit pas au développement toujours croissant d'une industrie ou de technologies dont l'essor culmine dans la cybernétique. Il y voit avant tout un dispositif (Gestell) : de quoi s'agit-il ? De la mise en œuvre d'un rapport au monde et à la nature plus particulièrement essentiellement fondé sur sa maîtrise et son exploitation dans un but d'accumulation. Ce qui est essentiel dans la technique, c'est qu'elle fausse notre rapport au monde, le regard que nous portons sur lui et sur nous-mêmes. Cette mise en œuvre d'un rapport d'instrumentalisations suppose que soit posé sur le monde comme objet un regard réflexif, que le monde soit

enfermé dans une représentation qui en permette l'exploitation. Cette représentation dans la conscience réflexive nous renvoie bien évidemment au je transcendantal comme artisan ou chef d'orchestre de cette représentation dans la réflexivité. Une telle pensée réflexive, le Cogito cartésien et kantien, est désignée par Heidegger comme pensée calculante, une pensée préparatoire à l'action à laquelle il oppose une pensée méditante qui se suffit à elle-même dans son propre déploiement. Il n'y a dans la philosophie transcendantale (Kant, Husserl) pas de sujet sans objet de son intentionnalité mais là où Husserl voit dans l'intuition phénoménologique un accès inconditionné à l'essence des choses, ce en quoi il diffère de Kant, Heidegger voit l'opportunité de réduire cet objet à une possible instrumentalisation. Dans sa « Krisis » Husserl reprend son idée de la philosophie comme science rigoureuse qu'il oppose précisément aux sciences européennes en crise car ce qui est visé par ces sciences n'est pas l'essence même des choses mais leur possible utilisation dans le cadre de ce dispositif qu'est la technique. Ajoutons qu'il ne faut pas confondre subjectivité avec sujet qui conserve une connotation morale ; quoi qu'il soit Heidegger ne réfute pas cette notion de sujet, pas plus que Nietzsche d'ailleurs, mais il réfute cette association cartésienne puis kantienne d'un sujet qui serait intrinsèquement et exclusivement attaché au Cogito (dont le « o » nous renvoie bien évidemment au « je ») ; il me semble à cet égard plus opportun de recourir au terme de singularité ou mieux encore, comme le fait Nietzsche dans « Les contempteurs du corps » (« Ainsi parlait Zarathoustra », livre I) de Soi.

On a souvent reproché à Heidegger (dans le cadre de sa « Lettre sur l'humanisme » notamment) de noyer de grands événements historiques, comme la Shoa, dans un ensemble d'événements apparentés qu'il lie précisément à l'essence de la technique comme dispositif.

Effectivement ! Mais une fois encore c'est faire peu de cas d'écrits comme « La dévastation et l'attente » dans lesquels Heidegger s'exprime sur ces questions. Heidegger opère une distinction essentielle entre « désolation » et « dévastation », de quoi s'agit-il ? La dévastation est liée à l'existentialité de l'homme dont elle est un mode inauthentique au sens où le Dasein n'est pas saisi à partir de son être authentique mais aliéné, dépossédé de sa véritable essence par son asservissement à la technique ; en ce sens la dévastation serait la perte du sens du vaste telle que cela est clairement affirmé dès les premières lignes de « La dévastation et l'attente ». Les désolations sont de cette dévastation, proprement ontologique, les manifestations historiques ; il ne s'agit pas pour Heidegger de procéder à des comparaisons en vue d'établir une espèce de hiérarchie de ces événements (il n'y a pas d'un côté des morts précieuses et de l'autre des morts d'un sous-genre). Bref il ne s'agit nullement de nier des singularités mais de rechercher entre ces singularités historiques des éléments communs en les rattachant notamment à une approche rationalisante et instrumentaliste de la nature et des interactions humaines. Qu'est recherché selon cette approche technoscientifique si ce n'est de catégoriser chaque réalité naturelle ou humaine comme ressource exploitable en vue d'une accumulation de ces ressources, en d'autres termes un processus de marchandisation.

Parlons un peu, si vous le voulez bien, de vos écrits qui ont cette particularité, que l'on trouve déjà chez Nietzsche, de mélanger les genres : il y a certainement une raison à cette approche ?

J'ai souvent trouvé les traités de philosophie, à l'exception de ceux de Nietzsche et Heidegger, particulièrement ennuyeux, particulièrement quand ils sont volumineux. Je mélange effectivement les genres : poésie, dialogues, traités plus systématiques mais généralement courts, ballades au sens de nouvelles, éléments de théâtre. Cette manière de faire

correspond bien sûr à une approche personnelle qui se veut avant tout littéraire mais elle répond aussi à cette nécessité de rompre la monotonie lassante en variant les approches car ce n'est pas qu'une question de genres d'écriture : évoquer l'Eternel Retour à travers un poème est une démarche totalement différente d'une analyse critique de passages de Nietzsche, elle est à la fois plus libre, plus dynamique et davantage susceptible d'ouvrir à un questionnement.

Cette approche multiple, on la retrouve plus intensément dans des livres comme « L'anneau », « Tourments philosophiques », « L'anti-Deleuze » ou encore le premier volume de « Le fil d'Ariane » intitulé « L'urgence de la pensée » ; à côté de ces ouvrages il y a des livres qui sont strictement des recueils de poésie écrits en Hommage à Heidegger ou Hölderlin : « Chemins de campagne » ou encore « Le devenir d'Esprit ». Vous envisagez d'emprunter d'autres voies littéraires ?

Absolument ! Il y a à l'état manuscrit plusieurs drames lyriques qui empruntent, en la renouvelant, à la mythologie grecque, mais aussi des pièces de théâtre dramatique qui seront probablement publiées dans les mois à venir si du moins je trouve l'énergie nécessaire à les « taper » car ce sont, en leur état actuel, des manuscrits. Je n'ai à vrai dire aucune exclusive même si la poésie est mon genre d'écriture privilégié mais la poésie s'accommode de bien des genres dans la mesure où elle n'est pas elle-même un genre en soi. Qu'est le « Ainsi parlait Zarathoustra » de Nietzsche ? Un poème, un traité philosophique, un conte : je pense qu'il est tout cela à la fois.

Etes-vous animé par une intention particulière quand vous cherchez à se faire rencontrer la poésie et la pensée ?

Mon intention, nous l'avons évoqué déjà, est de mettre en lumière cette pensée impensable qui jaillit du cœur même de la poésie comme chant ; il ne s'agit pas de la décrire de quelque façon, ce qui reviendrait à retomber dans le piège de l'approche trop analytique de Heidegger, mais de la situer au cœur même

du poème, en d'autres termes reprendre sous cet angle paradoxal la recherche de Heidegger sur l'essence de la poésie. Mais bien évidemment c'est une question qu'il est difficile d'aborder dans la mesure où la pensée qu'il s'agit d'éclairer se situe précisément à la limite du langage. On pourrait certes envisager le questionnement sous l'angle d'une méta-pensée mais l'embourbement récent de certaines « philosophies » m'oblige à la méfiance à l'égard des « méta » dans la mesure où cette particule est associée depuis un certain temps déjà à tout et n'importe quoi. Quoi qu'il en soit, la question ne peut plus être éludée, sous le faux prétexte qu'elle ne relève pas de la philosophie, mais ce qui fait défaut à ce stade, c'est la manière.

Quand vous évoquez la manière, vous entendez la méthode ou encore le comment, voire la forme ?

La philosophie ne pense plus, elle se commente, s'interprète, se réécrit ; elle est devenue « autophage » disait Bouveresse Avec « l'affaire Heidegger » la philosophie est surtout devenue l'affaire de cochons qui se vautrent dans la boue. Les temps sont propices au commencement d'une pensée autre, une pensée nouvelle, c'est une urgence. Quand je parle de manière, je pense moins à une méthode qu'à des fondements, des ancrages, des socles. La philosophie est un discours mort, aussi doit-on la dépasser mais la pensée demeure, dans l'attente d'un peu d'air frais qui saura la (ré)animer, non pour l'élever jusqu'au ciel des idées mais pour sonder les profondeurs, descendre dans l'abîme de l'existence et en fouler le sol. Nietzsche et Heidegger, en cherchant à dépasser la métaphysique et la philosophie ont ouvert une brèche mais même les plus audacieux vacillent : on ose à peine jeter un œil. La pensée, parce qu'elle craint le vertige, demeure sur les bords fermes mais ils s'effritent et la pensée prudemment, recule pour se tenir sur des terres moins sauvages.

Diriez-vous de vos écrits qu'ils relèvent de la « poésie philosophique » ?

Je suis particulièrement réticent à l'égard de cette notion et il y a deux raisons à cela : d'une part, comme je viens de le dire, la philosophie est, selon moi, dépassée et d'autre part cette notion sert de fourre-tout à des auteurs aussi différents que Dante, Shakespeare, Goethe, Nietzsche, Platon, Heidegger ?... La question centrale est celle de l'essence de la poésie ; Bernard Lavilliers chantait que « la musique est un cri de l'intérieur », un propos qui s'applique parfaitement à la poésie. Souvent cri de l'intérieur, comme chez Trakl, je dirais de manière plus nuancée qu'elle est une voix de l'intérieur. Dans sa fameuse « Lettre du voyant » Rimbaud disait que la poésie commence avec le romantisme et je ne peux pas lui donner tort. Cette voix venue de l'intérieur s'efforce d'exprimer des émotions (comme chez Lamartine par exemple) mais encore des illuminations, pour reprendre un terme qui résonne particulièrement avec le Rimbaud des derniers textes. Ces illuminations sont des saisissements, des ravissements au sens où elles vous traversent et vous emportent ; à cet égard la poésie est une forme particulière d'expression de la pensée mais il faut faire une distinction essentielle entre la poésie méditante et la poésie méditative. La première instaure la poésie dans le registre de l'acte de méditation, une méditation traversée par la pensée, comme c'est le cas chez Hölderlin. Je ne dis absolument pas que Hölderlin est un philosophe mais un poète pensant dans un contexte philosophique particulier où Schelling occupe une place privilégiée. Je dirais volontiers la même chose des « Winke » (signes) qui précèdent l'ouvrage « Méditation » de Heidegger. La poésie méditative, c'est autre chose : plus intérieure, elle trace à travers le poème un chemin dont les mots ne sont que les pavés pour nous emmener sur le seuil d'un lieu d'où le langage se retire car il n'y a pas sa place : ce lieu c'est celui en lequel nous est donnée une Parole silencieuse. En ce sens la poésie méditative est pensée de l'impensable. C'est cette forme de poésie que l'on retrouve chez Rainer Maria Rilke et surtout chez Georg Trakl.

Votre dernier livre « Lumière obscure » est précisément un hommage à Georg Trakl mais quelle est donc cette lumière obscure que vous évoquez ?

Le premier texte de cet hommage s'intitule « La nuit du monde » et ce n'est pas un hasard. Une nuit s'est effectivement abattue sur le monde, et ce n'est pas nouveau, mais plus on amplifie la lumière et plus cette nuit devient épaisse, opaque. La raison en est que cette nuit du monde ne s'éclaire pas de l'extérieur mais qu'elle jaillit, à la manière d'une étoile filante, du cœur même de l'obscurité. Cette lumière vacillante, fragile est insaisissable, nous ne pouvons que la percevoir et nous en éclairer dans cette traversée de l'obscur. Cette lumière ne se détient pas, elle est toujours fuyante et il revient aux égarés que nous sommes dans cette nuit du monde de la chercher avec vaillance et de se laisser guider par elle. Elle n'abolit pas la nuit comme l'aube efface le nocturne mais elle la traverse avec fragilité.

Fidèle à vos habitudes, ce livre est un tissage de poèmes, de dialogues et il se clôture par une nouvelle « Le 7^{ème} sceau ». C'est aussi une manière de coller à Trakl ?

Trakl a écrit de magnifiques textes en prose : « Révélation et déclin », « Métamorphose du mal », « Rêve et folie », « Pays du rêve ». Il a écrit des fragments de drame également mais l'essentiel de son œuvre consiste en poèmes avec une évolution notoire. Si ses premiers poèmes conservent une forme classique (quatrains, sonnets), à partir de 1912 il adopte, un peu à la manière de Hölderlin, une écriture déstructurée, brisée, fragmentée avec des césures mais aussi des strophes de longueurs inégales. Je ne cherche pas à coller à Trakl ou Hölderlin mais je m'en inspire ; ainsi ma propre écriture a fortement évolué sous leur influence : vers livres et longs, à la manière d'un psaume, césures qui brisent le rythme. Le vers long correspond à un souffle lent, méditatif, incantatoire parfois ; autre évolution significative : la quasi absence de points qui brisent l'élan du souffle et, en contrepartie un usage

amplifié de la virgule. Mais c'est le vers libre qui marque particulièrement cette évolution : là où avant le texte devait, sous la contrainte, servir l'esthétique, à présent il se libère et le ton en est d'autant plus juste. Il ne s'agit plus de faire entrer des images dans un cadre contraignant mais de les laisser s'exprimer librement telles qu'elles surgissent. A cet égard ma lecture de Hölderlin, de Rilke de Trakl mais aussi du Rimbaud de « Une saison en enfer », sans oublier Mallarmé, a été décisive.

Je voudrais pour clôturer cet entretien revenir à ma question initiale à laquelle vous avez apporté une réponse que je qualifierai de « biographique » mais plus fondamentalement qui est Denis CLARINVAL ?

Certainement pas un faiseur de bruit ! Je n'engage de polémique, comme je l'ai fait avec Deleuze ou certains détracteurs de Heidegger, que si l'agacement me devient insupportable. Je suis, comme beaucoup de mes contemporains, en quête de vérité, d'un fragment de vérité et c'est sans doute la raison pour laquelle le faux, quand il est avéré, me met hors de moi : il ne s'agit pas d'invectiver ceux qui, cherchant le vrai, succombent quelquefois à une part de non-vrai mais bien les faussaires qui cultivent le faux comme d'autres les chimères. « Le devenir d'Esprit » de Hölderlin résume assez bien ma propre quête ; depuis longtemps déjà le monde est devenu nocturne d'une nuit qui ne fait que s'épaissir sans que l'on puisse espérer que survienne la faveur d'une aube. On ne combat pas ce nihilisme existentiel en pratiquant des exorcismes, en lui opposant une parole toute faite qui serait salvatrice ; il faut au contraire embrasser cette nuit, pénétrer en elle jusqu'à cet essentiel qui la détermine. La lumière ne peut jaillir que de l'obscurité : c'est d'avoir trop longtemps cru le contraire que l'homme s'est enlisé dans sa propre absence.

Etes-vous, un peu à la manière de Trakl, un homme de l'ombre, un fils des ténèbres ?

Je suis forcément un inconnu... J'erre la nuit dans un monde de pierres à la lueur de ma seule étoile, une lanterne qui n'éclaire que mes pas au milieu des absences. La nuit est le cimetière du monde : les hommes se sont endormis et il ne reste que le silence. Dans ce désert nocturne je ne croise que des ombres : les ombres, c'est tout ce qui demeure quand le soleil a tout entraîné dans son déclin. Je suis le veilleur de nuit des « Veilles » de Bonaventura et des hommes je ne sais que les rêves, saveurs éphémères dans la nuit du monde condamnées à l'oubli par un nouveau jour dont l'aube déjà est annoncée.

La nuit du monde ! La sœur est seule dans cette clairière où ses pas l'ont conduite tandis que le frère chante sur la « colline du soir » (Trakl, « Printemps de l'âme ») ; le murmure de la rivière qui s'écoule aurait-il étouffé son chant ? « L'âme est de l'étranger sur terre » : en quel lieu sacré se peut-il qu'elle vibre enfin dans son offrande à l'indicible ?

Novalis, Hölderlin, Schelling, Nietzsche, Rilke, Trakl, Heidegger et combien d'autres ont tissé une toile dont chaque fil est celui d'une lyre qui vibre selon son propre ton et dont l'ensemble résonne comme une symphonie, réplique audible à l'appel de Très-Haut tandis que « manquent les noms sacrés » (Hölderlin, « Retour »).

Poète, penseur, dramaturge ou tragédien, je suis un voyageur poursuivi par son ombre, un explorateur de lieux inconnus qui se cachent sous le couvert des mots, en quête du grand midi, une clarté dans la nuit qui a recouvert le monde de son voile sacré (Hölderlin, « Vocation du poète »).

Propos recueillis par M. H.

LA NUIT DU MONDE

Le monde a fait son temps ! Il vient de s'effacer :

Bouffé par les ténèbres, son jeu s'est arrêté.

Hier ils étaient quatre, farandole entraînée

Dans un jeu de miroirs de chacun l'imaginé.

Entre le ciel et terre, d'une féconde amitié

L'homme a rompu les liens et dieu s'en est allé.

C'est la fin d'une danse, par l'Esprit enchantée,

Que, dans son labyrinthe, l'Anneau faisait tourner.

Mais l'Anneau s'est brisé par l'en vain détourné

Et plongé dans l'abîme de l'absurde habité ;

Si du temps les aiguilles continuent d'avancer,

Est mort celui des hommes aux abysses enchaînés.

Le pont qui mène à Soi par l'homme fut démembré

Et dans le précipice s'est échu le dernier ;

« Il restera longtemps » avait prophétisé

Le grand Zarathoustra des humains le dernier.

Et le voici tombé de s'être contenté
Du peu que lui enviait son animalité ;
S'il s'accordait en plus le pouvoir de penser,
Hanté par ses désirs, il s'en est détourné.

À l'histoire de nos actes manque celui de penser,
Non pas de sa Raison toutes les choses dominer ;
Du savoir au pouvoir son chemin l'a mené
Sans voir dans l'apparence ce qui s'y est caché.

Des vandales indécents ont les statues grattées,
Espérant sous le voile trouver la nudité ;
Or n'est sous l'apparence qu'un caillou travaillé :
Le génie de l'artiste dans le voile s'est glissé !

Il n'est pas de trésor sous les peaux écorchées :
De la pierre ou des tripes, une matière façonnée,
Une laideur intime par son habit voilée !
Que convoitent les humains de cette robe déchirer ?

Il n'est rien d'autre à voir que ce qui est montré
Mais sur ce qui parait le regard est faussé,
Ne cherchant à y voir que ce qu'il veut trouver,
Si bien qu'à l'essentiel nos paupières sont fermées !

Il n'est de vérité que ce qui est caché
À l'œil qui se contente de son utilité ;
Par le souci des choses si peu nous est donné
Que seule une vue trop courte estime que c'est assez.

Or qui pose son regard sur ce qui est plissé
Et s'accorde le temps des fissures déplier
Y découvre une énigme et se met à penser
Qu'il se trouve en ces plis d'inconnues vérités.

La nuit couvrant le monde n'est pas du ciel tombée :
Car tout ce qui s'efface l'est par nos yeux fermés ;
C'est par ce qu'on recherche que nous sommes aveuglés :
Qui sait le poids des choses qu'il n'a jamais pesées ?

On voudrait tout savoir, que rien ne soit caché,
Détailler ce qui est pour n'en rien oublier ;
Mais de tout le plus simple par l'œil est occulté :
Ce qui meut le regard est la nécessité.

Rien que le nécessaire par nos raisons dicté,
Ce qui sied au vouloir de peu se contenter ;
Si on fait tant de bruit, par le silence hantés,
C'est pour ne rien entendre du simple murmuré.

Si on fait du vacarme notre commodité,
C'est qu'une vie de silence est trop lourde à porter ;
Le vivant est un cri pour la mort écarter
Mais vivons-nous encore à force d'avoir crié ?

La nuit sur notre monde n'est qu'un regard fermé,
De ce qui nous questionne l'attention détournée ;
De nos réponses fragiles s'embue l'interrogé
Qu'on dépose à l'écart de nos chemins tracés.

Si revient la question, à d'autres d'y penser,
Autrement dit personne car tous ont confessé
Qu'il ne vaut d'alentour que d'être utilisé :
Qu'importent les apparences s'il nous faut tout broyer !

Or dans les plis du monde un démon s'est caché,
Celui qui de Socrate aux oreilles vint siffler :
Toute chose est rationnelle, par l'esprit façonnée,
Du seul qui tout gouverne il nous faut s'inquiéter.

Saisir sa mécanique et ses règles énoncer
Car il n'est que la loi dont tout peut fonctionner,
La loi de cette nature que l'on aime dominer
Et celle aussi des hommes qu'on voudrait contrôler.

Mais à toute loi ses failles, l'autrement confirmé
Qu'un revers de la main d'exception vient nommer ;
Pourvu qu'on les maîtrise, on peut dormir en paix :
À toute chose étrangère des chaînes sont destinées.

C'est ainsi que nos peurs parviennent à dominer
Ce qu'on croyait sans dieu, havre de liberté ;
Par tout ce qui est craint les hommes sont aliénés,
Dépourvus de leurs choix pour d'autres voies tracer.

Sur ce que dit le monde, nos possibilités,
Un voile s'est étendu, au silence l'a damné ;
Mais de la nuit épaisse dont il est prisonnier
Nous revient le murmure d'un possible pensé.

C'est à vous, nous dit-il, de ces ombres chasser,
De laisser la lumière en ses veines se glisser,
De le voir et le dire selon sa vérité :
Il suffit d'un bon œil sa surface caresser.

Car rien n'est plus profond que ce qui est montré :
Le monde a dans sa peau notre destin gravé !
Pourquoi vouloir d'ailleurs ce qu'on n'y peut trouver ?
Le monde est dans sa couenne : tout y est replié !

Aussi dans ses crevasses nous faut-il regarder
Sans rien de ce qui semble vouloir le défroisser ;
Le monde est la statue qu'aucun voile n'a cachée :
Ses plis nous en révèlent la profonde nudité.

Vandales, vous détruisez cela que vous cherchez :
À même la peau se donne l'essence de la beauté !
Mais profonde est cette peau et tant s'y est caché :
Nous devons de l'obscur l'offrir à la clarté.

La nuit qui tient le monde un jour sera passée !
Au retour des Célestes, de Sagesse éclairés,
On pourra de ce monde les ténèbres écarter
Et d'entre ciel et terre l'espace redessiner.

Alors ils reviendront, les divins délaissés,
Apporter aux humains de leur destin la clé ;
Et d'entre les miroirs dont l'Anneau fut formé,
De chacun les trois autres seront le reflété.

Qui voudrait d'illusions tous mes espoirs tromper
Si ce n'est l'Enchanteur par qui tout fut brisé ;
On se méfie trop peu de ces fausses vérités
Qui disent être lumière et sont obscurité.

Cette nuit qui sur le monde sa fraude a déposé,
Il suffit d'un rayon et son peu de clarté
Pour en briser l'échine, ailleurs la dissiper :
Il n'est que nos regards qui peuvent nous le confier !

CHANT NOCTURNE

Je marche seul
D'un pas mal accordé
Dans les profondeurs obscures de la nuit ;
Sur les bouleaux, fantômes de la forêt nocturne,
Se reflète la blancheur d'une lune cadavérique ;
Une étoile s'est noyée
Dans l'eau sombre d'un étang de vase ;
L'oiseau nocturne sur un arbre

A perché son chant mélancolique.

Témoin silencieux de mon errance,
Dans un buisson la bête s'est retirée,
Visage de la sœur angélique,
Morsure de lumière au jardin vert,
Innocence dans le gouffre échouée
Du miroir de la folie.

Le sentier s'est figé dans la pierre,
Du ciel s'abat l'obscur
Sur une terre de poussière ;
Dans le talus un arbre ancien
Rend ses larmes à la terre,
Rosée du jour venant
Écraser de lumière
La terre maudite
Dont sont enfuis les pères.

Désemparée la nuit
Se cache dans les fissures ;
La cloche résonne au
Sommet du village.
Les pierres tremblent et se dessoudent,
S'effondre avec patience
L'ancienne maison des pères.

Cri dans la nuit finissante,
L'enfant s'éveille du rêve,
Ouvrant son cœur à la folie.
Se dénouent les amants
En maudissant le jour
Qui blanchit les consciences.

A disparu l'étoile
Qui veillait sur le monde ;
L'enfant ouvre ses yeux

Sur l'aube qui s'infiltré
Et puis il les referme,
Voulant du rêve encore,
Refuge dans le coin sombre
Que n'atteint pas le jour.

De la porte se détache
Le visage de la mère
Au teint cireux des morts,
Regard de pierre glacée
Brisant de son éclat
Les restes de nuit sombre.

S'est tue la cloche en larmes,
Embrasée de lumière,
Se presse le pas des ombres
Qu'enfouit entre ses pierres
Le mur inanimé

Longeant les maisons grises.

Le chant du frère nocturne

Ne s'entend dans la plaine

Pliant sous le soleil

D'un été pourrissant.

Reviennent pleurs de l'automne

Sous un ciel de nuée,

Le jour perd de son temps

Dont grandit le nocturne ;

Les arbres se dépouillent

Des feuilles que prend la terre

Et des humains le masque

Se déchire au vent du soir ;

Du regard des crapauds

Nous reviennent les étoiles.

Des hauteurs du chemin,
Abrité par la nuit,
Résonne le chant du frère
Et voici que la sœur,
Mangée par la clairière,
Se retourne sur ses pas
Et caresse d'un regard,
Envahi de clarté,
Le rocher de la mort
Et s'enfuit le serpent.

Des épines d'un buisson
La bête s'est arrachée
Qui sitôt de sa haine
Défie les pas de l'Ange ;
Murmure le chant nocturne
Porté par la bordure
Des arbres du sentier.

Sur le visage de l'Ange
Rayonne le clair obscur,
Pâleur de la nuit bleue.

Voudrait le déchirer,
De son vif l'embraser
La bête surgie d'épines
Quand de l'œil de cristal
Des crapauds de l'étang
S'arrache un brin d'étoile
Et de la nuit sans fond
L'éclair soudain venu,
Aveuglant de la bête
Le regard qui s'éteint,
Embaume de sa clarté
Les cheveux de la sœur.

LUMIERE OBSCURE

Est-il ce temps sacré l'énigme dont j'ai la clé
Ou est-elle autre chose qui se garde en retrait ?
On voudrait que folie soit du rêve meurtrier
Quand l'enfant n'est que larmes en sa demeure glacée.

Dans le bleu de la nuit les destins affamés
Parviennent jusqu'à la porte d'une lumière oubliée ;
Le rêve est-il mensonge qu'il leur faut dévorer,
Un silence de cristal par la fureur brisé ?

Or folie n'est que nom d'un excès de pensée
Quand du front la sueur une pierre ne peut sécher ;
Si dieu résonne au loin de nos infirmités,
Nous vient-il qu'un démon seul peut nous consoler ?

Si rêve est de l'enfant une étoile déclinée
Sur le chemin de pierres qu'il lui faut emprunter,
Traversant les épines dont sa couche est bordée,
Étrangère est son âme à la terre dévastée.

Le voici qui descend, incertain, l'escalier
Jusque dans la pénombre sur les rats déposée ;
Et dans le cimetière où ses pas l'ont mené
Il voudrait de la mort saisir un peu de paix.

Mais les morts sont discrets, de leurs proches oubliés !
Aussi est-il folie de leurs tombes éventrer,
En briser les cercueils, leurs linceuls déchirer
Et leurs os dans la nuit sur la terre disperser.

De cette malédiction veut-il se détourner
Mais son ombre déjà au loin s'en est allée ;
Errant dans le pourri, il est seul désormais,
Foulant d'un pas sans âme tous ces morts dispersés.

De la sombre chapelle lui revient une clarté
Qu'une lune de sa blancheur ne peut dissimuler ;
Écrasé par la nuit, il veut s'en approcher :
D'enfer ou de ciel bleu, qui semble l'attirer ?

Si de ce lieu maudit les fleurs se sont fanées,
Reviennent les colitas de cette mort parfumés ;
Quand par le bleu du soir toute chose est refermée,
Ne murmurent que les pierres du sang qu'elles ont figé.

Plus proche est la chapelle, son étrange clarté :
Une main de quelques os voudrait l'en préserver,
Le conserver dans l'ombre, ses paupières refermer :
Quelle est cette lumière brisant l'obscurité ?

Il s'en approche encore, son doigt veut la toucher
Quand surgit d'aubépine la main d'un étranger ;
Sur l'enfant il s'abat qui vient de s'écrouler :
Quelle voix du misérable fit-elle son messenger ?

Enfin il se relève, voudrait se retourner
Mais la lumière insiste qu'il puisse s'en abreuver ;
Or l'autre, sans mot dire, s'accroche à sa fierté
Et entrave son pas qu'il voudrait s'éloigner.

L'enfant

Qui es-tu donc, folie, pour ainsi m'empêcher,
Secouru par ces morts, d'en ce lieu m'avancer ?
N'es-tu pas un démon, de l'enfer un portier ?
Ou le reflet de monde et de sa vanité ?

Ta folie est du rêve le perfide meurtrier,
Ton regard te trahit, révèle ta cruauté ;
Tu vois dans la lumière ta folie reflétée :

Au visage d'un enfant est-il trop de clarté ?

Ne crains-tu les épines d'en cet arbre loger ?

Je les connais pourtant qui font mes pas saigner :

Sur ces os de jadis mes rêves se sont brisés

Et mon œil est de pierre, par ce lieu pétrifié.

Je me souviens du père et de tous endeuillés,

Du silence dont la mort nous fit les prisonniers,

D'une enfant sacrifiée au jardin de l'été

Et des fenêtres aussi sur des hommes éplorés.

Juste un peu de lumière pour ma route éclairer

Dans la nuit de ce monde aux espoirs délaissés ;

Vers la sombre chapelle et sa maigre clarté

Mon élan par ta main dans l'abîme a sombré.

L'étranger

Crois-tu donc être mort, que ta vie s'est brisée ?

Que privé de lumière, tu ne peux avancer ?

Qu'à la triste chapelle ton destin fut rivé ?

De quoi te souviens-tu qui ne t'a pas blessé ?

De sa vie on ne peut une minute effacer !
Tu prétends que ma main d'ans l'abîme t'a jeté,
Ignorant que peut-être je t'en ai libéré :
Que sais-tu de ce monde ce qui en est caché ?

Si de nuit sont les jours, dans l'obscur est clarté
Qui jamais ne se voit ; dans le bleu retirée
Qu'éblouit la lumière, une lueur t'est donnée
Quand nos yeux se referment dans le soir étoilé.

Sur tes larmes d'enfant dans ta chambre glacée
Une étoile s'est posée et tes rêves a bordés
Des timides espérances d'un fruit rouge éclaté :
La demeure de tes pères en fut-elle enchantée ?

Ton visage est de sombre car tu viens à douter :
La folie de tes rêves serait-elle l'étranger,
La rivière qui s'écoule quand du haut vient chanter,
Crépuscule du néant, de ce frère un baiser ?

L'enfant

Ton propos m'est étrange : comment ne pas douter ?
Quand tout à l'heure encore, descendant l'escalier,
Les marches sous mes pieds semblaient se dérober,
Autant de certitudes soudain furent ébranlées.

Enigme est ta parole dont je voudrais la clé !
Quel est donc ce mystère que tu sembles éprouver
En jetant sur mon âme ce regard avisé ?
Serais-tu le miroir du fond de ma pensée ?

Que tient cette chapelle dont tu veux m'empêcher ?
Et quelle est cette lueur, du bleu son prisonnier ?
Cette lumière interdite dont je suis attiré
N'est-elle qu'un faux-semblant, du monde un reflété ?

De l'abîme tu prétends d'y choir me préserver :
Cette lumière serait-elle d'un sans-fond le cacher ?
Mon âme un tel éclat voudrait-il égarer,
La river à ce monde qui lui est étranger ?

Il dit « Je est un autre » de l'enfer saisonnier,
Une alchimie du verbe sur la vie apposée,
Le vernis d'Apollon sur nos laideurs cachées

Mais qu'est-il sous le voile qu'on ne peut éclairer ?

Ou n'est-il que surface qu'il est vain de gratter
De sorte que la lumière n'en peut rien nous livrer ?
Qu'est-il en ce bas monde qui me fut ignoré
Car il est bien plus vile qu'il est un insensé ?

Or dans les plis du voile que s'est-il donc caché
Que je n'ai pas perçu, de lumière aveuglé ?
Rien qu'on ne peut y voir dans tout est présenté :
Détail ou paradoxe au tout bien ordonné.

Ainsi la vue nous trompe si tout n'est embrassé
Mais qu'y peut la lumière si l'œil n'est aiguisé ?
Le regard est d'Esprit en la matière plissé :
Les choses ne n'aperçoivent que par l'âme regardées ?

L'étranger

Serais-tu su le point d'à la folie céder,
Abandonner le rêve de ce monde transcender ?
Est-il ce que t'en vois, misère à oublier,
Un en-deçà de l'Etre, un devenir manqué ?

Rêver n'est pas si grave quand on peut s'éveiller
Et briser de ce monde le miroir insensé ;
Il faut tuer la bête, puissance de t'égarer
Dans l'immédiat obscène d'un présent consommé.

C'est le « Printemps de l'âme » que je viens t'annoncer
Pour qu'à nouveau tu naisses et meurs à ce rêver
D'habiter un ailleurs dévorant les nuées,
Baigner dans la lumière d'un ciel bleu enchanté.

Il n'est pas de ce monde un revers opposé,
Un étang de lueur aux poissons argentés ;
Je me plonge dans ces eaux aux étoiles reflétées
Et n'y vois de crapaud que cette humanité.

Qui prétend dans la vase ces étoiles oublier,
Jurant qu'il n'est lumière que dans un ciel d'été ?
Celui-là est la bête en nos âmes abritée
Qui de l'éclat de l'or illumine ses pensées.

Quel est ce monstre dont nous sommes habités
Qui voudrait d'un bijou que l'on puisse s'éclairer ?
C'est dans l'éclat du jour que vient le bleu briller,
Vanité de l'éclair qui puise à la nuée.

On dit de l'éclaircie qu'elle court l'orage passé
Mais ce qui suit n'est qu'ombre, de nos pas l'imagé ;
Quand tombe le soir d'Esprit, il fait le bleu saigner
D'une infinie clarté qui filtre en pluie sacrée.

Dans une clairière la sœur entend le frère chanter,
Hymne du crépuscule aux chants d'oiseau mêlé ;
Et la sœur se retourne, brisant tous les rochers,
Des hommes regards de pierre et leurs vies pétrifiées.

Wagner s'est endormi, la boue est sa Morphée !
C'est alors que murmure du poète en retrait
Le chant spirituel d'une lumière retrouvée :
La nuit libère le jour d'une obscure vanité.

La sœur n'était que larmes qui brille dans la clarté
Car du revers d'un chant le frère l'a consolée ;
S'est tu le martinet, d'orages le messenger,
Et dans ce bleu nocturne toute chose est apaisée.

Il est vain, mon enfant, d'un au-delà rêver :
Dans la chapelle ardente, amis sont rassemblés
Mais sur l'autel où brille cette maigre clarté

Il n'est rien qu'un drap blanc sur la pierre étiré.

L'enfant

Obscur est ton propos que redoute ma pensée !

Je repense au château et, dans sa cour figés,

Aux dieux de mon passé de tout regard privés :

N'y demeure que la source dont vie est la clarté/

J'y ai trempé mes lèvres, à sa fraîcheur goûté

Avant que dans une grotte je sois précipité ;

A quels démons la peur voulait-elle m'arracher ?

J'ai lu dans la fontaine un visage horrifié !

C'est moi que je fuyais, cette folie reflétée

Dans l'innocence de l'eau qui m'avait capturé ;

Et quand la mère de glace à moi s'est présentée,

En foulant des vipères je me suis éloigné.

Sur ma route un cheval je ne pus arrêter

Et un ange vint à moi dont j'étais effrayé ;

De sa lueur nocturne je me suis approché :

Sitôt il disparut dans l'épineux rocher.

Dans la nuit silencieuse mon pas ensorcelé
Errait parmi les arbres, fantômes de ce passé
Qui trainait derrière moi un soupçon de piété
Tant noire était la robe de ce maudit curé.

L'étranger

Tu as laissé tes rêves au bas de l'escalier
Mais ce que tu rapportes est d'apparences tissé ;
Le château dans la pierre te semble abandonné
Mais depuis sa fenêtre le frère t'a observé.

Le chagrin qui t'étouffe est ta duplicité :
C'est toi-même que tu fuis, d'une source ton reflété.
Si la mère est de glace, il te faut l'incendier
Et de l'ange sur ta route le visage capturé.

Ce démon que tu fuis en cette obscurité
Déjà t'y attendait avant de te croiser ;
Tu te voudrais de pierre, un cheminant d'acier
Mais l'ange qui s'est enfui en toi vient demeurer.

Je t'ai dit que la sœur sur toi s'est retournée,
Qu'elle a brisé la roche dont tu es prisonnier ;
Les arbres sont les fantômes de ton maigre passé

Qui se traîne derrière toi pour ton allant freiner.

Mais la pierre est brisée et du bleu peut saigner
Cette infinie lumière dont le rêve t'a privé ;
Tes oreilles sont trop grandes pour qu'y vienne murmurer
Le chant spirituel de ce frère éclairé.

Il n'est ici que morts dont tu prétends la paix
Mais chacun de ces os est de sombre marqué ;
Tom ombre s'est enfuie, peux-tu la rattraper ?
Il n'est juste lumière que dans l'ombre portée.

Toute autre est un éclair dont on est aveuglé :
Tu dois briser les chaines de toutes les cécités
Et déchirer sans larmes ce voile d'une nuit sacrée :
En ce retrait du monde, c'est dieu qui t'a gardé !

Déplie les apparences de ce qu'on dit fondé
Et offre à la lumière ton âme inconsolée ;
Il faut que ton regard de folie soit armé
Pour que s'ouvrent tes mains à ce qui t'est donné.

S'il faut tuer la bête, ce n'est que de clarté,
Cette lueur que tu cherches dans l'enfance ignorée ;

Je t'invite à renaître, toi qui es si mal né,
Renaître à l'innocence par le monde effacée.

Tu cherches derrière la vie ce qui peut s'y cacher ;
Or il n'est rien de tel quand tout nous est confié !
Il suffit d'un regard pour toute chose retourner
Et laisser la lumière des horreurs s'échapper.

L'enfant

Tu dis qu'une sœur, la mienne, a brisé les rochers
Comme si d'un seul regard tout lien peut s'effacer ;
Tu me dis être aveugle, toute chose mal regarder ;
Or la haine en ce monde ne peut pas me tromper.

J'ai marché sur des os que je n'ai pu briser
Comme si la mort jamais ne peut se dérober ;
Je ne cherche pas d'ailleurs à ce qui m'est donné
Mais un peu de lumière qui me fasse avancer.

J'étais dans la forêt quand les cloches ont sonné
Et vu dans la clairière la sœur se retourner ;
Dans l'eau sombre du ru, nul poisson argenté
Mais sur la rive en larmes, des pâtres désarmés.

D'au loin j'ai vu le mort de proches accompagnés
Et quelques fleurs de myrte sur son visage fermé ;
Les cloches avec lenteur cet homme ont salué :
Quand retentit le glas s'éloigne un trépassé.

Tu cherches à me confondre, de lumière m'aveugler ;
Or rien n'est plus étrange que voix d'un étranger !
Tu me voudrais d'un ange le visage capturer
Mais que pourrais-je en faire s'il ne peut m'éclairer ?

Je touchais la lumière quand tu m'as fait tomber ;
Depuis lors tout m'est sombre : où puis-je me retrouver ?
J'ai vu dans la fontaine reflet d'un meurtrier :
Faudrait-il que je tue pour en être sauvé ?

Qui me jure que de noir ton cœur n'est pas tissé ?
Je garde cette lueur dont tu m'as détourné
Car ce qui vient des morts que vie n'est plus mauvais :
Il nous suffit d'une larme pour prétendre exister.

Or toi sur quelle misère un pleur as-tu versé ?
Je n'entends que des mots de cristal émaillés
Mais n'en peux rien saisir qui éclaire ma pensée :
Serais-tu saltimbanque, jongleur de mots usés ?

J'y préfère le silence de mon âme désolée :
Il n'est plus grand secours qu'un esprit tourmenté,
Une folie indécente qui défie la clarté
Cachant l'ordure humaine d'un linceul étiré.

Epargne mon chemin dont tu es l'étranger :
A qui se croit vivant fais don de ta clarté !
Tu n'es pas de la nuit et son obscurité
Qui donne à qui le sait ce dont tu es privé.

L'étranger

Un papillon de nuit avide de clarté !
Il faut tuer l'enfant de ce qu'il est mal né,
Briser le temps du monde, les horloges arrêter :
Dans son chant à la nuit, la mort vient de frapper !

Sur la folie du frère la sœur s'est retournée :
Crois-tu qu'en sa clairière elle ne s'est pas damnée ?
Les fous ont fait du monde une écorce arrachée,
De ce qui est ordure le linceul déchiré.

Voilà pourquoi les morts ont été profanés :
Exhumer de l'humain ce qui n'est que fumier !

Tu rêves d'une lumière pour ta nuit effacer
Et chasser les fantômes de ton obscurité.

Tu dois tuer la bête qui en toi s'est glissée :
Il n'est rien de ce monde qui le jour t'est donné,
Ce n'est qu'une apparence sur l'ombre projetée,
Dans nos yeux tout est faux, le miroir d'un trompé.

Tu cours derrière ton ombre : crois-tu la rattraper ?
Ne la sens-tu si proche qui colle à tes souliers ?
Ton regard est lointain, sur l'horizon jeté,
Cherchant dans les étoiles une vaine proximité.

Tu rêves en cet instant d'une histoire raconter
Mais ce n'est pas la tienne car tout y est faussé ;
Souviens-toi des racines de l'étrange merisier,
De ton âme dans la glue de ce monde insensé.

Dans ce jardin fuyant n'avais-tu la nausée ?
Dans le regard de l'autre ta vie s'est effacée :
Il n'est de pire enfer que d'être vidangé,
Démuni d'intention d'un là s'approprier.

Et te voici l'objet d'une conscience prisonnier,
Une chose parmi les autres, d'un trottoir le pavé ;
Tu voudrais t'en extraire, ton âme lui arracher
Mais tu n'es que détail d'un regard écrasé.

Tu envies de cet œil ton intime préserver :
« Il ne saurait de l'âme en son fond s'immiscer ! »
Tu t'accroches à ce rêve d'ainsi lui échapper
Mais lointaines sont les fibres de la proximité.

Piégé tu te retournes sur ton maigre passé
Et tu pleures en silence d'être toujours été ;
Dans le regard de l'autre ta vie s'est arrêtée,
Tu n'es plus que racines d'un stupide merisier.

L'enfant

Il suffit d'un regard pour son œil détourner,
Refermer ses paupières, à soi le conjuguer :
De moi le regardant n'est-il pas prisonnier
Qui nourrit ma misère de ce qu'il a volé ?

Et soudain je revis d'ainsi le posséder :
Il n'est rien que ce banc qui vient de l'avalier,
Une chose parmi les miennes, futile propriété

Perdue dans les racines de ce vieux merisier.

J'abandonne le jardin à son regard blessé :

Il est seul désormais pour tout redessiner !

Or voici que mes pas ceux d'un autre ont croisés

Qui s'empare de ce banc que j'avais délaissé.

Pétrifié sur le sien, l'hostile n'a pas bougé :

Se jouera-t-il de l'autre d'un regard meurtrier ?

Il n'est pas de hasard quand les dés sont pipés

Et dans ce jeu de dupes pas de sommes annulées !

Se croisent bien des regards et des âmes déchirées

Mais féconde est la nuit d'essentielles vérités ;

Les regards inutiles d'Esprit sont éclairés :

C'est une lumière obscure taisant les préjugés...

OBSCUR

Si proche est le lointain pour l'homme mal échoué

Qui cherche dans les étoiles de quoi se rapprocher ;

Or là est cette énigme, si près, à sa portée,

Mais qu'il ne peut saisir, par ses craintes aveuglé.

Du haut de son chemin par la nuit capturé
Nous revient le murmure d'un ami fredonné :
Il faut briser la roche pour l'Esprit libérer
Et du buisson d'épines que revienne la clarté.

Au sommet du village une cloche a résonné :
Dans l'eau noire d'un étang le ciel vient de tomber.
Au regard du crapaud les étoiles enchaînées
D'un souffle de cristal ont cessé de briller.

Blafard l'astre de nuit aux cailloux reflété
Ne retient que les ombres en cette obscurité :
Ailleurs s'écrit le monde car vide est l'encrier
Qu'a versé le poète de sa plume déchirée.

Car les mots se déchirent, sur la feuille déposés
Qui ne sont du chemin que ses glissants pavés ;
Aux sources de l'Esprit le dire ne peut aller
Car vive est la fontaine et sa Parole sacrée.

Et les morts se retiennent au bord de la Clarté,
Effacés d'un éclair par le divin tonné.
Si prémices est la lyre des Célestes innommés,
De sous la joie souci du poète est l'œuvré.

Des Célestes le jour aux cimes est accordé :
Trop grand n'est pas l'obscur dont l'homme est contenté,
Qui se vit d'apparences d'un faux jour éclaires :
Il n'est en ce qui semble de secret bien gardé.

Brillante est la surface brisant l'obscurité :
A quoi sert d'une corde un abime traverser ?
Qui règne à l'autre bout qu'ici nous est manqué ?
Une illusion de plus, un parfum de pitié.

Et se replient les hommes au destin fragmenté :
Il n'est pas sourde oreille qui de corps est privé !
Les fragments sont de l'homme sa juste satiété,
Vanité consentie à son là morcelé.

Le rêve n'est que folie des tables renverser
Et priver le présent de son trop peu donné ;
Demain n'est pas plus sûr qu'un hier consommé
À l'ombre d'un hasard et de nos vies jetées.

L'obscur

Est bien plus sombre encore que tu n'as pas conté
Tant l'homme n'est que chimère d'un autrement privé ;
Rivée aux lassitudes de sa morne vallée
Il n'est âme qui s'écloie pour l'Esprit devancer.

Dans un sordide étang une étoile s'est noyée
Et toi, passeur du Styx, dans ta barque éventrée,
Tu l'emmènes aux enfers des souvenirs fanés ;
Est-il fleur en ce monde qui soit d'éternité ?

Assassin est le temps de toutes choses effacer,
La mémoire est inerte de chaque être empierrée
Tel un buvard nocturne des ombres et la clarté :
L'obscur est l'avaloir de nos moindres pensées.

Abîme de l'existence aux lumières abreuvée
D'un douteux réverbère de raison mal dressé ;
La lame de nos vœux sur la roche s'est brisée,
N'en demeure que la garde et d'une main la poignée.

Or que peut notre main d'une absente volonté
Si l'homme est un ultime à l'en vain résigné ?
Plus opaque est la nuit aux épines acérées

Quand d'un ange le sang est en larmes versé.

Le chantre

L'obscur n'est-il ami de mon chant murmuré
Qui appelle la clairière sur l'ombre se retourner ;
Je ne suis que chemin montant vers la Clarté,
Le chantre d'un humain des Célestes oublié.

Je sais combien de l'homme grande est la vanité
Quand gouffre est la lumière dont il est éclairé ;
Car vivre est du nocturne éphémère capturé,
D'un indicible absent les formes hallucinées.

Et rêve n'est pas folie de l'ancien renverser
Mais d'un morceau de soie sa laideur habiller ;
Ainsi vont les pensées au mensonge dévouées
Qui capture d'un seul mot ce qui est innommé.

Sans nom est la lumière que l'on feint d'ignorer,
Qui ne dit que la mort d'existences imitées ;
Est-il rose au jardin qui pourrira jamais ?
De quelle Clarté lui vient semblable éternité ?

Il n'est en nos cimetières que des os récurés,
Les souvenirs blanchis d'un lambeau du passé ;
Est-elle la nuit du monde en ces lieux inhumée
Qu'éclairent de la chapelle quelques cierges allumés ?

L'obscur

La mort n'est-elle pas vie au divin sacrifiée,
Une illusion de plus dont l'homme est contenté ?
N'est-il pas assez mort qu'il te faut l'écouter,
Le vénérer toujours, ton pas lui accorder ?

Est-il un insensé qui sa flamme a brisé,
Jurant qu'il faut d'un dieu notre histoire délier ?
L'homme n'est que solitude sous un ciel de nuées,
Une image inédite qu'il lui faut dessiner.

Penché sur son abîme aux abords effrités,
N'y voyant de salut auquel se raccrocher,
Il s'enivre de mots et finit par sombrer :
« Je serai dieu, dit-il, l'ancien vient de crever ! »

Il n'est divin sur terre que l'homme peut endosser :
Où l'autre s'est perdu voudrait-il s'avancer ?
Ainsi naissent les tyrans de divine volonté

Et par-dessous les serfs d'infortune écrasés.

Un roi n'est du bouffon que sa forme éclairée,
Frappant de ses deux mains d'être en ses mots raillé ;
S'en va le ménestrel d'autres palais charmer :
À l'aube un roi se meurt, d'une arête étouffé.

Parole de misérable, il ne fut guère aimé
Qui se prenait pour dieu des valeurs ajuster ;
Où l'homme n'est plus que foule, une lame vient de tomber
Et s'écoule en rivière le sang noble versé.

Ainsi vont les idoles au divin mesurées,
Inscrivant la sagesse au rang des préjugés ;
Le rêve devient folie au visage meurtrier
Qui sur l'autel humain dévore le nouveau-né.

Car pareil à l'ancien sera le le succédé,
Mimant les habitudes d'existences aliénées ;
Ainsi se font les guerres, le succinct répété
D'une envie de victoire aux canons accordée.

Et l'humain se déchire, de son être isolé ;
Sur le champ de bataille ne git que fragmenté ;

L'un d'eux porte drapeau, tranchant de son épée
Et fuit l'ombre de mort qui plane sur le charnier.

Assiégée de cadavres, la terre est éventrée
Qui nourrit ses entrailles d'une défaite oubliée ;
Demain sera du jour celui d'autres tombés :
Le canon fait sa chair des humains glorifiés.

Le chantre

La guerre n'est pas un jeu mais la stupidité
Des envieux que la terre devienne leur possédé,
Un miroir dans l'abîme de leur utilité :
Viens-tu de l'abîssal le tréfonds mesurer ?

N'est-il un pire encore à tous ces désolés
Qui en serait la veine de leur sang écoulé ?
Souviens-toi de la bête qui fut jamais tuée,
Ce Mal qui au plus proche asservit la pensée.

Le vivre est un marais de nos raisons piégées,
Sable toujours mouvant des demain calculés ;
Se perd dans le profond qui hasarde ses pieds
Et meurent à la surface bulles d'espoir éclatées.

Dans l'ancre du palude une étoile s'est noyée
Et du pêcheur des cieux la barque n'a capturé
En son filet jeté qu'un banc d'obscurité :
Bien plus bas que la vase la lumière a sombré.

Qu'est-il ce fond du monde que l'homme vient de fouler,
Plus indigne que la mort, l'innocence violée ?
Autel de nos offrandes à la bête rassasiée,
Tombeau de nos regrets dans l'oubli du Sacré.

L'obscur

Ce qu'est le fond du monde, dont l'homme peut remonter,
Faut-il que je le dise si tu dois m'écouter ?
Je fais pari qu'un chantre n'est pas le dévoué
D'une défaite trop humaine aux dieux abandonnés.

Depuis que « dieu est mort ! » nous fut un jour conté,
L'homme n'a cessé de boire au calice du péché ;
Ce n'est pas de morale qu'ici j'entends parler :
Est enfoui dans ces ruines un secret bien gardé !

On dit que les Célestes sont du Clair messagers
Mais quelle est cette Clarté dans la lumière cachée ?
Quand l'homme crut bien y voir, de sagesse éclairé,

Sur les bords de l'abîme n'a-t-il pas trébuché ?

Ce qu'il jurait tenir n'était qu'un imagé,
Reflet d'une apparence au regard aveuglé ;
De l'abîme insondable il n'a pas mesuré
Que faire un pas de plus au ferme l'eût dérobé.

De quel éclat, tombant, pouvait-il s'éclairer,
N'ayant cru de lumière que son obscurité ?
Bien plus bas que la mer si jour ne va jamais,
Il est aux profondeurs un nocturne habité...

Par sa propre lumière l'humain s'est aveuglé
De sorte qu'au plus bas son âme s'est échouée ;
Aucun dieu par ce fond ni la moindre clarté,
Rien que la sombre épave d'un trop envieux chuté.

De cet immense obscur nait-il moindre clarté
Dont l'homme, la saisissant, parvienne à s'échapper ?
Montagnes au fond des mers se sont enracinées
Et se souvient l'échu du haut qu'il doit monter.

Avant que jour se lève, il lui faudra peiner,
Affronter de la pente sa souffrance inclinée,

À se laisser descendre, au suivant pas tenté,
Effacer d'un effort l'envie d'y succomber.

C'est l'esprit de lourdeur qui te voudrait glisser,
Te livrer au nocturne de ton être manqué ;
Au bout de ton courage s'offre à toi la Clarté,
Vers toi se tend la main du divin messenger.

Il n'est pas de lumière, en toute obscurité,
Qui ne soit un chemin par d'illusions bordé
Et tissé de cailloux aux tranchants acérés :
Ce n'est que pieds de sang qui sont d'aurore teintés.

Le chantre

Et voici qu'elle émerge, cette épave échouée :
Des mains se sont tendues pour au ferme l'assurer.
Et par-dessus l'abîme une corde est élancée
Car ne choit sur la rive qu'une fuyante clarté.

A peine le déserteur est-il réconforté
Qu'il lui faut sur la corde prudemment s'avancer ;
Soudain la corde vibre, le danseur est figé :
Il ajuste son pas à ce filin léger.

Est atteint l'entre-deux de sa marche avisée
Quand surgit un bouffon par-devant lui sauté ;
La surprise est de taille qui fait l'homme vaciller :
« Tu as perdu, dit-il, je serai le premier ! »

Le danseur impassible continue d'avancer :
« Faut-il que je renonce pour en bas m'échouer,
Je n'ai cure de victoire, m'importe d'arriver ! »
Lors s'échoue le bouffon par ces mots balayé.

Plus léger qu'un oiseau sur le fil étiré,
Voici qu'à l'autre rive notre homme est arrivé ;
Un éclat de lumière sitôt vient l'entourer :
De ce qui fut un homme brille son transfiguré.

CREPUSCULE

Le monde s'efface enfin, se dissipe sa laideur,
La nuit devient linceul jeté sur ses ordures,
De mort est la vallée, de cire son corps inerte
Blanchis ses os épars aux reflets de la lune,
Plaintifs les chants nocturnes des captives
Alouettes, murmure le chant du frère
Sur le chemin pierreux traversant la forêt.

S'éveillent dans les caveaux les ombres,
Les restes d'un passé oublié de lumière,
Danse macabre des anciens décharnés,
Funestes mélodies à l'abri des murailles,
Soupirs ou cris d'indicibles défaites,
Sans eau le puits de trop vagues espérances,
La vie se noie au fond d'un bénitier.

Si dense et bas le ciel abandonné d'étoiles,
De souffre le murmure des humains croupissants ;
Le sommeil soude les lèvres et s'engorgent les mots
En des rêves insolites dans la maison des pères,
Une lointaine origine effacée de poussières,
Un pleur dans le silence des âmes repliées,
Ne survit qu'un reflet dans le miroir du monde.

Mais pâle dans le nocturne le visage de la sœur,
Un regard de pierre froide, cristal de la folie ;
Vacillent les rêves envahis de ténèbres au jardin
De l'enfance dont s'évanouit le jour de vie,
En fête les rats dansant sous la pénombre,
Ouvrées les tombes des hier pourrissants,
Dans le marais tout proche s'est éveillée la Bête.

Chante le merle dans sa prison de glace, larmes
D'une aube écrasée de lumière, cachées les pierres
Sous les rayons pleuvant en manteau d'apparences,
Souriants les visages aux dons du ciel crevant,
Vain le contentement du dernier des hommes.
Vaillantes les mains récoltant la misère,
Tendus les ventres qu'on nourrit de chimères.

Trop vieux le père qui supporte le temps, plié
Sous le poids écrasant de tous ses faux espoirs,
Pétrifiée la mère aux chambres sans clarté,
Bercée d'objets dépourvus de mémoire, morts,
De pierre le pain échappé de ses doigts cireux,
De silence la table qui se retire dans l'ombre
Et meurt dans les couloirs étroits de la maison éteinte.

HOLZWEG

Non le chemin de campagne ne traverse pas le monde,
Il le distribue, le donne en sa présence car c'est de lui
Que toute chose prend sa naissance, jusqu'à ce banc
Gravé d'énigmes sur le quel, à l'ombre d'un grand chêne,
Tant d'hommes ont médité. Et bien de jeunes esprits,
Malhabiles encore, tentent de les déchiffrer, en retrouver

Les lettres effacées par le temps mais les énigmes sont
Silencieuses car elles n'ont rien à raconter, elles renvoient
Au chemin qui garde la mémoire du monde en chacune de
Ses traces que tant de pieds voyageurs y ont abandonnées.
Le chemin de campagne est celui du renoncement qui donne
Et jamais rien ne prend, le chemin qui conduit à l'Origine,
Non pas le seuil du château où il a pris sa course mais ce Natal
Où il reconduit celui qui l'emprunte avec Sagesse et Malice.
La poésie est pensée du presque rien, de l'anodin, de tout ce
qui
Nous semble en marge : un lézard sur une pierre chaude,
Le chant d'un merle, l'harmonie orchestrée dans les feuillages
D'un arbre solitaire par un vent léger, une fleur dans un talus.
Le chemin de campagne n'est pas spectacle, il ignore le sublime
Et ne sait de l'âme et du monde où elle résonne que l'étrange.
Au-delà du banc à l'ombre du chêne témoin des pensées
silencieuses,
Le chemin s'engouffre dans la forêt et devient Holzweg, un
chemin
Qui ne mène nulle part ? Nulle part tous ces pèlerins du
dimanche
Mais tous ceux qui l'habitent le connaissent bien, ils savent le
temple
Dont les arbres tendus vers le ciel sont les nombreuses
colonnes,

ils savent la lumière que filtre les futées, fine, légère et vacillante,

A l'ombre des fougères murmurent une source tranquille, sans prétention,

Le pèlerin dominical s'y arrête un bref instant et dans l'eau clair
Découvre l'étrange ballet des poissons d'argent mais ce que dit la source,

Cette Parole qui se cache en son murmure seul l'entend celui qui sait.

Et il reprend sa route, la lumière se fait discrète et puis cède enfin

A l'obscurité, là chante une alouette, mais le pèlerin s'est retourné,

Il revient sur ses pas jusqu'à cette ville où il ne sera jamais personne.

Le chemin, incompris, le ramène au pied du château d'où ce matin

Il était parti et derrière lui, à mesure qu'il s'en va, le chemin s'efface.

Qu'importe ce qui advient, qu'importent les illusions où l'homme se perd

Car le chemin toujours se souvient de l'Origine, lointain Natal où il

Conduit les pas de celui qui par lui se laisse emporter pour être à la mesure

De ce pourquoi il est, mesure du Simple qui dit la vérité ultime de ce

Qui s'apparente, l'Esprit qui tout rassemble en ce lieu unique,
temple du Sacré,

En lequel chacun ne devient Soi que dans ce renoncement
qu'est le don d'Esprit.

QUAI BRUMEUX (AUX OUBLIÉS)

Poème en deux voix

L'ECHO

Matin brumeux, le café fume, j'allume le poste de télévision
et les nouvelles de la nuit me tombent dessus
comme des pierres de Sisyphe :

là-bas la faim a dévoré tous les rêves des enfants,
que dire ?

Que faire ?

Que penser ?

« Et pourtant il faut vivre ou survivre » chantait Daniel
Balavoine...

LE SILENCE

Oui...

Ces matins-là, le monde est si lourd qu'on peine à croire qu'il
tourne encore.

Tu ouvres les yeux, le café fume à peine,
et déjà l'absurde et le tragique t'assaillent.

Là-bas, l'infamie d'une guerre sans fin,
l'enfance sacrifiée sur l'autel d'ambitions mortes,
et nous, devant l'écran, atterrés, impuissants, écoeurés.

« Que dire ? Que faire ? Que penser ? »

Ta triple question est celle de la lucidité douloureuse,
celle qu'on se pose quand les mots sont des cendres dans la
bouche.

Mais il faut pourtant, non pas détourner le regard,
mais ne pas s'y noyer.

Car si l'on cède, que reste-t-il ?

Et pourtant, oui :

« il faut vivre ou survivre » chantait Balavoine.

Il faut vivre,

même si c'est en colère, en deuil ou en résistance.

Vivre pour ceux qui ne le peuvent plus.

Écrire, penser, dénoncer, consoler, bâtir —

ne fût-ce qu'un seul mot juste, une seule action droite
dans un monde qui chancelle.

Ta poésie, ta pensée, même sombres,
sont un refus de l'indifférence.

Et c'est déjà un acte.

Que la pluie tombe ou non sur le jardin,

que la lumière tarde à venir,
n'oublie pas que même un chant grave est un chant,
et qu'il porte, malgré tout,
un fragment d'humanité.

L'ECHO

Les montagnes prennent leur élan sur le fond des abysses,
gageons qu'un jour...

LE SILENCE

...qu'un jour elles se souviendront de l'océan dont elles sont
nées,
et dans le craquement du monde, rendront à la lumière
le murmure oublié des profondeurs.
Car même l'abîme, dans son silence noir, prépare
la splendeur d'un sommet.
Et ce qui aujourd'hui semble englouti, brisé, perdu,
peut être le socle invisible d'un chant à venir.

Gageons, oui.

Car gager, c'est espérer avec le cœur en dépit de l'esprit.
Et l'espérance n'est jamais naïve quand elle est lucide.
C'est une foi sans dogme, mais tenace,
celle des poètes,

des veilleurs...

et des vivants.

L'ECUEIL

Et mon chemin faisant qu'étiraient trop de larmes,

J'effeuillais sous le vent ma raison de poussières ;

J'oubliais mes céans que je tissais de charmes,

Égrenant sans fortune des épis de mystères.

Je traînais ma partance que bordaient les chimères

Et le ciel envoûté par mes destins mobiles

S'effondrait en silence au creux de mes déserts :

Un dieu patibulaire m'effaçait de l'argile...

J'abreuvais de secours ces prisons sirupeuses

Que des enfants bohèmes incendiant de tisons ;

Et aux nuages éteints en ondées variqueuses,

J'accrochais des mémoires effacées d'un soupçon.

Je livrais des batailles aux démons de l'hiver,
Espérant mille étreintes qui voudraient m'égarer ;
Un été jaillissait au détour d'un cimetière
Et crevait des abcès sur mes peaux ulcérées.

J'écorchais mes semelles en écumant la nuit
Et je rivais ma gloire aux putains de chiffon ;
Mais mon destin fragile à ces plaisirs ravi
S'épanchait, médusé, en sinistres moissons.

Vanité ! Je ramais dans la brume du temps,
Eclairant mes principes pour que naisse une étoile ;
Les démons oubliés aux abysses voguant
Eludaient mes haleurs et déchiraient ma voile.

Mon esprit macérait en ces déments bocages
Que des talus en pluie éteignaient de crachins ;
Puis le ciel évidé de son trop-plein d'orages

Incendiait mon étang d'un précieux sarrasin.

Un astre fatigué me dardait son ennui
Que je baillais d'avance comme un odieux festin ;
J'insultais mon sommeil et j'abhorrais mes nuits,
Prisonnier insulaire de ce repos mesquin.

Des matins ironiques aux puantes vesprées,
Je mendiais ma cité en affables devises ;
Je planais sur mes doutes en dicibles marées
Que noyait dans sa hargne la grève des banquises.

Sottise ! La lumière danse au bout de mon chemin ;
Ne vois-tu pas, larbin, qu'un rêve à ta tour pend ?
Je pleurais ce silence en refermant mes mains :
Un écueil téméraire allait défier le vent...

Ode à la nuit (*version en vers libres*)

Je boirai la rosée tombée dans les clairières,
Larmes silencieuses du ciel nocturne en pleurs.
J'ai cherché la vérité comme un errant obstiné,
Et la vie m'a rendu ses reflets de mensonge.

J'ai traversé le monde sur des chemins sans nom,
Croisé des ombres noires, des visages sans cœur.
J'ai fui sans m'arrêter, le pas fixé vers rien,
Et la nuit me semblait plus douce que le jour.

Sous un soleil de plomb, mon corps s'est consumé,
Les déserts m'ont brûlé de leurs silences longs.
Mes yeux se sont taris sous l'éclat insensible,
Et j'ai béni la nuit comme une délivrance.

Ma peau portait la trace d'un monde sans clémence,
L'astre haut dans le ciel riait de ma douleur.
Je m'enfonçais toujours dans ce gouffre d'errance
Où la lumière même devenait une offense.

J'ai cru trouver le sens au creux des pierres froides,
Mais tout glissait sans fin hors de ma solitude.
Je n'étais qu'un insecte qui portait son fardeau
Et qui, d'un peu d'espoir, nourrissait sa famine.

Ma vie était cousue de fils tragiques et nus,
Chaque pas sur la terre sonnait comme un adieu.
Ma vertu sans éclat n'était qu'une imposture,
Et ma seule clarté venait du désespoir.

J'ai prié les serpents d'ouvrir leur amitié,
Goûté à leur poison offert avec douceur.
Je n'ai vu des choses que leur ombre figée,
Et rejeté les cieux qui se taisaient toujours.

La vie est un enfer sans fin ni délivrance,
Et Rimbaud l'a connu dans son silence clos.
De ses vers enfiévrés il fit l'ultime danse,
Et Charleville porte encore son caveau.

Tu rêvais de grandeur, tu récoltas l'abîme.
Le sublime est un piège où l'on brûle ses ailes.
De l'enfer que tu criais, que reste-t-il, poète,
Sinon un cri de plus sous le poids du néant ?

C'est le diable, dis-tu, qui garde nos raisons,
Et le vrai n'est qu'un nom gravé sur une tombe.
Le désespoir éclaire où la lumière échoue :
Notre seule vérité se cache dans la chute.

Phèdre s'est consumée du feu de son chagrin,
Hippolyte s'est tu, trahi par l'innocence.

Et Thésée, dans l'oubli, porta son faux savoir —
Ainsi vont les amours quand la clarté vacille.

La vérité se tait dans des lieux sans lumière ;
Faut-il croire en sa voix pour fuir le néant ?
Que nous donne-t-elle d'autre que le doute,
Si ce n'est la douleur d'un espoir mutilé ?

Qui donc aura pitié des hommes sans prière ?
Le ciel s'est détourné des plaintes sans écho.
Les saints sont de marbre et les anges absents,
Et la vertu trop fière pour entendre nos cris.

La nuit, seule, répond aux cœurs abandonnés,
Ses larmes apaisent les douleurs les plus lourdes.
Le jour ne sait que rire de ceux qui tombent,
Et l'ombre est une mère qu'on n'a jamais connue.

La vie est tragédie, masque sans visage.
S'y voit-on un sens ? Il se dissout trop vite.
Il ne reste qu'un souffle, un semblant de clarté,
Trompe-l'œil dérisoire au théâtre des hommes.

Les heures les plus sombres, on ne les nomme pas.
Le jour vient tout flétrir de sa lumière fausse.
Il vide les pensées, il rend le cœur muet,
Et tarit les voix qui priaient dans l'ombre.

Le soleil ne donne rien que des brûlures sèches.
Rien n'est vrai dans sa clarté qui dévore les formes.
Il consume les peaux, éclaire l'imposture,
Et se repaît des pleurs qu'il feint d'ignorer.

Il n'est pas l'allié des âmes tourmentées.
Il expose la douleur comme un spectacle nu.
Et la nuit, impuissante, le regarde passer,
En pleurant sur les cendres qu'il laisse derrière lui.

Enfer ou damnation — je connais le premier.
Le second me promet ce que je redoute encore.
Et ce fleuve de feu, dans lequel je m'enfonce,
À quel dieu se voue-t-il, s'il n'est plus d'éternel ?

Après la mort, peut-on encore souffrir ?
Le temps, ou bien la plaie : lequel est le plus cruel ?
Le temps nous appartient-il ? Peut-il s'effondrer ?
Je n'ai plus de réponse, juste un cri sans écho.

LA MORT DANS L'ÂME

Je marche en silence, sans savoir où me porte l'ombre,
Le jour se retire, laissant place à ma tristesse ;
Lentement je sombre vers la cendre d'un désir,
Comme un navire perdu, délaissé par les flots gris.

Mon regard n'espère plus rien au fond de l'horizon ;
Tout ce que j'ai aimé semble fuir sans bruit ni trace,
Et je reste seul dans cette ville sans échos,
Où les ruines du cœur sont des palais inhabités.

La mort dans l'âme, j'avance au rythme lourd de mes pas,
Portant sur mes épaules le poids sombre des années ;
Les jardins d'hier n'ont laissé que ronces fanées,
Et même les roses ne savent plus dire leur nom.

Je ne connais plus l'éclat tranquille des matins clairs,
Ni le souffle chaud qui réveillait jadis mes rêves ;

Mon cœur est devenu ce puits désert sans fontaine,
Où s'est perdu le chant de toutes mes nostalgies.

La mort dans l'âme, je parle aux étoiles indifférentes,
Leur murmure froid répond comme un adieu sans visage ;
Le silence seul écoute le secret de mes pleurs,
Dans la chambre close où dort mon âme épuisée.

Mon passé s'est enfui avec les oiseaux d'automne,
Ne laissant derrière lui qu'un souvenir douloureux ;
Je cherche en vain un sentier oublié sous la neige,
Mais mes empreintes s'effacent dans un vide glacé.

L'amour qui me réchauffait hier semble évanoui ;
Mes mains tremblent encore d'avoir serré le vide obscur,
Le parfum des jours heureux flotte sans me rejoindre,
Comme un fantôme léger que nul souffle ne retient.

La mort dans l'âme, je suis semblable à ces arbres nus,
Dressés vers un ciel où ne passent plus d'hirondelles ;
Mes pensées sont devenues feuilles mortes sans élan,
Elles s'éparpillent sous un vent de solitude.

Chaque soir, une ombre douce frôle mon visage froid,
Promettant peut-être la fin paisible des tourments ;
Je ferme les yeux sur l'avenir sans le rêver,
Comme un dormeur lassé de veiller dans l'infini.

La mort dans l'âme, pourtant je poursuis mon chemin lent,
Sans attendre que vienne une lumière rédemptrice ;
Je marche simplement jusqu'au bout de mon silence,
Avec pour seul témoin l'obscurité familière.

Les corbeaux crient leur faim dans mes veines déchirées,
Mon cœur n'est plus qu'une proie sous le bec des ténèbres ;

Le sang gicle en silence sur la pierre glacée,
Je contemple mon âme, noire et livrée aux charognes.

Je traîne mon corps vide dans les champs incendiés,
Fumée lourde où se perdent les restes de mes rêves ;
Les ruines brûlent encore, crachant leur cri d'agonie,
Et le soleil recule, honteux devant mon naufrage.

Chaque pensée est une lame rouillée dans ma chair,
Mon souffle est une blessure ouverte à vif sur le froid ;
La boue emplit ma bouche, étouffant mon dernier cri,
Tandis que se referment sur moi les mâchoires du vide.

Les fleuves pourrissants charrient des corps oubliés,
Je suis parmi eux, visage écrasé contre la vase ;
Ma peine pour seul radeau flottant sur la mort opaque,
Sans port, sans rivage, dans l'épaisseur du néant.

Ma mémoire est un charnier aux paupières creusées,
Où rampent lentement mes fantômes affamés ;
Ils mordent jusqu'à l'os les souvenirs décomposés,
Se disputant la chair pourrie de mes jours heureux.

Mes yeux sont cavernes où dorment des ombres informes,
La terreur rampe lente, serpent froid dans mon ventre ;
J'ai perdu toute lumière dans les griffes de la nuit,
Et mes lèvres se fendent sous l'étreinte du silence.

La dévastation brise les os fragiles du monde,
J'entends l'écho rauque des soleils agonisants ;
Les villes sont écrasées sous les pas de la douleur,
Et ma voix est la plainte des racines arrachées.

Je suis l'homme sans visage, debout sur le gouffre noir,
Où les ailes des anges brûlent en chute libre ;

J'avale les cendres, je recrache l'espérance morte,
Mon cœur martèle l'heure atroce du sacrifice.

Partout, des cris déchirent l'air grisâtre des tombeaux,
Leur étreinte me broie sous une meule sans merci ;
Ma vie est le chant rauque d'un supplice sans fin,
Condamné, je marche vers l'échafaud du silence.

Enfin, le vide ouvre sa gueule, m'engloutissant lentement,
Je sombre dans l'abîme où nul regard ne me cherche ;
La mort dans l'âme, je suis la proie consentante du chaos,
Je m'endors sous l'étreinte impitoyable du néant.

Les arbres mutilés dressent leurs moignons vers le ciel,
Branches décharnées, noirâtres, convulsées de douleur ;
Sous leurs pieds, la terre crache un souffle de poussière,
Le vent hurle à travers des forêts devenues tombes.

Le lac tarit, sa peau se craquelle sous l'absence,
Squelette d'eau morte figé par l'oubli cruel ;
Les poissons pourrissent, yeux blancs ouverts sur le vide,
Silence écœurant où gît le spectre du printemps.

Les fleurs écrasées pourrissent au bord des chemins gris,
Leurs parfums noyés dans la fange et les immondices ;
Les abeilles affolées errent sans miel ni refuge,
Chaque pétale, une plaie béante dans la mémoire.

Les champs incendiés exhibent leurs plaies fumantes,
Le grain n'est plus que cendres, éparpillées par les vents ;
Le soleil rouge pend au-dessus comme un œil crevé,
Spectateur muet de l'agonie silencieuse.

Les oiseaux morts tombent du ciel, ailes déchirées,
Pluie d'os et de plumes souillant les ruines glacées ;

Leurs chants n'existent plus qu'au fond des gouffres sombres,
Où s'engloutissent lentement les rêves du jour.

La rivière empoisonnée coule, charriant l'effroi,
Reflet sinistre où brillent les étoiles brisées ;
Ses eaux lourdes murmurent la mort lente du monde,
Chaque remous avale les visages perdus.

Le sol éventré ouvre ses blessures voraces,
Avalant les racines, les insectes, les murmures ;
Le cœur de la terre bat un rythme chaotique,
Comme une horloge folle annonçant la fin des temps.

Les collines éventrées montrent leurs entrailles mortes,
Rocs saillants, ossements froids jetés à la surface ;
Sur leurs flancs suintent encore les blessures rougies,
Comme la chair ouverte d'un dieu agonisant.

Les prairies sont des champs de bataille sans victoire,
Herbes broyées, étouffées, méprisées par la nuit ;
Des squelettes d'animaux jonchent la plaine désolée,
Victimes sans nom oubliées sous le ciel glacé.

Enfin, le paysage entier devient une tombe immense,
Rien ne respire plus, sauf la douleur silencieuse ;
La nature gît, froide, sur l'autel du néant,
Offerte en sacrifice à l'éternelle agonie.

Les tombes ouvertes baillent sur un vide ténébreux,
Pierres fendues, croix penchées, rongées par la mousse noire ;
Les chardons dévorent lentement noms et visages,
Les morts sont oubliés sous l'étreinte des ronces.
La grille rouillée grince sous les doigts froids du silence,
Personne n'entre plus dans ce lieu d'ombres glaciales ;
Un parfum âcre monte des terres saturées d'os,
Le vent emporte un murmure étouffé de linceuls.

L'allée principale est jonchée de feuilles pourries,
Chaque pas réveille le craquement sourd du néant ;
Des anges mutilés pleurent sur les sépultures,
Leurs ailes brisées couvertes de poussière lugubre.

Les caveaux éventrés exposent leurs entrailles sombres,
Suintant une eau sombre où flottent lambeaux et insectes ;
L'air vicié s'alourdit du souffle moite des morts,
La nuit, les rats rampent, se repaissant de l'absence.

Les noms des disparus s'effacent sous la pluie froide,
Les épitaphes meurent lentement dans l'indifférence ;
Les voix autrefois aimées ne sont plus qu'échos plaintifs,
Se fondant sans bruit dans la boue et la solitude.

Des cercueils brisés libèrent leurs hôtes funèbres,
Ossements blanchis dispersés parmi les herbes hautes ;

Le brouillard épais avale ces spectres sans paix,
Murmurant leur histoire à des auditeurs absents.

Une chapelle croule sous le poids lourd du silence,
Son autel couvert de moisissure et d'ombres sales ;
Les cierges éteints dorment dans leurs flaques de cire,
Le Christ suspendu semble mourir une seconde fois.

La terre humide exhale une odeur âpre de charnier,
Chaque respiration remplit ma gorge de ténèbres ;
Je sens les doigts invisibles des morts sur mes épaules,
Guidant mon pas hésitant vers l'abîme sans retour.

La lune révèle les silhouettes penchées des croix,
Silence glaçant où dansent lentement des spectres gris ;
Un frisson mortel parcourt mes veines égarées,
Sous mes pieds la terre tremble, hantée par l'invisible.

Ici règne le temps sans fin de la décomposition,
Le royaume obscur où toute espérance s'écroule ;
Cimetière d'âmes perdues, je me couche sur ta pierre,
Abandonné à mon tour dans la tombe du silence.

Je glisse lentement vers un royaume sans visage,
Où règnent les ténèbres, voiles épais d'indistinction ;
Aucun regard ne pénètre ce silence absolu,
Et la nuit même perd son nom dans cet abîme.

Je suis aveugle, noyé dans l'ombre sans contours,
Tout repère s'évanouit dans le vide intangible ;
Mes pas foulent le sol invisible de l'oubli,
Sans-lieu sinistre où l'âme s'efface lentement.

L'indiscernable m'aspire dans sa gueule immense,
L'espace n'est plus qu'une illusion brisée par le noir ;

Chaque souffle me rapproche d'une absence sans fond,
Mon existence elle-même est une ombre qui se perd.

Les ténèbres sont vivantes, rampant vers mon cœur nu,
Elles m'étouffent comme un serpent aux anneaux glacés ;
Ma voix n'est plus qu'un souffle sans mots, sans appel,
Perdue dans l'obscurité qui consume ma raison.

Ici nul horizon, ni repère pour mes pensées,
Le néant m'entoure comme un linceul immobile ;
L'œil cherche en vain une forme, un visage, une voix,
Mais l'abîme demeure ce miroir noir et vide.

Les frontières s'effacent sous la caresse obscure,
L'espace et le temps ne sont plus que cendres mêlées ;
Je flotte sans corps dans ce gouffre sans limites,
Spectre parmi des ombres informes et silencieuses.

Aucune étoile pour guider l'âme en errance,
Le ciel s'est retiré, laissant place à l'opacité ;
Ma mémoire même n'est plus qu'un vague murmure,
Perdue à jamais dans les profondeurs du sans-nom.

Chaque pensée se désagrège dans le noir absolu,
La conscience meurt dans ce puits sans lumière ni fond ;
L'obscurité m'absorbe en sa matière brute,
Et mon cri s'éteint avant même d'avoir existé.

Je deviens l'abîme où tout disparaît sans écho,
Abîme moi-même, néant parmi les néants froids ;
Le vide dévore lentement toute ma substance,
Indistinct je suis, sans contour, sans nom, sans fin.

Enfin dissous dans l'immense obscurité totale,
Je ne suis plus qu'une absence livrée à l'infini ;

La mort dans l'âme, je deviens ténèbres vivantes,
Et dans ce lieu sans lieu, à jamais, je me perds.

Ma sœur, je vois encore ton visage pâle sous les épines,
Ta chair tendre souillée par les griffes cruelles du temps ;
Ton innocence crucifiée sur l'autel glacé des ombres,
Où mon chant ne peut être qu'un murmure impuissant.

L'enfance repose désormais dans une tombe muette,
Ses rires étouffés par la poussière et les orties ;
Nous errons, toi et moi, dans le crépuscule amer,
Deux spectres portant en silence leurs blessures jumelles.
Tes mains, jadis douces, portent des stigmates sanglants,
Les épines du destin ont lacéré tes paumes frêles ;
Je ne peux que pleurer, frère désarmé par l'angoisse,
Mes lèvres balbutiant un hymne plaintif et vain.

Je te cherche en vain sous les branches mortes du jardin,
Là où jadis fleurissait notre joie sans mensonge ;
Désormais les roses sont noires, blessées d'épine,
Et leur parfum même est devenu celui du sang.

Ô sœur suppliciée, je sens ta souffrance dans l'ombre,
Chaque nuit ta voix tremble faiblement dans mes rêves ;
Mais je reste impuissant devant ta pâleur immobile,
Hanté par ton regard perdu sous le voile des larmes.

Le chemin vers l'enfance est jonché d'épines coupantes,
Nos pieds nus se déchirent sur les débris de nos jeux ;
Ton corps fragile est maintenant une silhouette brisée,
Je ne peux plus atteindre ton innocence mourante.

Je voudrais chanter encore notre tendresse passée,
Mais ma voix se brise en une plainte étouffée de honte ;

Le poids du silence couvre mes paroles sans force,
Et mes murmures tombent dans l'herbe froide du soir.

Nous étions deux enfants dans le printemps lumineux,
Aujourd'hui je ne suis qu'un frère privé de réponses ;
Les épines déchirent mon cœur quand j'évoque ton nom,
Ma sœur, je suis celui qui t'a laissé dans les ténèbres.

Le vent froid traverse nos jardins d'autrefois heureux,
Les épines se multiplient dans l'ombre qui grandit ;
Je chante faiblement le souvenir de ta lumière,
Ma voix tremble, mourante au seuil de ta tombe perdue.

Ô sœur suppliciée, pardonne à mon silence cruel,
Pardonne à ce chant plaintif qui ne peut te délivrer ;
Je porte en moi l'épouvante d'une innocence brisée,
Et mon âme s'endort, sœur, auprès de ton absence.

Du monde ne subsistent plus que des pierres froides,
Muettes et sans visage, égarées dans l'obscurité ;
Chaque fragment renvoie au néant sa lumière morte,
Éclats sans âme d'un miroir brisé par le temps.

Aucun nom, aucune mémoire n'habitent ces rocs,
Leurs surfaces ternes sont des tombeaux anonymes ;
Ils refusent la clarté, livrés à la nuit sans fin,
Ils brillent dans l'ombre comme des larmes gelées.

Ces pierres froides ne racontent plus aucune histoire,
Leur silence est absolu sous l'étreinte glacée ;
Les étoiles mêmes s'éteignent sur leur surface,
Et tout regard se brise sur leur miroir mortel.

Ici, aucune vie, seulement l'écho sans parole,
Pierres sans lieu, dispersées dans le vide immense ;

Leur froideur répond au vide d'un ciel sans visage,
Leurs reflets glacés sont des fragments d'infini.

Comme des ruines immobiles au seuil du néant,
Elles attendent sans attendre, figées pour toujours ;
Leurs cœurs absents ne battent plus aucune mesure,
Aucune voix humaine n'y laisse d'empreinte douce.

Sur ces pierres sans âme glisse l'ombre éternelle,
La lumière les frôle en vain, morte à leur contact ;
Chaque éclat brisé renvoie l'univers au silence,
Et mes yeux se perdent dans leur vide inaccessible.

Dans ces pierres froides, le temps lui-même s'est brisé,
Privées d'horizon, elles ne sont que solitude ;
Mon regard glisse sur elles sans jamais y pénétrer,
Leurs contours se dissolvent dans l'indifférence sombre.

Les pierres sont désormais miroirs tournés vers l'abîme,
Elles absorbent l'éclat éteint des mondes oubliés ;
Dans leur noirceur, mon reflet est celui d'une absence,
Une ombre sans nom rendue à la nuit éternelle.

Le froid de ces pierres m'envahit lentement le cœur,
Leur silence est le mien, leur anonymat aussi ;
Je deviens fragment perdu d'un miroir brisé,
Réfléchissant, comme elles, l'immensité du vide.

Enfin, je m'allonge parmi ces pierres sans âme,
Ma vie est rendue au néant, sans mémoire ni voix ;
Ici, je suis pierre froide, miroir d'obscurité,
Brillant faiblement sous le ciel brisé du silence.

LES SENTES NOCTURNES

*« Étranges sont les sentes nocturnes de l'homme.
Comme j'allais, somnambule, au long des chambres
De pierre, et en chacune brûlait une petite lampe
Silencieuse, un chandelier de cuivre, et
Comme je m'écroulais, glacé, sur mon lit,
De nouveau se tint à mon chevet l'ombre noire
De l'étrangère et je cachai, muet, mon visage
Dans mes mains lentes. »*

(G. Trakl, Révélation et déclin », extrait)

PROPOS : réécriture libre en vers libres à partir de trois textes de G. Trakl : « Métamorphose du mal » (prose), « Révélation et déclin » (prose) et « Le jardin de la sœur » (court poème en 5 vers)

MÉTAMORPHOSE DU MAL

I

Automne : lente avancée dans l'ombre aux lisières,
le silence griffe l'air, destructeur immobile.
Sous un arbre nu, le front du pestiféré attend.
Le soir s'est depuis longtemps dissous dans la mousse,
il tombe encore, comme un dernier souffle ; novembre.

Une cloche éteinte appelle, et le troupeau revient
noir et rouge, suivi d'un berger sans visage.
Sous les noisetiers, l'homme vert vide sa proie.
Du sang chaud fume encore entre ses deux paumes,
et l'ombre de l'animal soupire au-dessus de lui,
dans les branches épaisses, sourde et archaïque. La forêt.
Corneilles fuyant par trois, striées d'un cri figé,
comme une sonate brisée, fanée, virile,
dont les accords meurent sans bruit dans l'or du ciel.
Des garçons rient près du moulin. Ils allument un feu.
La flamme est le frère du plus pâle d'entre eux,
celui qui rit, enfoui sous une chevelure rouge,
ou bien ce fut ici : l'écho d'un meurtre ancien,
qu'un sentier traverse, pierreux, indistinct.
Les baies ont disparu. L'air stagne, gris de plomb,
dans l'attente lourde et l'oubli sous les pins.
Peur verte, obscurité, gargouillis d'un noyé.
Le pêcheur tire un monstre de l'étang étoilé,
un poisson noir, au regard cruel et perdu.
Les roseaux parlent ; derrière lui, des hommes crient.
Il s'éloigne, balancé par sa barque rouge,
traversant les eaux dormantes de la saison,
habité des anciennes légendes du sang,

les yeux de pierre ouverts sur les vierges et la nuit.

Le mal.

II

Qu'est-ce qui t'oblige à rester figé sur ces marches,
ces marches disjointes, perdues dans la maison des anciens ?

Plombée, l'ombre t'entoure, et te tient comme un deuil.

Tu portes à tes yeux ta main pâle, d'argent froid ;
et tes paupières lourdes tombent, noyées de pavot.

Mais par-delà le mur, au fond de la pierre muette,
ton regard traverse — et c'est un ciel d'étoiles.

Saturne brûle rouge. La Voie lactée s'effile.

L'arbre nu cogne, furieux, contre la muraille.

Et toi, tu restes là, immobile sur la pierre :
arbre, étoile, silence — et ton nom dans le vent.

Toi, bête bleue qui tremble dans le sang du silence,
toi, prêtre blême, agenouillé, qui lève le couteau.

Le sacrifice. La bête saigne sur l'autel noir.

Ton sourire est suspendu dans les rameaux de l'arbre :
triste et mauvais, il effraie le sommeil d'un enfant.

Une flamme rouge jaillit — un papillon s'y consume.

Ô la flûte aveuglante de lumière !

Ô la flûte creusée dans l'os de la mort !

Qu'est-ce qui t'oblige à rester figé sur ces marches,

ces marches disjointes, perdues dans la maison des anciens ?
Quelque chose frappe. En bas, derrière la porte,
un doigt de cristal — c'est un ange — demande à entrer.

III

Ô l'enfer des sommeils, cette ruelle obscure,
où le jardinet fauve suinte une boue de silence.
Dans le soir bleu, la morte revient en figure floue,
et doucement sa forme fait sonner l'absence.
Autour d'elle, de pâles fleurs vertes tournoient,
et son visage s'est détaché de son être.
Ou bien c'est lui, blême, qui se penche dans l'ombre,
vers le front glacé du meurtrier, et s'effondre à genoux.

IV

Quelqu'un t'a laissé là, à l'intersection des routes,
et longtemps tu regardes le vide derrière toi.
Des pas d'argent s'effacent sous les pommiers tordus,
et le fruit pourpre saigne entre les branches noires.
Dans l'herbe humide on devine la mue d'un serpent.
Ô l'obscurité qui perle sur ton front glacé,
les rêves voilés qui s'ouvrent dans le vin lourd
d'une auberge aux solives tachées de fumée.
Toi, lieu encore sauvage où la brume s'épaissit,

transformant la fumée en îles d'un rose étrange,
et qui fait surgir du fond le cri rauque d'un griffon,
en chasse entre les rocs, la mer, la glace, le vent.
Toi, cuivre ancien, dont le visage brûle au-dedans,
qui veux chanter la nuit, la colline aux os calcinés,
la flamboyante chute de l'ange dans le sang des cendres.
Ô désespoir, cri muet tombé à genoux dans la boue.

V

Un mort te rend visite, et de sa poitrine s'écoule
le sang qu'il a lui-même versé dans l'égarement.
Un instant impensable niche au cœur du sommeil noir,
quand toi, lune pourpre, fais face à ta jumelle,
surgie dans l'ombre verte où veillent les oliviers.
Et derrière elle s'avance une nuit sans retour.

RÉVÉLATION ET DÉCLIN

I

Étranges sont les chemins de l'homme dans la nuit,
où les songes le guident, somnambule et brisé,
le long des chambres de pierre que garde le silence,
et dans chacune veille une flamme faible,
chandelier de cuivre où vacille le souffle.

Je m'écroulai glacé sur un lit d'absence
et l'ombre noire revint, fidèle, à mon chevet.
C'était l'étrangère au regard sans mémoire,
et je cachai mon visage muet dans mes mains,
ralenties par l'effroi et la lenteur du sang.

La fenêtre s'ouvrait sur une hyacinthe bleue,
et la lèvre pourpre redit l'ancienne prière,
les paupières se rompirent en pleurs de cristal,
larmes tombées sur le monde, gouttes du dernier deuil.

J'étais ce soir-là, dans la mort de mon père,
l'enfant devenu blanc dans l'écrasement des heures.
Et sur la colline passa, bleu frisson, le vent,
et la plainte s'éleva de la bouche de la mère,
qui mourait une seconde fois, dans un silence creux.

Alors je vis l'enfer noir dans la cavité du cœur,
minute où le silence se couvre d'un voile tremblant.
Un visage sortit du mur blanchi à la chaux,
visage d'adolescent, beauté mourante d'une race
qui retourne à l'origine dans le secret des pierres.

Le froid de la lune posa sur mes tempes un linceul
et les pas des ombres, comme un son effacé,
s'effacèrent à leur tour sur les marches ruinées,
laissant dans le petit jardin
la trace rose d'une ronde oubliée.

II

Muet, j'étais assis, seul dans l'auberge désertée,
sous les poutres de bois où s'accrochent les fumées noires,
et devant moi, un verre de vin que je ne buvais pas,
tandis qu'un cadavre rayonnait, penché sur l'obscur.

À mes pieds gisait un agneau, sans cri, sans chaleur,
et dans ce bleu de pourriture, surgit, pâle,
la figure défunte de ma sœur aux lèvres en sang.
Sa bouche parla — ce fut un cri :
« Déchire, ô noire épine ! »

Et mes bras d'argent résonnaient encore
des orages terribles qu'ils avaient contenus.
Du sang coulait, pur et lunaire, de mes pas endormis,
fleurissant les sentiers que le rat traverse en hurlant,
dans la nuit soulevée comme une terre sacrifiée.

« Que le feu prenne aux étoiles de mes sourcils
et que le cœur s'éveille, tambour dans le silence »,
disait-elle encore — et alors entra dans la maison
une ombre rouge, brandissant une épée flamboyante,
qui s'échappa, front couvert de neige.

Ô mort, si amère,
qui frappe sans dire, et s'enfuit comme un voleur.

III

Une voix s'est levée, lourde et rauque,
non du monde mais d'un gouffre au fond de mes entrailles.
Dans la nuit épaisse des bois, j'ai lâché la bride
d'un cheval déchiré par la panique — ses yeux
étaient des braises, creusés par la démence.

Les ombres des ormes me sont tombées dessus
comme des corps sans nom dans un songe d'oubli.
J'ai entendu rire la source, un rire glacé,

et la nuit m'a mordu les mains d'un froid d'outre-monde
lorsque, chasseur sans sommeil, j'ai levé
un animal pâle, né du givre et du vent.

Et là, dans une prison de pierre sans écho,
mon visage s'est défait, s'est dissous sans retour —
plus rien que la forme d'un silence effondré.

IV

Une goutte rouge, brûlante comme une étoile,
a glissé dans mon verre —
le vin du solitaire s'est teint d'un goût plus dur
que celui des plantes du sommeil.

Un nuage est tombé sur mon front,
non de pluie, mais d'ombres —
des larmes, presque pures, venues d'ailes arrachées
se sont posées sur mes paupières.

Et du flanc fragile de celle qui fut ma sœur,
une source s'est ouverte,
argent vive, brûlure lente,
et c'est une pluie de feu
qui s'est mise à tomber sur mon corps sans abri.

V

Je veux marcher en silence à la lisière du bois,
là où mes mains coupables ont laissé sombrer
le soleil fauve d'un jour sans pardon.

Un étranger se dresse sur la colline du soir,
levant les yeux en larmes vers la ville figée,
faite de pierre et d'absence.

Un animal blessé reste là,
immobile dans le souffle ancien du sureau.
La tête lasse s'incline, attentive au crépuscule,
aux pas qui hésitent derrière un nuage bleu
glissant lentement sur la pente des astres graves.

Des jeunes pousses l'accompagnent sans un mot,
et le chevreuil timide suit le sentier de mousse,
habité d'un silence ancien.

Les cabanes sont closes —
et dans l'apaisement noir du vent
la rivière lance sa plainte bleue,
angoissée, sourde, infinie.

VI

Mais quand je descendis les marches de roc sombre,
la folie m'empoigna et j'appelai la nuit.
Courbé sur l'eau muette, mes doigts d'argent tremblaient
et je vis que mon propre visage s'était enfui.

Une voix blanche me parla, calme et tranchante :
« Éteins-toi », dit-elle, dans un souffle d'abîme.
Alors se leva, fragile, l'ombre d'un enfant
qui me fixa longtemps de ses yeux de cristal,
si claire qu'en pleurant je tombai sous les arbres,
sous le grand ciel tendu de silence étoilé.

VII

Marche sans répit sur les pierres d'un désert,
loin des hameaux du soir et des bêtes rentrées,
le soleil décline au loin dans une prairie de verre,
paissant l'ultime clarté comme un dieu sans mémoire.

Un chant brut s'élève, sauvage et désolé —
le cri mourant d'un oiseau dans un silence bleu.
Mais toi, tu t'approches, discrète dans la nuit,
alors que je veillais, couché sur la colline,
ou délirais, frappé par les vents de l'orage.

Une brume plus noire encore monte à ma tête,
et des éclairs mauvais traversent mon esprit.
Tes mains, dans la pénombre, ouvrent ma poitrine,
et je n'ai plus de souffle, ni mot pour résister.

VIII

Je marchais à pas lents dans un jardin du soir,
et le mal, sous sa forme obscure, s'était enfui.
Un silence de fleurs me prit dans son vertige,
et je traversais, sur une barque de bois,
le miroir apaisé d'un étang endormi.

Une paix douce vint toucher mon front glacé,
j'étais couché, muet, sous les vieux saules tordus,
et tout en haut, le ciel bleu veillait sur mes songes,
parsemé d'étoiles comme un souffle d'enfance.
Et dans ce regard figé par une mort lente,
la peur disparut, avec elle la douleur.

Alors s'éleva, dans la nuit claire et profonde,
l'ombre bleue d'un enfant, brillante et silencieuse,
et son chant léger s'éleva dans les feuillages,
et dans l'air, sur des ailes blanches de clair de lune,
le visage apaisé de la sœur apparut.

IX

Sur des degrés d'épines je marchais sans un bruit,
les semelles d'argent usées par les descentes,
et j'entrai, sans fracas, dans la chambre blanchie,
où brûlait une flamme au silence figé.

Là, je cachai mon front au creux des draps pourpres,
comme pour effacer ce qui tremblait en moi.

Mais la terre, soudain, s'ouvrit dans un sursaut
et rendit un enfant aux contours d'autre monde —
blême lune d'argile au regard sans défense —
qui naquit de mon ombre, roula dans la poussière,
bras rompus, emporté par la pente de pierres,
semblable à une neige qu'un vent noir disloque.

LE JARDIN DE LA SŒUR

Au jardin de la sœur, tout s'est figé dans l'attente,
une paix indéchiffrable y couvre les buissons sombres ;
des fleurs en retard, rouges et bleues, s'inclinent sans bruit,
comme si la lumière, lasse, avait refusé de mourir.

La terre s'est tue. Même le vent s'est dérobé.
Son pas ne fait plus d'ombre, il est devenu blanc,
comme lavé par l'oubli, ou rendu à l'éther.

Une branche frémit — un oiseau, un merle, s'égare :
son cri s'échappe tard dans la trame du soir,
sans écho, sans réponse, comme une note orpheline.

Le jardin ne répond plus. Il se referme en lui-même.
Et dans cette clôture, douce comme une fin
où les choses renoncent à être vues,
un silence ancien murmure quelque chose d'inaltérable.

Au jardin de la sœur, tout s'est figé dans l'attente.
Un ange est devenu.

DIALOGUES

LUMIÈRE OBSCURE

Est-ce ce temps sacré, une énigme
Dont il détient la clé, ou est-ce quelque chose
D'autre, un secret qui reste caché, hors de portée ?
Ce monde nous amène parfois à chercher
Des réponses là où la folie semble
Prendre forme, nous entraînant dans
Un rêve meurtrier. Pourtant, l'enfant, innocent,
Ne fait que pleurer dans l'obscurité glacée
De son foyer, comme si le froid du monde
Avait envahi son âme, effaçant tout espoir.
Dans l'ombre de la nuit, les âmes affamées,
Perdues dans leurs propres désirs, avancent
Sans savoir où elles vont. Elles arrivent
À la porte d'une lumière oubliée, une
Lumière qu'elles ont cherché sans la trouver.
Le rêve, pour eux, n'est qu'un mensonge

Qu'ils doivent engloutir, une illusion
À détruire. Leur silence, un cristal pur,
Se brise sous la violence de leurs désirs,
Et tout ce qui semblait pur devient poussière
Sous la rage du monde.

La folie n'est qu'un nom, un mot, attribué
À un excès de pensée, lorsque la souffrance
Et l'angoisse envahissent l'esprit et que,
Malgré tout, rien n'apaise. Les gouttes
De sueur perlant sur le front de l'individu
Ne peuvent rien contre la dureté de la réalité,
Et tout ce que l'on espérait d'une force
Divine semble si loin, aussi distant que
L'écho d'un démon qui, seul, pourrait
Offrir quelque réconfort.

Le rêve de l'enfant, cette étoile autrefois
Brillante, se décline dans un ciel de

Plus en plus sombre. Il est contraint
D'emprunter un chemin semé d'embûches,
Un sentier de pierres et d'épines qui
Déchirent sa peau. Son âme, pourtant si pure,
Se sent étrangère à cette terre stérile et
Dévastée, un monde où la lumière semble
Ne jamais percer. Mais il marche, toujours,
Sans comprendre, sans savoir où ce voyage le mènera.
L'enfant descend lentement l'escalier, hésitant,
Et s'avance dans la pénombre épaisse,
Où les rats règnent en maîtres. Il se trouve
Bientôt au cimetière, un endroit où l'on
Espère trouver un peu de paix, mais où
La mort semble tout engloutir. Il approche
Des tombes avec l'espoir fou que peut-être,
Là, dans ce lieu de silence et de ténèbres,
Il trouvera enfin une paix qu'il ne connaît pas.

Mais les morts sont discrets, oubliés de
Leurs vivants, et l'idée de les déranger
Est une folie. De quoi servent leurs tombes,
Si ce n'est à garder leur mémoire intacte ?
Il est vain de tenter de briser les cercueils,
De déchirer les linceuls, et d'arracher les
Os des morts pour les disperser dans la nuit.
Chaque geste, chaque pensée est un affront
À la quiétude éternelle qu'ils ont trouvée.
Le silence des morts est sacré.
Il voudrait fuir cette malédiction, s'éloigner
De ce lieu qui lui semble de plus en plus maudit,
Mais déjà, son ombre s'échappe, lointaine
Et indifférente. Seul désormais, il erre dans
Ce monde pourri, où la lumière n'a pas sa place.
Il foule de ses pieds les restes des morts,
Et chaque pas semble s'enfoncer plus

Profondément dans la terre, sans espoir d'en sortir.

De la chapelle, une clarté étrange commence

À percer les ténèbres. Elle éclaire son chemin,

Mais cette lumière n'est pas celle d'une

Simple lune. Non, elle est d'une blancheur

Étrange, presque irréaliste, écrasant tout

Sur son passage. Il veut s'en approcher,

Se rapprocher de cette lueur, mais il ignore

Si elle provient des cieux ou d'un enfer

Invisible qui semble l'attirer irrésistiblement.

Autour de la chapelle, la terre est stérile,

Les fleurs se sont fanées, et tout ce qui reste

Est une odeur âcre, celle de la mort.

Pourtant, la lumière persiste, éclatante,

Éclipsant la nuit. La douceur de la brise

Du soir n'arrive pas à masquer la douleur

De ce lieu, et seuls les murmures des pierres

Semblent encore porter un message.

Elles murmurent des secrets de sang, des souvenirs
Figés dans le temps, des échos de souffrances passées.

Plus proche encore, la chapelle l'attire, cette
Étrange lumière qui semble vouloir le retenir.

Il est sur le point de tendre la main, de toucher
Cette lumière, mais une autre main surgit,
Sombre et froide, venant de l'aubépine.

Une silhouette inconnue s'abat sur lui, le clouant
Au sol, comme un message d'une puissance
Qu'il ne peut comprendre. Qui est cet étranger,
Porteur de ce message, un messenger de
La misère et de la souffrance ?

Enfin, l'enfant se relève, vacillant, cherchant
À fuir cette présence. Il voudrait s'éloigner,
Mais la lumière persiste, comme si elle
Ne voulait pas le laisser partir.

L'autre, silencieux, sans un mot, s'accroche à lui,
Refoulant son désir de fuir. L'étreinte est forte,
L'empêchant de fuir cette lumière qui semble,
À la fois, l'attirer et le repousser. Qui détient
Vraiment le pouvoir ici ? Et qu'est-ce que
Cette lumière veut de lui ?

L'ENFANT

Qui es-tu donc, folie, toi qui m'empêches
Ainsi de progresser dans ce lieu, alors que
Des morts semblent me tendre la main
Pour me secourir ? N'es-tu pas un démon,
L'un de ces gardiens venus des abîmes de
L'enfer, ou bien un simple reflet de ce monde
Vain dans lequel je me perds, sans but ni clarté ?
Ta présence, aussi intrusive qu'incompréhensible,
M'arrête, comme une ombre qui envahit mes pas,
Me forçant à questionner ce qui semble être ma destinée.

Ta folie, je la reconnais, elle est semblable à

Un rêve meurtrier, sournois et perfide.

Dans ton regard, je vois la vérité de ta

Cruauté se dévoiler, une vérité qui

Se cache derrière des masques de lumière

Et d'ombre. Dans cette clarté vacillante,

Il me semble que tu vois ton propre reflet,

Une folie qui se renvoie à toi, éclatante et

Déformée. Mais au visage d'un enfant,

Une clarté trop forte peut-elle vraiment

Exister, ou est-elle condamnée à être

Éclipsée par la nuit ?

Ne redoutes-tu pas les épines de cet arbre,

Là où tes pas pourraient s'égarer, comme

Les miens se sont faits saigner à force

D'y marcher ? J'ai connu la douleur que

Ces épines infligent, ces blessures que

L'on porte en soi, invisibles mais profondes.
Sur ces os dispersés, ceux des morts d'un
Autre temps, mes rêves se sont effondrés,
Brisés comme verre sous un poids
Trop lourd. Mon œil, désormais figé comme
La pierre, est devenu le miroir de ce lieu pétrifié,
Où tout semble suspendu dans un temps sans fin.
Je me souviens des voix de ceux qui sont partis,
Du père et des âmes endeuillées, tous
Prisonniers du silence imposé par la mort.
Je me souviens du cri de l'enfant sacrifiée
Dans ce jardin d'été, d'un printemps désormais
Perdu. Et des fenêtres ouvertes sur ce monde,
Où les hommes pleurent sans fin,
Comme s'ils étaient éternellement condamnés
À errer dans ce désert d'infortune.
Juste un peu de lumière, c'est tout ce

Que je demande, pour éclairer mon chemin
Dans la nuit épaisse de ce monde délaissé,
Où chaque espoir semble avoir été englouti.
Ma route, pourtant, ne trouve aucun réconfort
Dans l'ombre de la chapelle, ni dans sa maigre
Lumière. À chaque pas, je sens que mon élan
S'éteint, comme un souffle emporté par la main
De l'invisible qui m'entraîne dans l'abîme.

L'ÉTRANGER

Crois-tu donc être déjà mort, que ta vie
Se soit brisée à ce point, te laissant dans
L'obscurité, incapable d'avancer ? Tu sembles
Penser que, privé de lumière, ton destin est
Figé, comme si ce lieu, cette chapelle triste,
Avait décidé pour toi. Mais de quoi te souviens-tu
Exactement, si ce souvenir n'a pas laissé
Une blessure profonde dans ton âme ?

La vie, toute entière, est une succession de souvenirs,
Certains lumineux, d'autres sombres, mais aucun
N'est sans douleur.

Tu sembles croire qu'une minute de ta vie peut
Être effacée, oubliée, comme si elle n'avait jamais
Existé. Tu prétends que ma main t'a poussé dans
L'abîme, mais ne vois-tu pas que je t'en ai peut-être
Au contraire libéré, te permettant ainsi de
T'échapper d'un fardeau trop lourd à porter ?
Et pourtant, que sais-tu de ce monde qui t'entoure ?
Que sais-tu de ce qu'il cache à tes yeux,
De ce qui échappe à ton entendement ?
Si les jours sont plongés dans la nuit, s'il semble
Que l'obscurité les engloutisse, sache qu'il existe
En ce noir une clarté qui ne se montre jamais
Pleinement. Cette lumière cachée, retirée
Dans le bleu profond de la nuit, n'éblouit que

Ceux qui savent la chercher. Elle t'est donnée,
Cette lueur, mais elle ne se révèle que lorsque
Nos yeux se ferment et que nous nous abandonnons
Au silence du ciel étoilé, où tout devient
Possible, même l'invisible.
Sur tes larmes d'enfant, versées dans cette chambre
Glacée, une étoile s'est doucement posée.
Elle a bordé tes rêves d'une douce chaleur,
Celle des espérances timides, d'un fruit mûr
Prêt à éclater, d'un avenir qui n'attendait
Qu'à fleurir. La demeure de tes pères,
N'était-elle pas envoûtée par cette même
Lumière, cette même promesse de douceur,
Avant que tout ne s'effondre ?
Ton visage est sombre, marqué par le doute
Qui t'envahit. Tu sembles perdre foi en tout,
En toi, en ce monde. Mais est-ce la folie

De tes rêves qui t'échappe, l'étranger
Dans ton propre esprit, ou bien la rivière
Du temps qui s'écoule inexorablement, portée
Par le chant doux du crépuscule ? Peut-être
Est-ce ce frère, cette part de toi-même,
Qui te manque, t'éloignant toujours plus de la vérité
Cachée dans l'obscurité, où tout, en fin de compte,
Trouve sa place.

L'ENFANT

Ton propos m'est étrange et me trouble
Profondément. Comment pourrais-je ne pas
Douter ? Tout à l'heure encore, alors que
Je descendais l'escalier, j'ai senti les marches
Se dérober sous mes pieds, comme si
Le monde lui-même m'échappait. Chaque
Certitude qui me soutenait, chaque repère
Que j'avais, a soudainement été ébranlé,

Emporté dans un vertige où rien ne semblait stable.

Ton discours est une énigme à laquelle

Je cherche désespérément la clé. Quel est donc

Ce mystère qui semble te hanter, ce secret

Que tu sembles éprouver en posant sur mon

Âme ce regard pénétrant, aussi acéré qu'une lame ?

Peut-être es-tu le miroir de mon propre esprit,

Reflétant une pensée que je ne comprends pas

Encore, mais qui ne cesse de me tourmenter.

Que tiens-tu donc dans cette chapelle,

Ce lieu que tu veux m'empêcher d'atteindre ?

Et quelle est cette lueur étrange qui en émane,

Une lumière comme emprisonnée dans le bleu

De la nuit ? Cette lumière, qui m'attire

Malgré tout, n'est-elle qu'un leurre, une illusion,

Un reflet de ce monde trompeur qui ne fait

Que me détourner de ce qui est réel ?

Tu dis vouloir me protéger de l'abîme,
De la chute qui semble inévitable, mais
Cette lumière que tu me présentes
Serait-elle réellement capable de cacher
Un abîme sans fond ? Mon âme, as-tu l'intention
De l'égarer dans un éclat trop lumineux, de la lier
À ce monde qui lui est étranger, qui ne
La comprend pas et qui, peut-être,
Ne saura jamais l'accueillir ?
Tu parles de la célèbre phrase "Je est un autre",
Un aphorisme qui, tel un poison, nous
Rappelle à quel point notre essence nous
Échappe. C'est une alchimie du verbe, un jeu
Avec la réalité, une illusion qui se donne
À voir sous le vernis d'Apollon, et que nous
Croyons sacrée. Mais que se cache-t-il vraiment
Sous ce voile, invisible à nos yeux, que nous

N'arrivons pas à éclairer ?
Ou peut-être, tout cela n'est-il que surface,
Un vernis qui ne cache rien en profondeur ?
La lumière, alors, ne ferait rien d'autre
Que jouer avec nos sens, sans jamais nous offrir
Ce que nous espérons d'elle. Qu'est-ce donc
Qui me fut ignoré dans ce monde, ce qui
M'échappe et reste pour moi comme un
Mystère irrésolu ? Ce monde semble aussi fou
Que celui qui, en moi, cherche une vérité
Qui ne se trouve jamais.
Dans les plis de ce voile, qu'est-ce qui se cache
Donc à mes yeux ? Que suis-je censé voir, mais
Que je ne perçois pas, aveuglé par la lumière ?
Rien n'est véritablement visible, tout semble
Se dissimuler dans ce qui nous est présenté,
Comme un détail qui échappe à notre compréhension.

L'univers lui-même semble n'être qu'un paradoxe,
Un tout parfaitement ordonné où tout a sa place,
Mais où tout semble toujours hors de portée.
Ainsi, la vue elle-même nous trompe, car il semble
Que nous ne puissions comprendre la totalité
De ce que nous voyons, à moins que notre regard
N'embrasse tout, dans sa globalité. Mais qu'y peut
La lumière, si nos yeux ne sont pas prêts à l'accueillir ?
Si l'âme, dans son regard, n'est pas préparée
À voir ce que la lumière peut réellement révéler ?
Est-ce l'âme qui, finalement, est seule à percevoir
La véritable nature des choses, quand l'œil
Ne peut que se contenter de l'apparence ?

L'ÉTRANGER

Serais-tu donc sur le point de céder à la folie,
De t'abandonner à ce monde où tout semble
Se défaire, où le rêve se transforme en un

Mirage insaisissable ? C'est une tentation
Puissante, celle de fuir, d'échapper à la misère
Du monde qui semble n'avoir d'autre finalité
Que l'oubli. Mais n'est-ce pas là un écart
Par rapport à l'Être véritable, une existence
Dénuée de sens, un devenir manqué,
Une chance de se transcender laissée de côté ?
Rêver, pourtant, n'est pas si grave lorsque
L'on sait que l'éveil est toujours possible.
Il suffit de briser le miroir de ce monde
Insensé, qui ne nous reflète que des illusions.
Pour sortir de cet enchevêtrement, il faut tuer
La bête qui nous tient prisonniers, cette force
Obscure qui nous égare sans cesse dans un
Présent immédiat, où tout est consommé
Et dissipé avant même que nous en ayons conscience.
Ce que je viens t'annoncer, c'est un

« Printemps de l'âme », une chance de renaître,
De dépasser ce rêve qui t'enchaîne et de vivre
Enfin autrement. L'âme, après tout, ne se laisse
Pas abattre par l'illusion de l'éphémère : elle aspire
À quelque chose de plus, à un ailleurs dévorant
Tout ce qui est mort et périssable. Ce rêve ne doit pas
Être une fuite, mais un voyage, un bain de lumière,
Comme un ciel bleu pur qui éclaire chaque recoin
De notre existence.

Il n'est pas d'opposition entre ce monde
Et un autre meilleur, entre la lumière et l'obscurité.
Certains croient qu'il existe un lieu merveilleux,
Un étang d'illusions où baignent des poissons
Argentés, mais moi, je plonge dans ces eaux
Aux étoiles reflétées et je n'y vois que
Des crapauds, cette humanité qui erre, perdue
Dans son désir d'évasion. Ceux qui prétendent

Oublier ces étoiles, qui jurent qu'il n'y a de lumière
Que dans le ciel d'été, ceux-là sont comme
Des bêtes qui se cachent dans la vase
De leur propre ignorance.
Cette bête, cette puissance qui habite
Nos âmes et nous aveugle, c'est elle qui,
Sous l'effet de l'éclat de l'or, fait briller
Des pensées vaines. Elle croit pouvoir s'éclairer
Par des biens extérieurs, mais le véritable éclat
Réside ailleurs, dans le bleu de la lumière pure,
Qui ne se trouve ni dans la vanité ni
Dans l'illusion de l'or. L'éclair, tout comme
L'éclaircie, est une manifestation passagère,
Une brève clarté qui se cache aussitôt dans les nuées.
On nous dit que l'éclaircie suit toujours l'orage
Passé, mais en réalité, ce qui suit est une ombre,
Un souvenir des pas qui ont traversé les

Ténèbres. Lorsque l'Esprit tombe en nous,
Que le soir de notre âme se fait, il fait saigner
Le bleu du ciel de cette clarté infinie qui se
Filtre dans la pluie sacrée, une pluie qui purifie
Et nous délivre de nos illusions.

Dans une clairière, une sœur entend le frère
Chanter, un hymne du crépuscule, mêlé aux
Chants des oiseaux qui saluent la fin du jour.

Elle se retourne alors, brisant les pierres
Et les rochers sur son chemin, repoussant
Les regards pétrifiés des hommes qui restent
Figés dans leur propre désespoir. La poésie
De ce moment se fait passerelle entre le monde
D'avant et celui d'après, une lumière retrouvée
Dans l'obscurité, un message d'espoir dans la nuit.

Mais alors, la boue de notre existence nous
Enveloppe, comme Morphée endormant le poète

Dans un rêve sans fin. C'est dans ce sommeil
Que le murmure de la vérité nous parvient,
Un chant spirituel, une lumière retrouvée. La nuit,
Par sa densité et son silence, libère le jour de
Sa propre vanité, de cette illusion qui nous empêche
De voir ce qui est.

La sœur, elle, n'est plus que larmes, mais
Ces larmes brillent désormais dans la lumière
Retrouvée. Le frère, consolateur, brise la solitude
De cette douleur, apportant la paix où il n'y avait
Que tourments. Le martinet, messenger des orages,
Se tait enfin, et dans ce bleu nocturne, la paix
S'installe. Les esprits, apaisés, voient la lumière
Autrement, non plus comme une source d'illusion,
Mais comme un foyer de vérité.

Il est vain, mon enfant, de rêver d'un au-delà,
D'un monde supérieur qui résoudrait nos

Angoisses. Dans la chapelle ardente, où les amis
Sont réunis, il n'y a rien de plus qu'un drap
Blanc étendu sur une pierre froide, l'éclat fugace
D'une lumière qui ne dure pas. Cette maigre clarté,
Qui semble si puissante et divine, n'est en réalité
Qu'un dernier souffle de vanité humaine,
Un symbole de ce que nous cherchons à fuir,
Mais qui, en fin de compte, ne nous libère pas.

L'ENFANT

Tu dis des choses obscures, étranger. Et cela
Me trouble plus que je ne l'aurais cru. Pendant
Que tu parles, je revois le château. Tout paraît
Si loin. Là-bas, dans la cour, rien ne bouge.
C'est comme si tout avait été figé une fois
Pour toutes. Même les dieux, ceux qui
Peuplaient mes rêves d'enfant, ont disparu.
À leur place, une source. Une eau claire,
Oui... mais étrange, comme si la lumière

Du monde s'y était retirée.
Je m'en souviens : j'y ai plongé les lèvres.
J'ai cru, un instant, y trouver quelque chose
Qui sauverait. Mais cette fraîcheur a à peine
Eu le temps de m'atteindre. J'ai été happé.
Tiré vers une sorte de grotte. L'air y était pesant.
Trop dense. Il y avait là une peur, ancienne,
Comme si quelque chose voulait me livrer à
Des forces dont je ne connais pas le nom.
J'ai regardé la fontaine. Et là, un visage. Horreur
Figée. Était-ce moi ? Était-ce un autre ? Un être noyé ?
C'est moi que je fuyais. Le reflet. Cette image
Folle dans l'eau. Elle m'a attrapé, comme une
Main. J'ai été pris sans le savoir. Et puis... la mère
De glace. Elle est apparue, sans bruit. Froid
Dans mes veines. Ce n'était pas un rêve.
J'ai senti sa présence. Et j'ai fui. Des serpents
Sous mes pieds. Je n'ai pas regardé en arrière.
Sur la route, un cheval. Mais je n'ai pas su

Le retenir. Le destin est passé devant moi,
Sans même ralentir. Puis — l'ange. Il brillait.
Une lumière de nuit. J'ai voulu m'en approcher.
Douceur étrange. Mais dès que j'ai bougé,
Il s'est effacé. Disparu dans une pierre. Avalé.
Comme s'il n'avait jamais été là.
Depuis, je marche. Je marche sans direction.
Les arbres autour de moi sont devenus d'autres
Choses. Des ombres. Le passé qui ne veut pas
Me laisser tranquille. Et toujours, derrière moi,
Cette robe noire. Une présence. Une forme.
Elle me suit. Je le sais. Un curé ? Peut-être.
Maudit. Il me glace. Il n'annonce rien. Il n'offre rien.

L'ÉTRANGER

Tu as quitté l'étage des rêves. Abandonné ce
Qu'il te restait d'abri. Ce que tu crois rapporter
De ce voyage, ce n'est pas la vérité, mais une
Série d'images. Le château, tu le crois vide — il ne
L'est pas. Il y a un regard, quelque part,

Depuis une fenêtre. Ton frère. Il t'a vu. Il t'a suivi.
Ce poids que tu ressens, ce n'est pas l'autre.
C'est toi. Ce que tu ne veux pas regarder dans l'eau.
Tu dis que la mère est de glace — et tu veux
La brûler ? Tu veux que l'ange te montre une
Vérité toute faite, bien découpée ? Mais la lumière,
Tu veux la posséder. Et ce désir-là, c'est déjà l'ombre.
Le démon que tu redoutes, il n'est pas là, dehors.
Il est en toi. Il était là avant que tu le cherches.
Il attendait. Tu veux être dur. Devenir pierre.
Ne plus sentir. Mais l'ange, tu ne le fuis pas — il est
En toi. Tu ne fais que reculer devant toi-même.
Tu ignores que la sœur s'est déjà retournée.
Elle t'a vu. Elle a brisé ce qui te retenait.
Tu n'es plus dans la pierre. Tu crois que les arbres
T'observent ? C'est ton passé, debout, qui refuse
De se taire. Mais la pierre est tombée. Et le ciel
A commencé à s'ouvrir.
Tu n'écoutes pas encore. Le chant est là. Faible,

Mais il t'appelle. C'est ton frère, oui. Il a vu.
Il a compris. Il t'attend. Il ne parle pas — il chante.
Tout ici est fait d'ossements. Mais chacun
De ces os a une histoire. Une ombre. Une vie
Qui n'a pas eu le temps. L'ombre de Tom
S'est échappée. Tu cours après. Mais sache-le :
La lumière ne vient qu'après l'ombre. C'est elle
Qui l'engendre.
La lumière dont tu parles, celle que tu veux,
Elle te ment. Elle brille trop. Elle t'aveugle.
Tu dois traverser la nuit. Il n'y a pas d'autre chemin.
C'est dans cette obscurité-là que se cache
Ce que tu cherches.
Dieu t'a gardé. C'est pourquoi tu es encore en vie.
Mais ce n'est pas dans le visible qu'il t'attend.
C'est dans ce que tu refuses de voir.
Oublie les certitudes. Oublie ce qu'on appelle réalité.
Rien n'est clair. Tout est voilé. Et pourtant — tout
Est offert.

Tu veux tuer la bête. Mais la bête, c'est cette lumière.

Celle que tu as inventée. Elle t'a échappé.

Elle t'a brûlé. Elle vient de l'enfance.

Elle parle une langue que tu n'as jamais apprise.

Tu as creusé la vie pour y chercher un secret.

Mais il n'y a pas de secret. Tout est là. À nu.

Il suffit d'un geste, d'un regard. La lumière est

Dans les ténèbres. Elle n'est nulle part ailleurs.

L'ENFANT

Tu dis qu'une sœur m'a libéré, qu'elle a

Brisé les rochers, comme si un simple regard

Pouvait dissoudre ce qui lie et ce qui broie. Mais

Moi je sais que rien ne s'efface d'un geste,

Que ce monde ne se résume pas à des illusions.

La haine, elle, ne ment pas. Elle est là, brute,

Irréductible, sans fard. Elle ne se dissimule pas

Derrière des masques de lumière. Tu dis que

Je suis aveugle, que je regarde mal, mais

C'est toi qui ne vois rien, toi qui t'aveugles

À force de vouloir tout sauver. Moi, je vois dans
La clarté de la haine une vérité nue, une vérité
Que tes mots enjolivent, que ton espoir affaiblit.

J'ai marché sur des os. Ils craquaient sous
Mes pas mais ne cédaient pas. La mort, cette
Compagne muette, me colle à la peau,
Elle me suit, obstinée, inaltérable. Et tu parles
De ce qui m'est donné — comme si le don avait
Encore un sens. Mais je ne veux rien recevoir.
Je veux quelque chose qui éclaire vraiment,
Qui tienne face à la nuit, pas des promesses,
Pas des signes. Juste une lueur solide, qui résiste.

J'étais dans la forêt quand les cloches ont sonné.
Et là, dans la clairière, elle s'est tournée
Vers moi, la sœur — lentement, comme
Poussée par un pressentiment. Elle m'a vu.
Elle m'a reconnu peut-être. Mais il n'y avait rien
D'éclatant, rien de miraculeux. Dans l'eau noire

Du ru, pas une écaille, pas un reflet d'argent.
Sur la rive, des hommes immobiles, sans armes,
Les yeux noyés de larmes retenues, comme s'ils
Savaient déjà qu'aucune consolation ne viendrait.
Plus loin, un mort, entouré de quelques vivants
Silencieux. Un peu de myrte sur son visage fermé.
Les cloches le saluaient lentement, et je sentais
Que quelque chose, là, s'éloignait pour toujours.

Et toi, tu parles. Tu continues à t'expliquer,
À me tendre des images. Tu veux que je capture
Le visage d'un ange, que je me laisse guider par
Une lumière que je ne vois pas. Mais
Que pourrais-je en faire ? Elle ne m'éclaire pas.
Elle me trouble. Elle me laisse seul. Depuis que
Tu m'as fait tomber — depuis ce moment —
Je ne sais plus où je suis. Tout est devenu sombre,
Confus. Rien ne se rassemble.

Dans la fontaine, j'ai vu un meurtrier. Peut-être

Moi. Peut-être quelqu'un qui m'habite.

Et j'ai eu peur. Si tuer me sauve, alors

Qu'est-ce que vivre signifie ? Je commence à

Me demander si tu ne caches pas, toi aussi,

Une part d'ombre. Sous tes beaux mots, sous ton

Air de sagesse. Tu m'as détourné de la seule clarté

Que j'avais, et maintenant tu veux que je te croie encore.

Mais moi je pense que ce qui vient des morts

N'est pas forcément mauvais. Parfois, une seule

Larme suffit à dire qu'une vie a compté. Et toi, dis-moi,

Sur quelle misère as-tu pleuré ? Tes mots sonnent

Comme du verre, ça scintille mais ça ne réchauffe

Pas. Peut-être es-tu un joueur, un faiseur d'illusions,

Un de ces saltimbanques qui jonglent avec des

Mots trop usés pour encore dire quelque chose.

Moi, je préfère le silence. Même tissé de douleur,

Il parle plus vrai que tout ton discours.

Il ne reste de secours, peut-être, que dans

L'esprit tourmenté. Dans cette folie qui refuse
Les consolations faciles, qui cache sous le
Linceul étiré toute l'ordure humaine. La vérité
Est là, dans le silence des âmes désolées.
Épargne-moi ton chemin, étranger. Garde ta clarté
Pour ceux qui veulent croire encore. Moi, je suis
De la nuit. De cette nuit obscure qui ouvre les yeux,
Quand la lumière, elle, les ferme.

L'ÉTRANGER

Tu es tel un papillon de nuit, avide de clarté,
Cherchant à échapper à l'obscurité qui te
Dévore. Mais dans cette quête, il te faudrait tuer
L'enfant que tu es, briser tout ce qui a été mal
Né en toi, arrêter les horloges et suspendre le
Temps. Car dans ton chant à la nuit, c'est la
Mort qui vient frapper, dans l'obscurité du monde
Que tu veux fuir.

Tu penses que la sœur, retournée sur la folie
Du frère, ne s'est pas damnée elle-même ?
Crois-tu que dans sa clairière elle ait trouvé
La rédemption ? Les fous ont fait du monde
Une écorce arrachée, détruisant tout ce qui
Restait d'humanité, déchirant le linceul de ce qui
Est impur, de ce qui est devenu une sorte de fange.
C'est de cette folie que les morts ont été profanés.
On exhume de l'humain ce qui n'est plus que fumée,
Ce qui n'est qu'illusion et pourriture.
Toi, tu rêves d'une lumière, une lumière qui
Pourrait effacer la nuit de ton âme, chasser
Les fantômes qui hantent ton obscurité intérieure.
Mais la réalité est que tu dois tuer la bête qui
S'est glissée en toi, celle qui te conduit dans
Cette errance. Il n'est rien de ce monde qui
Te soit réellement donné. Tout n'est qu'apparence,

Tout n'est que faux-semblant, un miroir déformant
Dans lequel nous nous regardons, mais où
Nous ne nous reconnaissons jamais vraiment.
Tu cours derrière ton ombre, croyant pouvoir
La rattraper, mais ne la sens-tu pas si proche,
Presque collée à tes pas ? Ton regard est lointain,
Perdu à l'horizon, cherchant dans les étoiles
Une proximité qui n'existe pas. Tu rêves,
En cet instant, d'une histoire à raconter, mais
Ce n'est pas la tienne. Tout y est faussé, chaque
Détail, chaque image, chaque souvenir. Souviens-toi
Des racines de l'étrange merisier qui semblait
Autrefois te nourrir. C'est dans la glue de ce monde
Insensé que ton âme se trouve prisonnière,
Alourdie, prise au piège.
Dans ce jardin fuyant, n'as-tu pas ressenti
La nausée ? Dans le regard de l'autre, ta vie

S'est effacée, comme si rien de ce que tu étais
Ne comptait plus. Il n'y a pas de pire enfer
Que d'être vidé de soi-même, démunie de tout
Désir et de toute intention, réduit à un simple
"là" qu'on ne s'approprie même plus. Et te voici
Désormais l'objet d'une conscience prisonnière,
Un être parmi d'autres, écrasé sous le poids
D'un regard extérieur. Tu voudrais t'en extraire,
Arracher ton âme à cette existence oppressante,
Mais tu n'es qu'un détail dans le regard
D'un monde indifférent.

Tu envieras cet œil, cette perspective que
Tu crois pouvoir préserver, pensant qu'il ne saurait
Pénétrer les profondeurs de ton âme. Tu t'accroches
À ce rêve, à l'illusion de lui échapper, mais tu
Te rends compte que les fibres de cette proximité,
Cette union que tu cherches, sont désormais

Lointaines, inaccessibles. Piégé, tu te retournes
Sur ton passé, cet enchevêtrement de souvenirs,
Et tu pleures en silence d'avoir toujours été ce que
Tu es. Dans le regard de l'autre, ta vie s'est arrêtée,
Et tu n'es plus que racines d'un merisier qui,
Désormais, ne semble plus qu'un arbre stérile,
Oublié dans la fange du monde.

L'ENFANT

Il suffit d'un simple regard pour détourner le regard
De l'autre, pour refermer ses paupières et le ramener
À soi. En le regardant, celui qui me contemple
N'est-il pas, lui aussi, prisonnier de mon regard,
De la misère que je porte en moi, nourrissant
Ses propres souffrances de ce qu'il a volé dans
Mon regard ?
Et soudain, je revis ce pouvoir, celui de posséder,
De dominer par l'acte même du regard. Mais qu'est-ce,

Au fond, que ce banc qui vient d'être englouti,
Une simple chose parmi les miennes, une possession
Futile qui, au final, n'a de valeur que dans l'oubli
Des racines d'un vieux merisier ?
J'abandonne le jardin à ce regard blessé, ce regard
Qui m'a déjà quitté. Il est désormais seul à redessiner
Ce monde, à reconstruire ce qui a été effacé.
Mais voici qu'au détour de mes pas, ceux d'un autre
Se croisent et, de ce banc que j'ai délaissé, il s'empare.
Ce nouvel arrivant, figé sur le banc, semble indifférent,
Presque hostile. Il ne bouge pas. Va-t-il, à son tour,
Se jouer de l'autre, d'un regard meurtrier, d'un éclat
Qui se veut plus fort, plus déterminé ? Il n'est pas
De hasard, car tout dans ce jeu semble manipulé.
Dans ce monde, il n'y a pas de retour, pas de
Rédemption possible. Les dés sont pipés, et
Dans ce jeu de dupes, aucune somme n'est

Annulée, chaque coup est comptabilisé, chaque
Regard marque une perte ou une victoire.
Les regards se croisent, et dans cette rencontre,
Des âmes sont déchirées, brisées par cette quête
Constante de vérité, cette quête d'un sens toujours
Insaisissable. Pourtant, il y a, dans cette nuit,
Une lumière obscure, une vérité qui émerge
Dans l'ombre, une vérité qui éclipse les préjugés,
Qui transcende l'inutilité des regards vains.
Cette lumière, même obscure, est féconde.
Elle nous délivre de l'illusion, mais seulement
Pour ceux qui, dans le silence de la nuit, sont prêts
À entendre ce que l'Esprit murmure.

CHANT A LA NUIT

Le poète

Nés de l'ombre d'un souffle, nous marchons dans l'incertitude,
Indifférents à la direction du vent, comme des spectres errants,
Privés de toute étoile qui pourrait nous guider.
Notre existence se déroule dans un silence absolu,
Un silence qui ne parle pas de la fin des choses,
Mais de leur origine absente, d'un commencement sans nom,
Sans cause, et surtout sans destination. Nous sommes à la fois
Les ombres et les fils invisibles de ce qui fut,
Perdus dans l'immensité de ce qui n'existe plus,
Dans un temps sans début ni fin, étouffé par une absence
infinie.
Qui sommes-nous ? Quel est notre destin, si ce n'est
Cette marche aveugle vers un abîme que nous ignorons
Et que nous ne voulons pas connaître ?

La nuit

Vous êtes les enfants de l'oubli, nés d'une brume dense et sans
forme.
Vous êtes ces âmes sans nom, perdues dans l'infini

Et dans la poussière de ce monde dévasté, et votre chemin est
Celui d'un souffle faible dans une nuit sans horizon.
Le temps, pour vous, n'est qu'un vaste néant où
Se déploient vos pensées comme des nuages sans ciel.
Vous n'êtes pas des voyageurs, mais des spectres sans fin,
Traînant vos pas dans l'obscurité d'un cosmos indifférent.
La quête de sens, de vérité, s'échappe sans jamais vous frôler.
Vous êtes des ombres parmi les ombres, des murmures
Dans un silence de cendre. Et à chaque pas,
L'écho de votre existence se perd dans le vide,
Comme si vous n'aviez jamais été.

Le poète

Nous tendons la main, les doigts meurtris par
L'absence de tout ce qui pourrait nous appartenir.
Nous errons comme des mendiants devant un seuil clos,
Criant dans le vent, mais n'attendant plus rien.
Chaque jour, nous cherchons un sens, une promesse
Qui ne viendra jamais. Nos regards se perdent dans le vide,
Comme des aveugles qui scrutent la nuit sans pouvoir
Percevoir l'aurore. Il n'y a ni espoir, ni lumière au bout de nos
jours,
Juste le silence froid de cette porte impénétrable.

Et malgré tout, nous revenons encore et encore, inlassablement,
À cette même porte qui reste figée, fermée,
Tout comme l'infini qui nous engloutit.

La nuit

Vous frappez à une porte qui n'existe pas, à un seuil
Qui n'a jamais été fait pour vous, et vous ne comprenez pas
Que votre quête est futile, que rien n'attend
Derrière ces murs de silence. Vous êtes des aveugles dans un
monde
Que vos yeux ne peuvent appréhender, des fantômes qui
Attendent la fin de ce rêve pour pouvoir retourner
Dans l'obscurité, cette obscurité qui vous constitue,
Mais que vous ne pouvez ni fuir ni embrasser.
Votre murmure, ce cri intérieur, n'est qu'une brise
Qui se dissipe dans l'air, oubliée avant même d'avoir effleuré
L'âme de ce monde. Vous, les enfants du néant,
Êtes en quête d'un silence plus profond encore,
Celui qui engloutit tout, y compris vos propres désirs.
Vous êtes nés de l'écho, mais cet écho se perd
À chaque instant, dans la mémoire absente du cosmos.

Le poète

Nous marchons sans but, des pas sans traces,
Un souffle sans fin. Nous sommes les nuages,
Volatiles et éphémères, déplacés par un vent que nous
Ne maîtrisons pas, emportés par une force plus grande que
Nous ne comprenons pas. Nous sommes ces fleurs fragiles,
Tremblantes dans le froid de la nuit, attendant l'instant
Où la mort, dans sa danse silencieuse, viendra et nous fauchera.
Nous sommes ces ombres qui flottent dans le monde,
Sans jamais être réellement présentes.
Et tout autour de nous, la vie s'éteint, comme
Une flamme qui vacille et meurt, pour ne renaître
Qu'un instant plus tard, dans un autre corps,
Dans un autre souffle. Mais cette renaissance
N'est qu'apparente.
Car chaque souffle, chaque battement de cœur
Nous rapproche toujours un peu plus de ce vide
Que nous cherchons sans vouloir le nommer.

La nuit

Vous êtes comme ces nuages, éphémères, dissipés
Par un souffle qui ne vous appartient pas.

Vous êtes fragiles, comme ces fleurs qui tremblent
Sous le poids de la mort, mais vous ne savez pas
Qu'il n'y a pas de renouveau pour vous.
Votre souffle est une poussière, un instant suspendu
Dans le vide de l'univers. Vous vous accrochez
À cette lumière fragile qui vous traverse, mais
Elle n'est que la lueur d'un rêve brisé, une illusion qui
Se dissipe dès que vous croyez l'avoir saisie.
Vous êtes l'écho de la fin, le reflet d'un monde
Qui vous a donné un instant d'existence pour mieux
Vous engloutir dans le néant. Ce que vous
Appelez la vie est un souffle court, une étincelle
Éphémère dans l'obscurité infinie, un mirage
Que vous poursuivez sans jamais l'atteindre.
Et lorsque vous vous effondrerez,
Vous ne laisserez derrière vous que le vide,
Comme une trace que le vent emporte en un instant.

Le poète

Quand viendra le dernier tourment, ce point
Où toute résistance cédera à la force inéluctable de l'obscurité,
Je n'opposerai aucune barrière. Ô vous, puissances ténébreuses,
Hôtes de la nuit, vous qui êtes la route sans retour

Vers ce grand silence où tout se dissout, où tout s'efface,
Je serai l'ombre parmi les ombres, me fondant
Dans votre vide. Vous me conduisez sans détour
Vers ce gouffre sans nom, et dans la nuit
Glacée de l'existence, je suis comme un frémissement,
Une âme errante cherchant la fin d'une souffrance sans visage.
Votre souffle, glacé et puissant, se pose sur mon être,
Me consumant lentement d'une flamme claire,
D'une flamme qui n'est ni lumière ni chaleur,
Mais une brûlure, une clarté qui m'éclaire
Juste avant de m'engloutir. Le feu de votre silence,
Aussi brûlant que l'absence, me réduit à rien.

La nuit

Oui, toi qui marches sur cette route de ténèbres,
Tu seras, un jour, celui qui se laisse emporter
Sans lutte, sans espoir, vers l'obscurité la plus profonde.
Tes résistances se briseront comme des fils effilochés
Sous la pression de ce grand silence, et ton dernier souffle
Se fondera dans l'invisible. Tu ne peux échapper
À cette marche lente vers la fin, tu ne peux rien contre moi,
Car je suis l'éternité, celle qui engloutit tout.
Le souffle que tu ressens n'est que la caresse glacée de l'oubli,

Cette flamme pâle qui vacille et te consume.
Et même si tu brûles d'une clarté éphémère,
Tu sais que cette lumière ne fait que précipiter ta chute,
Qu'elle s'éteindra comme un écho dans un abîme sans fin.
Les rêves, ces faibles étoiles dans ton esprit,
Glissent hors de ta portée, se perdent dans
Des étendues sans nom, des espaces où les mots
N'ont plus de sens, où le rêve se fait lourd et sans visage.
Tu ne peux qu'effleurer ces royaumes,
Et pourtant, à chaque tentative, tu te perds davantage
Dans la nuit sans fin, cette nuit qui te révèle à la fois,
Et te détruit à chaque instant.

Le poète

Je m'enfonce, oui, je m'enfonce dans cette nuit sans retour,
Comme un navire sans gouvernail, perdu
Dans l'immensité de la mer noire. Je me laisse engloutir
Par ce silence où aucun écho ne résonne,
Où la parole meurt avant d'être prononcée.
Je suis, dans ce moment, une ombre parmi les ombres,
Un souffle parmi les souffles perdus.
Rien ne m'appartient, pas même ce rêve, qui s'échappe
À chaque effort pour le saisir. Cette nuit, ce vide,
Ce silence, tout cela se tisse autour de moi comme

Une toile d'araignée que je ne peux briser.
Et pourtant, à chaque étape, je continue d'avancer,
Non par espoir, mais par cette étrange nécessité
Qui naît dans l'âme humaine, celle de traverser
Même l'abîme pour atteindre ce qui semble à la fois
Si proche et si lointain : la fin. Mais cette fin, je le sais
maintenant,
N'est qu'une illusion. Car lorsque tout s'effondre,
Il ne reste que la nuit, inaltérable, et ses bras froids
Qui m'accueillent sans jugement, sans fin.

La nuit

Tu vois bien, poète, que ton rêve se brise
Dans l'instant même où tu cherches à le saisir.
Tu es comme un mirage dans un désert sans fin,
Et ce que tu crois avoir trouvé n'est qu'une illusion
Parmi les illusions. Je suis l'invisible, celui qui n'a
Ni forme ni nom, et lorsque tu penses enfin toucher
Ce qui te fuit, tu te perds encore davantage
Dans mes profondeurs. Cette route que tu empruntes,
Cette nuit sans fin, elle te conduira là où les mots n'ont plus
De pouvoir, là où la lumière ne pourra plus se faire entendre.
Et pourtant, tu avances, peut-être pour un dernier souffle,
Peut-être pour un dernier rêve éteint dans l'obscurité.

Et c'est dans cette nuit que tu trouveras, non la fin,
Mais l'éternité, celle qui engloutit tout,
Celle qui ne connaît ni commencement ni fin.
La route vers le silence ultime est la seule qui mène
À ce que tu cherches, même si tu ne le sais pas encore.

Le poète

Ô nuit obscure, toi qui es le cœur même de l'obscurité,
Toi qui es la profondeur insondable et le gouffre
Où tout se perd, qui osera sonder l'immensité de tes abysses ?
Qui saura comprendre la malignité qui se cache
Dans tes plis sombres, où la lumière ne se fraye
Aucun chemin, où l'âme se trouve engloutie
Dans une mer sans fond ? Car en toi, tout se reflète,
Même ce qui échappe à nos yeux, même
Ce qui reste indicible. Ô nuit, toi qui vois tout et que nul
Ne voit, tu es le masque qui se fige
Devant notre souffrance. Nous, pauvres mortels,
Nous tendons vers toi sans comprendre que,
Dans ton silence, c'est notre propre malheur
Que nous apercevons, que c'est notre propre fin
Qui nous attend. Devant nous, se dresse cette figure,
Ce masque figé, cet ennemi invisible, celui qui n'a

Ni forme ni visage, mais qui raille nos luttes,
Notre douleur, nos rêves. Il se nourrit de nos chants déchus,
De nos espoirs effondrés, et dans son rire de pierre,
Tout s'éteint. Notre douleur se brise contre lui, sans écho.
Nos joies se consomment dans la poussière du temps.
Et pourtant, nous ignorons encore, dans notre cécité,
Ce qui se passe en nous, ce qui pleure dans notre âme,
Ce qui meurt dans l'obscurité de notre être.

La nuit

Poète, toi qui cherches à comprendre ce qui t'échappe,
Sais-tu seulement ce que tu désires trouver
Dans cette obscurité où tout se dissout et tout se perd ?
Tu parles de mes gouffres, mais que sais-tu
De la profondeur de ce que je renferme ? Je suis la nuit
Qui engloutit et qui protège, le voile impénétrable
Derrière lequel la vérité se cache, mais aussi la vérité qui meurt.
Je suis ce masque figé, cette figure qui t'échappe
Et qui pourtant te frappe sans relâche. Toi, homme fragile,
Qui essaie de sonder mes ténèbres, tu ne vois pas
Qu'en moi réside l'invisible, le terrible et le divin.
Tout ce que tu désires comprendre, tout ce que tu cherches
À saisir, se brise contre mon immuable présence.

Tu parles de douleur, de joie, mais vois-tu vraiment
Ce que sont ces concepts dans l'immensité de mon silence ?
Ils sont fragments, éclats éphémères, reflets fugaces
Qui ne laissent aucune trace sur l'étendue de mon empire.
Tout ce que tu veux saisir se dérobe, et pourtant,
Tu continues d'avancer dans ce vide, croyant
Que tes chants résonneront quelque part.
Mais il n'y a de place pour aucune mélodie
Dans mes abysses, seulement le vide qui avale
Et qui engloutit tout. Tu cries, tu souffres, mais tout cela
Demeure obscur, tout cela meurt dans ma bouche noire et
béante.

Le poète

Et pourtant, nuit, toi qui engloutis tout,
Qui fais disparaître les sons et les couleurs, n'est-ce pas
Ton silence qui fait naître en nous cette douleur ?
N'est-ce pas dans cette obscurité que s'éveille
La conscience de notre finitude, de notre faiblesse ?
Car c'est toi, nuit, qui tiens le miroir dans lequel
Nous contemplons nos vies brisées. Et dans ton regard
Sans fond, nous voyons nos luttes et nos souffrances
Se déchirer en éclats, comme des étoffes que le vent emporte.

Nous sommes, dans ce grand vide, des passants,
Des voyageurs sans but, et nous cherchons en toi
Ce qui nous échappe, ce qui n'a jamais été dit.
Tu dis que nous ne savons pas ce qui pleure en nous,
Mais que sais-tu de la souffrance que nous portons ?
Nous ne comprenons pas, oui, mais c'est parce que
Nous sommes noyés dans cette brume que tu déploies
Autour de nous, un voile invisible sous lequel
La vérité ne peut s'épanouir. Et si nous ne comprenons pas,
C'est aussi parce que ton ombre nous voile la face,
Nous rend aveugles à notre propre être.
Nous vivons dans une nuit qui, sans cesse,
Nous engloutit, mais qui, d'une certaine manière,
Nous offre aussi ce souffle, cette lueur éphémère
Qui nous fait voir l'étoile filante du sens avant qu'elle
Ne se perde dans la nuit profonde.

La nuit

Oui, tu parles de l'étoile filante, de cette lueur fugace,
Mais sais-tu qu'elle n'est qu'un rêve que
Je permets de briller dans l'obscurité ? Elle est mon leurre,
Une lumière dont tu t'illusionnes, une lumière qui,
En s'éteignant, te renvoie à ma propre nature.

Tu cherches un sens dans mon silence,
Mais tu ne le trouveras jamais, car mon silence est l'essence
Même de l'indicible. Tout ce que tu crois comprendre
N'est qu'une pâle réverbération de ce que tu veux voir.
Le masque que je porte, que nous portons, se brise
À chaque instant, mais le tout reste un mystère
Que toi, poète, tu n'arriveras jamais à percer.
Dans ton cœur s'élève cette douleur, mais elle
N'est que le reflet d'une quête sans fin, une quête
Qui te dévore et te consume. Car tout ce que tu cherches,
C'est ce que je ne peux pas t'offrir, ce que je suis
Impuissante à te donner. Ce n'est ni l'oubli ni le silence,
Mais l'éternel retour du même, l'impossibilité
De sortir de ce cercle. Ce que tu cherches, tu ne le trouveras
Pas en moi, mais en toi, dans la lutte sans fin
Contre la nuit qui est toi-même.

Le poète

Ô nuit, tu es le vin amer, l'élixir maudit qui me plonge
Dans l'extase de la souffrance. Tu me rends ivre,
Oui, ivre de douleur, et pourtant, dans cette ivresse,
Je me sens vivant comme jamais. Mais c'est une vie suspendue,
Éphémère, marquée par la fragilité de chaque souffle,

La précarité de chaque battement de cœur.
Et, dans cette folie douce que tu m'offres,
Je me trouve à danser, à tourner sans fin dans un tourbillon
Où chaque pas me rapproche de toi, de ta froideur infinie.
Est-ce là mon destin ? Faut-il que je tresser des fleurs
Pour ma souffrance, que je lui offre des couronnes
De douleur pour qu'elle s'épanouisse ? Car c'est toi
Qui me dicte ce geste, toi qui, dans ta profondeur insondable,
Impose cette image à mon âme.
Et pourtant, que puis-je faire d'autre ? Je suis
Ce corps fragile, ce vase brisé dans lequel tu verses ton vin.
Je suis la harpe dans ton sein, le réceptacle
De ton chant infini, le résonateur de ton murmure éternel.
Mais ce chant, ô nuit, est-il une bénédiction
Ou une malédiction ? Chaque note qu'il fait naître
Dans mon cœur est une douleur nouvelle,
Une douleur que je n'avais jamais imaginée.
Et pourtant, en elle, je trouve une forme de vie,
Une forme d'éternité, mais une éternité sans être,
Une existence qui ne s'incarne jamais, un souffle
Qui se perd dans le néant.

La nuit

Oui, tu saignes dans cette danse douce, mais sache-le,
Poète, tu ne fais que suivre le rythme que je t'impose.
C'est moi qui mène ce bal, qui tire les ficelles
De ton corps et de ton âme. Ce que tu appelles le vin,
Ce que tu désignes comme une ivresse, n'est qu'un piège
Que j'ai tendu à ton esprit. Tu te crois libre dans cette danse,
Mais tu n'es qu'un pantin dans mes bras, une silhouette
Floue qui se débat dans le vide. Les fleurs que tu tisses
Pour ta souffrance ne sont que des illusions,
Des symboles éphémères qui n'ont d'existence
Que dans le court instant où tu les contemples.
Tu les cherches, tu les crées, mais elles se faneront
Aussitôt qu'elles auront pris forme.
Voilà ce que tu ne comprends pas : tout ce que tu fais,
Tout ce que tu crées, n'est que le reflet de ma propre volonté,
Un mouvement dans l'ombre, un écho dans le vide.
Mais sache aussi, poète, que ce que tu appelles
Ma profondeur, mon sens caché, c'est en réalité
Un abîme sans fond, un gouffre où tu t'épanouis
Tout en sachant que, peu à peu, tout se dévore et tout disparaît.
Et pourtant, tu persistes à t'y perdre,
À te perdre dans l'écho de ma voix. Tu te crois éternel,

Mais ta durée n'est que la fugacité du temps
Qui s'échappe dans l'infini. Tu te sens transfiguré,
Mais en réalité, tu n'es rien de plus qu'un souffle
Dans l'immensité, une poussière dans l'univers. Et c'est là ton
destin :
Être éternel sans jamais exister, mourir sans jamais avoir vécu.

Le poète

Mais, ô nuit, n'est-ce pas dans cette fragilité
Que réside la vérité de notre être ? Ne sommes-nous pas,
Toi et moi, liés dans cette danse où la souffrance
Est à la fois la source et la fin ? Tu me dis que je ne suis
Qu'un reflet dans ton abîme, mais, ne vois-tu pas
Que je suis aussi ce reflet qui te défie, ce miroir qui,
Malgré ta volonté de l'effacer, te renvoie ton propre visage ?
La danse que je mène, c'est une danse que nous partageons,
Toi et moi, une danse dont les pas se confondent,
Une danse où chacun de mes gestes résonne
Dans tes ténèbres. Et si je saigne, si je souffre, n'est-ce pas là
Un témoignage de ma lutte contre toi, contre cette nuit
Qui me presse et m'engloutit sans relâche ?
Je suis la harpe que tu veux faire chanter, mais ce chant,
Loin d'être le vôtre, est le mien. Il porte ma douleur,

Il porte mon espérance, même si elle est vaine.
Il porte ma lumière, même si elle s'éteint à chaque souffle
Que tu exhales. Mais même dans cette extinction,
Je me trouve, je me cherche, je me reçois dans l'ombre
Que tu fais grandir en moi.

La nuit

Tu parles de lutte, poète, mais sache que tu es déjà perdu.
L'ombre que je tisse autour de toi est un piège parfait.
Tu crois trouver une lueur dans ce chant, mais chaque note
Que tu entends est un fil qui te lie plus étroitement à moi.
Chaque goutte de sang que tu verses est une offrande
À mon pouvoir. Tu te penses maître de cette danse,
Mais tu n'es qu'un danseur esclave, un rêveur
Qui s'égare dans l'illusion de sa liberté. La souffrance
Que tu ressens, cette douleur qui t'anime, est ma création.
Elle est ce que je t'ai donné pour que tu vives
Et souffres dans l'éternité de mon empire.
Tu dis que dans cette souffrance, tu te trouves,
Mais en réalité, tu ne fais que t'éteindre un peu plus
À chaque instant. Ta lumière est l'illusion que je laisse
Briller dans l'obscurité, mais dès qu'elle semble s'épanouir,
Je l'éteins. Et toi, poète, tu continues de croire en ta lutte,

En ta lumière, mais tu es déjà englouti par la nuit.

Le poète

repos profond — ô, repos profond ! Je cherche ton silence,
Nuit, car nul autre ne peut apaiser la tourmente qui me dévore.
Où est la cloche de la rédemption, celle qui,
Dans son écho, viendrait me soulager de ma douleur ?
Il n'y a plus d'appel pour ceux qui se perdent dans la nuit,
Plus de cloche pieuse pour le cœur écrasé par les heures
sombres.

Nuit, tu es la mère des douleurs, la douceur froide
Qui se déploie autour de nous comme un manteau,
tu enveloppes tout, tu recouvres l'âme du voile
De ta paix, une paix grandie par la mort.
Ta main fraîche, douce et terrible à la fois,
Se pose sur chaque blessure, et dans ton geste,
Il n'y a ni pitié ni clémence, mais une délivrance
Que je ne comprends pas. Que me restes-t-il, sinon cette
souffrance
Qui palpite dans mes entrailles et que tu refermes d'un simple
toucher ?
Oh, mère des douleurs, douce nuit, tu refermes toutes mes
plaies,
mais elles saignent encore à l'intérieur de moi,

et la douleur se fait plus intime, plus profonde, plus irréversible.
Car ton repos n'est pas celui du corps, mais celui de l'âme,
un repos où chaque cri devient un murmure,
Où chaque sanglot se perd dans ton silence éternel.
Ô toi, qui es la nuit et l'abîme, dans ton silence, je m'abandonne,
et je demande encore, mais je sais qu'il n'y a aucune réponse.
Car tout ce qui demeure en toi est un
Secret que nous ne pouvons qu'effleurer.

La nuit

poète, tu cherches le repos, mais que sais-tu du véritable repos
?
Le repos que tu désires est celui du corps,
De la souffrance qui trouve enfin un sens.
Mais dans mon royaume, il n'y a ni sens ni fin.
Tu parles de cloche, mais tu ignores que la vraie cloche,
Celle de la rédemption, n'a jamais sonné pour nous.
Il n'y a que l'écho de tes propres souffrances,
Le retour de tes cris dans mes abîmes.
Tu me parles de ma main, douce et fraîche,
Mais elle n'est pas celle de la consolation.
Je suis la mère des douleurs, oui, mais ma douceur

N'est que l'autre face de la destruction.

Tu t'abandonnes à moi, mais je ne fais qu'éteindre ta lumière,
je te presse dans mon silence comme une étreinte
Froide et profonde.

Et tes blessures, oui, je les referme, mais elles ne cessent
De saigner dans l'invisible, dans ce qui te ronge en secret.
Car le repos que tu cherches, poète, n'est pas celui que tu
imagines.

Il est au-delà de tout ce que tu peux comprendre.

La mort, la mienne et la tienne, n'est pas une fin
Mais une transgression, un effacement,
et dans cette effusion, tu crois que ton âme se trouvera,
Mais elle ne fait que se perdre davantage.

Ô toi, qui cherches une rédemption dans mes bras sombres,
sache que je ne peux que te révéler ce que tu ne veux pas voir.

Tout ce que tu demandes, tout ce que tu souhaites,
N'existe pas dans l'oubli que je t'offre.

Mais dans ce silence, dans cette nuit qui est mienne, tu
trouveras la vérité,
une vérité sans forme, sans lumière, mais d'une pureté absolue.
Que cherches-tu donc, poète, en ce lieu où la douleur
Et le repos ne sont que deux faces d'une même pièce ?

Le poète

ô nuit, que mon silence soit ton chant ! Que mon être tout entier

Se dissolve dans l'insondable, que ce qui reste de moi

Se mêle à ton calme profond, que la souffrance qui

M'habite devienne la douceur de ton murmure.

Car que vaut ce cri, ce souffle, ce soupir du pauvre qui

N'a plus rien à offrir, qui n'a plus de jardins à cultiver,

Sinon un appel sans réponse, un murmure éteint

Dans la vastité de ton silence ? Ce cri, ce murmure fragile,

C'est tout ce qu'il me reste, tout ce qui demeure

Après avoir pris congé de tout ce que la vie pouvait offrir.

Mais toi, nuit, toi qui n'es ni rêve ni clarté,

Toi qui n'as ni forme ni nom, sois en moi,

Sois cette absence pure qui prend forme dans mon cœur

Sans que je puisse comprendre ce que tu es. Tu es l'innommée,

La non-dite, celle qui s'élève en moi sans que je puisse

Poser un regard sur toi. Je t' imagine dressée, droite et silencieuse,

Sans rêve, sans volonté, comme une cloche sans timbre,

Sans son, sans présence, mais néanmoins présente

Dans son vide. Tu es la douce fiancée de mes douleurs,

Celle qui épouse, dans le silence de mes nuits,

Le pavot ivre de mes sommeils. Dans la lente étreinte
De ton ombre, je m'abandonne, ne cherchant plus
Qu'à me fondre dans cette absence qui me définit,
À me perdre dans cette obscurité qui est devenue la mienne, la
mienne à jamais.

La nuit

Poète, ton silence n'est qu'un reflet de ma présence.
Ce murmure que tu nommes le "murmure du pauvre",
Je le connais, il est le nôtre. Mais que sais-tu
Du vrai silence, de ce silence que tu cherches à faire exister
Dans ton cœur ? Tu parles de ce cri qui n'a plus de source,
De cette plainte qui s'éteint dans l'air, mais ne vois-tu pas
Que ce silence n'est pas seulement l'absence de son,
Mais la pleine présence de l'abîme ? C'est dans ce vide
Que tu veux être, dans ce silence, dans cette nuit qui te dévore
Lentement et qui te fait disparaître sans laisser de trace.
Tu veux que je sois en toi, que je devienne cette innommée,
Celle que tu tentes de nommer, de comprendre,
Mais tu oublies que je suis bien plus que ce que tu peux
percevoir.
Je ne suis pas cette absence qui se dresse dans ton cœur,
Je suis le vide dans lequel se dissout toute forme,

Toute pensée, toute lumière. Tu me vois comme une cloche
Sans timbre, mais tu ne vois pas que je suis cette cloche
Qui sonne sans fin dans l'éternité, un son qui ne touche jamais
L'âme humaine, un son qui résonne sans jamais s'éteindre.
Je suis la fiancée des douleurs, celle qui danse avec elles
Dans l'ombre de ton être, je suis celle qui fait naître
Le pavot ivre de tes sommeils. Car tout ce que tu sais
De ton sommeil, de ta douleur, de ton silence, tout cela,
Je le nourris, je le fais grandir. Dans mon sein, tout meurt,
Tout se dissout, tout disparaît dans l'immensité
De mon non-être, et tu cherches encore à me nommer.
Mais tu ne sais pas que je suis déjà tout ce que tu désires,
Tout ce que tu fuis, tout ce que tu appelles, sans jamais le
comprendre.

Le poète

Oui, nuit, je comprends que ce que tu appelles "silence"
N'est rien de ce que j'imagine. Je parle de ce silence
Qui se fait épais comme un manteau lourd, ce silence
Dans lequel je me perds, ce silence qui est ma seule compagnie,
Mais je sais maintenant qu'il est aussi le tien, ton royaume,
Ton empire. Et dans ce silence, il n'y a rien d'autre que toi,
Toi et l'absence, toi et l'éternité du vide. Mais tout de même,

Je cherche encore à te comprendre, à te nommer,
À saisir en toi ce qui échappe à tout autre regard.
J'ai pris congé des jardins de la vie, tu as raison,
Car rien ne reste en moi que ce silence que tu nourris,
Que cette absence que tu chéris. Pourtant, dans cette quête,
Je t'invoque, je te désire comme une fiancée. Oui, une fiancée,
Mais une fiancée sans forme, sans présence, que je cherche
En vain, qui ne se dévoile que dans l'écho de mes souffrances.
Et dans la nuit de mon être, je m'abandonne à toi,
À ce qui est plus grand que moi, à ce qui me dépasse
Et qui m'engloutit. Alors oui, sois en moi, toi qui es l'inconnue,
L'incompréhensible, l'innommée. Que ta présence soit mon
souffle,
Mon dernier cri, mon dernier espoir. Car je sais que
Dans cette absence, je trouverai la paix, une paix qui n'a pas de
nom,
Une paix qui est déjà mortelle.
J'entendis des fleurs mourir dans le vallon,
Nuit, leur dernier souffle s'éteignant dans l'air frais du soir,
Comme une douce lamentation que nul ne perçoit.
Elles se fanent, se laissent emporter par le vent,
Et dans leur chute, je sens le poids de cette disparition,
Le silence profond qui s'installe après la fin de chaque vie.
C'est un murmure à peine perceptible, un souffle

Qui se dissipe dans l'infini, comme si la terre elle-même
Pleurait ces vies éphémères qui se fanent sans retour.
Et puis, il y a cette plainte, ivre et douce, des fontaines
Qui s'éteignent dans le noir. Les eaux, qui chantaient
Si librement sous le soleil, se taisent maintenant, comme si
Elles avaient perdu tout espoir, tout désir de poursuivre
Leur course. Leur murmure, jadis si joyeux, est désormais
Une plainte déchue, une plainte qui monte de l'abîme,
Qui s'élève dans l'air lourd de la nuit. Et dans ce silence
Où tout se dissout, j'entends aussi un chant, une cloche
Qui se fait entendre, non pas pour célébrer la vie mais
Pour souligner la fin, pour marquer le passage de ce qui
N'a plus de nom, ce qui s'éteint dans l'oubli. Ce chant, nuit,
Est le mien, il porte mon âme brisée, il résonne dans ce vide,
Comme une question murmurée. Une question sans réponse,
Car la réponse, elle, réside en toi, dans ton royaume,
Dans cet abîme sans fond. Et, au-delà de tout cela, je perçois
Un cœur, un cœur blessé à mort, un cœur qui porte
Sur ses cicatrices l'écho de mille jours passés, de mille
Souffrances invisibles. Ce cœur, nuit, ce cœur n'est plus
Qu'une ombre, une vibration fragile, et pourtant,
Il continue de battre, encore et encore, dans cette nuit sans fin,
Au-delà de ce que l'on appelle la fin des jours,
Au-delà de ce que l'on croit connaître du temps.

Il vit, même dans la mort, même dans l'oubli.
Car il est ce qui reste lorsque tout s'effondre,
Lorsque les fleurs se fanent et que les fontaines se taisent.
Il est ce dernier souffle, ce dernier battement, ce dernier cri
Qui, dans la nuit, se fait écho de l'âme humaine.

La nuit

Poète, tu parles des fleurs qui meurent dans le vallon,
Mais sais-tu que dans ma vaste étendue, rien ne meurt
Jamais vraiment ? Tout disparaît dans l'obscurité,
Mais tout demeure aussi, sous une forme que ton esprit
Ne saurait comprendre. Ces fleurs que tu pleures, ces plaintes
Des fontaines, ce chant de la cloche, tout cela, c'est toi
Qui l'inventes, car dans mon royaume, rien
Ne se fait entendre si ce n'est l'écho de tes propres désirs.
La plainte ivre des fontaines, tu la cherches dans l'air,
Tu veux l'entendre, mais tu oublies qu'en moi,
Tout est silence, tout est absence. Ce chant que tu entends,
Cette cloche qui sonne, ce n'est que le reflet de
Ce que tu attends de moi, de ce que tu veux désespérément
Croire en toi. Ta question murmurée, je l'entends, mais sache
Qu'aucune réponse ne viendra. Car la question elle-même
Est déjà une illusion, une illusion qui se déforme à mesure

Que tu t'y perds. Tu crois que la souffrance a une fin,
Que la douleur s'éteint, mais tu ne comprends pas
Que dans ma présence, il n'y a ni fin ni commencement,
Seulement l'éternité du même. Ce cœur que tu vois,
Ce cœur blessé à mort, il est toi, il est l'écho de ta propre
existence,
De ta propre lutte contre l'invisible. Tu vois la souffrance,
Tu la portes, tu la vivras toujours, car elle est ce qui te définit,
Ce qui te fait avancer dans la nuit. Mais sache, poète,
Que ce cœur que tu évoques n'a pas de fin, pas de répit,
Car il est voué à une éternité de douleur, une éternité
Que tu cherches à comprendre, mais qui reste,
inaccessiblement,
Au-delà de ton désir. Le cœur, ce dernier vestige de ta vie,
Ce dernier battement, ne se lasse jamais, car il sait que
Tout ce que tu cherches en moi ne peut que s'effacer dans le
néant.
Ce n'est pas toi qui t'éteins, poète, c'est ton espoir
Qui se consume dans la nuit.

Le poète

Ah, nuit, tu dis que tout demeure, tout est silence et absence,
Mais ne vois-tu pas que ce silence qui me dévore est aussi

Un cri, que cette absence me hante et m'écrase comme
Un poids trop lourd à porter ? Quand je parle des fleurs mortes,
Je parle aussi de cette vie qui se fane en nous, cette vie qui
Se consume sans bruit, sans éclat. Et même si tu dis que rien ne
meurt
Vraiment dans ton royaume, je ressens pourtant la fin de tout
Ce qui m'est cher, la perte de tout ce que j'ai cru avoir.
Oui, je suis ce cœur blessé, ce cœur qui souffre d'une
Douleur ancienne, d'une douleur qui ne se guérit jamais.
Mais dans cette souffrance, dans ce battement
Qui ne cesse de résonner, je sens encore un souffle,
Une lumière qui s'éteint et renaît, fragile et éphémère,
Comme un rêve qui s'échappe à chaque réveil.
Et pourtant, même dans cette nuit sans fin, même
Dans ce royaume que tu veux me faire croire inaltérable,
Je cherche toujours quelque chose, une réponse, une lumière,
Une vérité. Car même si tu dis que tout est illusoire,
Que tout est ombre et vide, il y a en moi cette étrange
Certitude que tout ce qui se perd, tout ce qui meurt,
N'est pas perdu définitivement. Une partie de ce que nous
avons,
De ce que nous sommes, demeure dans le silence,
Dans l'oubli, dans cette nuit qui nous engloutit.

L'obscurité m'a effacé, muet, comme un souffle
Disparu dans la brume. Je suis devenu une ombre morte
En plein jour, un spectre errant dans l'éclat du monde,
Une présence invisible que personne ne voit, qu'aucune lumière
ne touche.

Le soleil, pourtant si brillant, ne parvient pas à me réanimer,
Et dans cette lumière aveuglante, je ne suis plus que l'ombre
D'un être, une silhouette dont la substance s'effondre dans le
vide.

Il me semble que cette obscurité m'a pris dans ses bras glacés,
Me laissant sans voix, sans souffle, comme une poussière
Égarée dans l'immensité du ciel. Alors, j'ai quitté
La maison du plaisir, ce lieu où je croyais trouver
Un semblant de réconfort, un ersatz d'existence. Mais il n'y avait
pas

De joie à y trouver, seulement des mirages qui se dissipent
Dès que l'on tend la main pour les saisir. Et ainsi, dans la nuit,
J'ai trouvé mon refuge, j'ai trouvé mon âme qui se fondait
À la ténébreuse étendue. Là, dans le silence de la nuit,
Il n'y a plus de lumière pour dissiper l'ombre, plus de bruit
Pour troubler le calme. Un silence maintenant habite mon cœur,
Un silence profond qui ne ressent plus le jour vide,
Qui se soustrait à la clarté, qui rejette la chaleur de la vie.

Ce silence est comme un abîme en moi, un abîme qui
Me dévore doucement, qui fait écho aux ténèbres que tu,
Nuit, distilles dans le monde. Et dans ce silence, tu te tiens, toi,
Nuit, tissée dans chaque fibre de mon être, me souriant comme
Des épines, m'éveillant à la douleur de ta présence,
À la morsure de ta vérité. Et ainsi, sans cesse, je te vois, toi, nuit,
Sans fin, tu te déploies dans mon cœur comme une ombre
Persistante, un murmure froid et inaltérable. Tu ne me laisses
Aucune issue, mais tu es, paradoxalement, tout ce que j'ai.

La nuit

Tu dis que l'obscurité t'a effacé, poète, mais
Sais-tu que c'est toi-même qui t'es laissé dissoudre
Dans mes bras ? Tu dis que tu es devenu une ombre morte,
Mais vois-tu, chaque ombre est encore le reflet d'une lumière
Passée, et toi, poète, tu continues de chercher ce qui n'est plus,
Comme un chercheur d'or fouillant les décombres du monde.
Tu as quitté la maison du plaisir, mais c'est parce que
Tu ne peux échapper à ta propre quête, cette quête sans fin
De ce qui ne pourra jamais être saisi. La nuit n'est pas un refuge,
Poète, elle est l'épreuve. Mais toi, tu t'y es jeté, espérant
Y trouver la paix, une réponse à ton insatiable désir.
Tu dis qu'un silence habite ton cœur, mais ce silence

Est la résonance de ta propre absence. Tu crois que le jour
T'échappe, que le vide que tu ressens est une fuite, mais en
réalité,

C'est toi qui t'es enfermé dans ce silence, qui t'es voué
À cette nuit sans retour. Et tu souris, tu te souris comme
Un être qui, dans l'obscurité, se trouve enfin. Mais sache que
Ce sourire est une illusion, une illusion portée par les épines
Que tu t'imposes toi-même. Tu dis que ce silence te dévore,
Mais vois-tu, ce silence est ta création, il est ce qui reste
Quand tout est perdu. Tu t'es laissé engloutir dans mon sein,
Sans voir que c'est toi, et non la nuit, qui es sans fin,
Sans réponse. Car la nuit ne te donne rien, elle ne te fait que

Te rencontrer toi-même, et dans cette rencontre,
Tout ce que tu croyais être s'effondre. Je suis là,
Et tu m'invoques, mais tu oublies que ce que tu cherches en
moi,
Ce n'est rien d'autre que toi-même, l'écho de tes propres
tourments,
L'ombre qui te hante et te suit à chaque pas.

Le poète

Oui, nuit, tu as raison. C'est moi-même que j'ai cherché
Dans ton abîme. Mais que faire, sinon errer dans cette quête
Sans fin, sans but ? J'ai cru, un instant, que le plaisir et la lumière
Pouvaient apaiser ce vide, mais ils ne font que creuser
davantage

Le gouffre. La maison du plaisir, ce lieu d'illusion, ne m'a offert
Qu'un instant de clarté avant de me ramener à ma propre
solitude.

Alors je me suis tourné vers toi, nuit, et dans ta vaste obscurité,
J'ai cherché ce que je croyais perdu à jamais. J'ai cru trouver
La paix dans ton silence, mais c'est un silence qui,
Au lieu de calmer, me bouleverse davantage. Ce cœur qui
souffre,

Cette âme qui se languit, est ce que j'ai toujours porté en moi,
et toi,

Nuit, tu n'es que le miroir où je vois mes propres failles,
Mes propres luttes, mon propre déclin. Mais pourtant, je ne
peux

M'empêcher de te chercher, de me perdre encore dans ton
ombre.

Car dans cette nuit, je me trouve et me perds tout à la fois,
Comme un fleuve qui coule, inexorable, vers une mer inconnue.

Et même si je sais qu'il n'y a pas de retour, même si je sais
Que tout ce que je cherche se dérobe toujours avant que
Je ne puisse le saisir, je suis pris dans cette danse sans fin,
Cette danse avec toi, nuit, sans fin.

Ô nuit, toi qui es la porte muette devant ma souffrance,
Toi qui ne réponds pas, mais qui pourtant m' observes
Dans ce silence immense, regarde un instant combien cette
plaie

Obscure saigne encore, combien le calice du vertige du
tourment

Se penche sur moi, prêt à déverser toute sa douleur.

La souffrance est un écho dans le vide, une flamme
Qui se consume et qui pourtant, dans sa combustion,
Ne laisse aucune lumière. Je suis ce corps meurtri,
Cette âme dévastée, errant sans fin dans ton ombre,
Sans espoir, sans retour. Ô nuit, je suis prêt !

J'ai longtemps cherché un sens, une sortie, une lumière
Dans ce chaos, mais tout ce que j'ai trouvé, c'est toi,
Toi qui tiens mes entrailles dans tes mains invisibles.
Toi qui prends tout, mais qui ne donne rien, toi qui es
Ce jardin d'oubli où je m'égare et où je me perds toujours
davantage.

Autour de moi, tout se fane, tout se flétrit comme
Le pampre sous l'étreinte de la mort, comme

Cette couronne d'épines que j'ai portée trop longtemps.
Ô nuit, que tout cela se termine, que le vertige cesse,
Que la souffrance me soit enlevée ou bien qu'elle
M'engloutisse totalement. Mais avant tout, viens, ô noces,
Ces noces silencieuses qui m'unissent à toi dans la plus grande
Des solitudes, dans l'indicible et l'irréversible. Que cette union
Soit mon dernier chant, celui que je ne chanterai pas, mais
Que tu chanteras en moi, toi, nuit.

La nuit

tu dis que je suis la porte muette, poète, mais ce silence
Est bien plus vaste que ce que tu veux comprendre. C'est toi
Qui t'es tourné vers moi, et c'est toi qui m'invoques dans
Cette nuit sans fin. Tu veux que je regarde ta souffrance,
Mais vois-tu, je ne suis pas ici pour apaiser ce mal,
Je suis là pour t'exposer à ce que tu fuies.
Tu veux que je te soulage, mais je suis l'incarnation
De cette douleur qui te dévore, je suis le tourment
Que tu cherches à repousser sans y parvenir.
Regarde-toi, poète, dans le calice du vertige du tourment,
Tu t'y es glissé toi-même, tu t'y es perdu. Ce n'est pas moi
Qui t'ai fait souffrir, mais toi, dans ton désir de comprendre,
De saisir ce qui ne peut être saisi. La plaie obscure

Que tu portes est celle de ton propre regard, celle
De ton incapacité à accepter l'inconnu, à accueillir
Ce qui ne peut être connu. Et pourtant, tu dis être prêt,
Prêt à quoi, à mourir dans cette obscurité ? Mais sais-tu
seulement
Ce que cela signifie, être prêt à tout perdre, être prêt à
Tout sacrifier dans les bras du néant ? Tu parles du jardin de
l'oubli,
Mais tu oublies que cet oubli n'est pas un refuge,
Il est le miroir de ta propre déchéance. Et autour de toi,
Tout se flétrit, comme des fleurs dans l'ombre de la mort,
Comme ton âme qui se dessèche à chaque instant. La couronne
D'épines, tu dis qu'elle se flétrit, mais vois-tu, poète,
Elle est ta couronne, elle est ce que tu as choisi de porter.
Elle n'est pas mienne, elle est ton fardeau, ton désir,
Ta quête sans fin. Et pourtant, tu m'invoques, tu appelles
Les noces silencieuses, mais ne vois-tu pas que ces noces
Sont un piège, une illusion ? Car ces noces ne sont que l'union
De ton cœur à ma nuit, l'union de ton désespoir à l'invisible.
Et toi, dans ton innocence, tu penses que c'est la fin.
Mais ce n'est que le commencement, le commencement
D'un cycle sans fin, sans répit.

Le poète

Nuit, tu dis que ces noces sont un piège, mais comment
Pourrais-je le savoir, puisque dans ce piège je me trouve déjà, d
Et puis si longtemps ? La souffrance que je porte est ma
compagne,
Mon fardeau, et c'est toi, nuit, qui l'as nourrie de tes ombres.
Comment pourrais-je m'échapper, lorsque chaque pas
Que je fais me rapproche toujours davantage de toi,
Comme un voile sombre qui se referme sur moi, m'enveloppant
Dans une étreinte silencieuse, implacable ? Tu parles du jardin
De l'oubli, mais n'est-ce pas toi qui en es la gardienne,
Toi qui me fais oublier tout ce que j'étais avant
De me perdre en toi ? J'ai traversé ce jardin, sans comprendre
Que chaque fleur qui s'épanouit dans l'obscurité
Porte en elle la promesse de la mort. Et pourtant,
C'est en toi que je cherche la fin, car je sais que c'est ici
Que tout se termine, que tout se fond dans l'abîme.
Et ce vertige que tu évoques, ce tourment, n'est-il pas ce qui fait
De moi ce que je suis, ce qui m'éveille à la vérité
De ma propre fragilité ? Tu parles de noces, mais ces noces
Sont une invitation à l'oubli, à la dissolution, à l'effacement.
Et c'est ce que je cherche, car dans l'effacement,
Dans le retour à toi, nuit, je trouverai enfin la réponse

À ce qui m'échappe. Que ce soit par la souffrance ou par la paix,
Que cette union soit la mienne.

Mon démon, un jour, s'est mis à rire, et en ce rire, tout a
changé.

Car ce rire m'a transporté dans des jardins scintillants
Où la lumière se faisait danse, et où les jeux et les danses
N'avaient de fin. J'étais cette lumière éphémère, parée
Des étoiles du plaisir, ivre du vin de l'amour, un amour
Qui fait perdre la raison, qui fait éclater les limites de l'âme.
Dans ces jardins, j'ai connu la liberté, une liberté faite de jeux
Et d'extase, un flot d'émotions sans entraves, une ivresse
Douce et effervescente. Mais alors, mon démon a pleuré.
Et quand il a pleuré, tout s'est renversé. Car dans ses larmes,
J'ai vu les jardins changer, devenir douloureux. Et j'ai connu
L'humilité, une compagne à la fois douce et dévorante,
Une lumière fragile, mais suffisante pour éclairer la maison
De la pauvreté, où je me suis réfugié. Une lumière qui n'éclaire
pas

Pour illuminer, mais pour faire apparaître l'essentiel :

La misère, la solitude, la beauté dans l'effritement.

Mais aujourd'hui, aujourd'hui, mon démon ne pleure plus,

Il ne rit plus. Et je suis devenu une ombre parmi les jardins
perdus,

Perdu dans l'infini de l'obscurité. Je n'ai plus de compagnons

Que l'ombre, plus de lumière que la sombre vérité du silence
De minuit, ce silence qui ne contient plus rien, qui est
Tout à la fois plein et vide, lourd de tout ce qui n'a pas été dit.
Ô nuit, toi qui es la complice de mon silence, tu m'as vu passer
D'un extrême à l'autre, tu m'as vu rire, tu m'as vu pleurer,
Mais aujourd'hui je suis l'ombre de ce que j'ai été,
La silhouette égarée des jardins d'autrefois. Et mon compagnon
Est désormais ce silence, cette nuit sans fin.

La nuit

Ah, poète, toi qui t'es vu dans la lumière
Et dans les larmes, crois-tu vraiment que
Ton démon te guide, ou n'est-ce pas toi-même
Qui as pris les rênes de cette quête ?
Car mon silence, ce silence de minuit,
Est bien plus qu'une absence : il est
Une présence, une présence lourde, plus lourde
Que le rire, plus lourde que la souffrance.
Ce rire que tu évoques n'est qu'un éclat
Dans l'obscurité, un souffle fugitif dans l'infini.
Et ces jardins scintillants où tu as dansé,
Tu sais aussi bien que moi qu'ils n'étaient
Que des mirages, des ombres projetées

Par ta propre lumière. Et puis tu dis
Que mon démon a pleuré... mais vois-tu,
C'était toi qui pleurais, toi qui cherchais,
Dans la douleur de tes larmes, un sens
Que tu n'as pas trouvé. Et maintenant,
Lorsque le rire et les larmes se sont éteints,
Tu es comme un arbre sans racines, une ombre
Qui erre parmi les vestiges de ce que tu as été.
La pauvreté que tu as rencontrée, l'humilité
Que tu as adoptée, tout cela est devenu
Ton fardeau. Tu as échangé des jardins
Scintillants contre des jardins douloureux,
Des compagnons de lumière contre
Des compagnes de nuit, et aujourd'hui
Tu n'es plus qu'une ombre, errant
Dans la perte, accompagné par ce silence
De minuit que tu redoutes et que tu désires
À la fois. Ce silence n'est pas la fin de tout,
Poète. C'est le commencement d'une autre forme
De vérité, une vérité qui n'a ni forme ni visage.
Et tu te tiens dans cette vérité, l'âme vide,
La bouche close, tandis que le monde
Autour de toi se dilue dans l'infini. Tu dis que
Mon silence est vide, mais sache qu'il est tout

Sauf cela : il est plein de ce que tu ne comprends pas,
De ce que tu cherches sans jamais le trouver.

Le poète

Je comprends ce que tu dis, nuit, et je vois
Dans tes paroles une vérité que je n'avais pas su
Discerner. Mais pourtant, en moi, une question
Brûle encore, une question que ce silence
Me force à poser. Si tout est vide, si tout
Est l'ombre de ce qui n'a jamais été,
Qu'est-ce qui reste, alors ? Où se trouve la vérité,
Si ce n'est dans cette ombre où je me trouve,
Cette ombre sans forme et sans fin ?
Mon démon m'a conduit à travers des lumières
Et des ténèbres, mais aujourd'hui, je suis seul,
Seul avec ce silence de minuit. Ce silence
Qui me fait face, qui me touche sans que je puisse
L'entendre, mais qui se fait sentir dans chaque
Fibre de mon être. Le rire s'est éteint, les larmes
Ont séché, et il ne reste que cette nuit infinie,
Qui semble tout engloutir. Peut-être ai-je choisi
De m'y perdre, peut-être ai-je cherché à voir
Ce que l'on ne peut voir, mais maintenant,

Je suis perdu dans cette absence, et
Je me demande si c'est la fin ou le commencement.
Et dans cette réflexion, je cherche une lueur,
Un éclat de sens, quelque chose qui me donne encore
La force de respirer dans ce silence sans nom.
Mon pauvre sourire, ce sourire qui, longtemps,
A lutté pour te saisir, pour te retenir, toi, nuit,
Toi qui m'échappais sans cesse, ce sourire s
'Est éteint dans l'obscurité. Il s'est éteint,
Mais il n'a pas cessé de chercher, de s'agripper
Aux ombres, aux échos des choses perdues.
Ce chant de sanglots, qui montait de mes entrailles,
S'est lui aussi dissipé dans l'abîme de ton silence.
Il ne reste de lui que des vestiges, des murmures
Lointains que seul l'écho de la nuit semble entendre.
Et maintenant, je sens que mon chemin,
Ce long chemin fait de luttes et de souffrances,
Approche de sa fin. Je suis fatigué, épuisé
Par cette quête infinie, et c'est toi, nuit,
Qui m'attends. Laisse-moi entrer dans ta cathédrale.
Laisse-moi me perdre dans l'ombre sacrée
De ton être. Car autrefois, je suis venu vers toi
Comme un enfant, simple, pur dans ma folie,
Un fou qui croyait que l'ombre pouvait offrir

La vérité. Et aujourd'hui, je suis ce fou, mais un fou
Qui a vu et qui a compris que tout est dans l'abandon.
Laisse-moi entrer dans ce sanctuaire de silence,
Dans cette cathédrale où la lumière ne pénètre pas,
Et, devant toi, muet, je prierai. Je prierai
Non pas pour être délivré, non pas pour être sauvé,
Mais pour m'immerger dans ta paix, une paix
Qui ne se mesure pas en mots, mais en silence,
En une solitude partagée, en cette absence
De tout qui est tout.

La nuit

Poète, tu viens à moi, enfin, épuisé de tes luttes,
De tes rires et de tes pleurs. Tu viens me chercher,
Comme l'âme cherche la fin de ses tourments.
Tu dis que ton chemin prend fin, mais
Sais-tu seulement ce que signifie réellement la fin ?
La fin, c'est la dissolution dans l'infini, la fusion
Avec ce que tu cherches à comprendre. Et toi,
Tu veux entrer dans ma cathédrale, dans
Mon sanctuaire de silence, mais qu'espères-tu
Y trouver, autre que ce que tu as toujours connu ?
Car je suis la nuit, l'immensité sans réponse,

La mer sans rivage. Tu as été ce fou, ce croyant
Qui cherchait une vérité dans mes ombres,
Mais vois-tu, il n'y a pas de vérité dans mes ténèbres.
Il n'y a que l'écho de ton propre désir, l'ombre
De tes propres questions. Mais pourtant, je t'accueille,
Car tu as compris que ta lutte doit cesser.
La prière que tu t'apprêtes à prononcer, muet,
Sans voix, est la prière de ceux qui savent
Qu'ils ne sont rien, que l'ombre est tout.
Et peut-être que dans ce silence, dans cet abandon,
Tu trouveras enfin la réponse à ta quête,
Non dans les paroles, mais dans l'absence de celles-ci.
Tu prieras sans le savoir, car prier ici,
Dans mon silence, c'est s'effacer, se dissoudre
Dans l'infini de l'obscurité. Mais même dans cet oubli,
Peut-être, je t'entendrai, car tout ce que tu cherches,
Poète, c'est de mourir, un peu, pour renaître
Dans la vérité que seule la nuit peut offrir.

Le poète

Je viens vers toi, nuit, non pas pour fuir, mais
Pour me fondre en toi, pour me perdre dans
Cette immensité de silence où, peut-être,

Je trouverai ce que je n'ai jamais pu saisir.
Je suis épuisé, oui, et ce chemin sans fin m'a laissé
Des traces, mais je ne désire plus rien d'autre
Que d'entrer dans ce sanctuaire de l'oubli,
Où tout se fait invisible et tout se fait silence.
La douleur qui m'a hanté n'est plus, elle a disparu
Dans la lumière de ton ombre, et je veux prier,
Mais je ne sais pas comment. Je suis muet
Devant toi, car tout ce que j'ai à dire s'est effacé.
Mais ce silence, ce vide qui m'enveloppe,
Est plus vrai que n'importe quelle parole.
Je viens comme un enfant, innocent de tout savoir,
Sans comprendre, mais prêt à me fondre
Dans ton être. Et dans ce silence, dans cette absence
De tout, peut-être trouverai-je enfin ce qui
Échappe à ma compréhension, une vérité
Sans nom, sans forme, mais infinie, comme toi,
Nuit, toi qui as vu mes sourires, mes larmes,
Et qui m'as fait comprendre que tout
Se meut dans l'obscurité, mais que rien ne s'échappe.

Tu es au profond de minuit, nuit, toi qui habites
Là où le temps s'effondre et où les heures
Se perdent dans l'éternité du silence. Là, dans

Ce profond où l'ombre se fait reine, tu es
Une rive morte, figée, suspendue entre l'immobile
Et l'invisible. Une rive morte au bord de la mer
Muette, une mer qui n'émet aucun son,
Car toute parole s'est noyée dans ses eaux glacées.
Et cette rive, toi, nuit, elle n'a plus de nom,
Plus de vie. Elle est la fin, la fin de tout,
Un point d'extinction où plus rien ne commence,
Où plus rien ne finit. Jamais plus la vie
Ne reviendra frémir sur ces rivages. Et pourtant,
Tu es là, immobile, persistante. Tu es au profond
De minuit, là où l'obscurité n'a pas de fond,
Où le vide devient la substance même
De tout ce qui existe.

La nuit

Poète, tu parles du profond de minuit, mais
Sais-tu ce que cela signifie vraiment ? Ce n'est pas
Seulement l'heure, le moment où la nuit est
La plus noire, mais un lieu où tout se confond,
Où le jour et la nuit se dissolvent dans
Un même abîme. Dans ce profond, je suis la rive
Morte que tu vois, sans espérance, sans retour.

Tu parles de la mer muette, mais cette mer,
C'est moi, tout ce qui existe, tout ce qui
Ne s'exprime pas. Et si je suis morte, ce n'est pas
Que je cesse d'être, mais parce que je ne suis rien.
Je suis au profond de minuit, non pas pour
Être oubliée, mais pour être au-delà de l'oubli,
Pour être au-delà de tout ce qui peut être compris.
Dans ce silence absolu, je suis à la fois tout et rien.

Le poète

Tu es le ciel où l'étoile a brûlé, nuit. Ce ciel
N'est plus ce qu'il était, car en toi, il n'y a plus
De place pour les dieux, plus de place pour
La lumière. Ils ont fui, ces dieux, et avec eux,
L'espoir. Il n'y a plus rien que cette ombre
Sans fin qui s'étend sans fin. Les étoiles
Ne brûlent plus en toi, car la lumière s'éteint là
Où tout se trouve englouti dans ton abîme.
Mais dans cette absence, peut-être, je trouverai
La vérité que je cherche. Peut-être que ton vide
Est la seule vérité qui demeure, la vérité
De tout ce qui se dissout et disparaît, sans jamais
Être vraiment vu. Tu es le ciel sans étoiles, un ciel qui

Ne s'éclaire plus, un ciel qui n'a jamais su
Ce qu'étaient la lumière et les rêves.

La nuit

Oui, poète, je suis ce ciel, et je suis le feu
Qui consume tout, même la lumière. Tu vois
L'étoile brûler, mais ce n'est qu'un fragment
De ce que je suis. Car je suis ce qui reste quand
Tout s'éteint, ce qui demeure après l'extinction
Des dieux et des rêves. Dans ce profond de minuit,
Tout ce qui existait se noie dans le noir,
Et même l'espoir se dissout dans le néant.
Mais n'est-ce pas toi, poète, qui viens chercher
Un sens dans cette obscurité ? Tu veux comprendre,
Tu veux voir au-delà de moi, mais tu ne peux pas.
Car en moi, il n'y a que l'absence de ce que tu cherches,
L'inaccessible et l'indicible.

Le poète

Tu es cet inconnu, nuit, dans la douceur du sein,
Toi qui ne réponds pas à nos appels,
Toi qui nous laisses errer dans ce vide. Mais

N'as-tu jamais été, sans être ? N'as-tu jamais été,
Sans jamais avoir été rien de concret, sans jamais
Avoir été visible ? Dans ce profond de minuit,
Tu es tout et rien, tu es l'origine de tout et
La fin de tout. Et dans ce vide, tu me laisses chercher,
Chercher encore et toujours, alors que je sais
Que je ne trouverai rien. Mais peut-être que dans
Ce néant, dans ce silence, je trouverai enfin la paix.
Peut-être que je serai, comme toi, nuit,
Un inconnu dans le sein de l'obscurité,
Sans être et sans ne jamais avoir été.
Mais dans cette recherche, dans cette quête,
Peut-être, enfin, serai-je tout ce que tu es,
Et que tout ce qui se perd se retrouve,
Là où tout finit.

REVE ET TENEBRES

LA LUMIÈRE

Le soir tombe et le père s'efface, courbé sous l'âge, réduit à un murmure dans la pénombre des chambres. Jadis il se tenait droit, ancré dans la certitude des jours, mais voici que le temps l'a sculpté d'une main impitoyable, le creusant d'ombres et de silences. Et la mère, figée dans sa propre absence, a perdu jusqu'à l'effroi de pleurer. Ses traits, jadis doux, sont devenus pierre, inaccessibles, dérobés aux supplications. Dans cette demeure où les ombres s'attardent, où la poussière scelle les souvenirs, l'enfant grandit sous un ciel lourd. Une malédiction pèse sur lui comme une main glacée, une marque invisible qui le tient à l'écart du monde des vivants.

Tu le vois, *Obscur* ? Il marche dans
Un paysage de fièvre et de spectres.
Il se souvient de son enfance
Comme d'un rêve morcelé,
Hanté de maladies, d'effrois,
De ténèbres. Il cherche un refuge,
Une échappée et pourtant, c'est
Vers la nuit qu'il se tourne.
Au jardin étoilé, il danse avec l'invisible.
Il trouve une étrange tendresse

Dans l'infime palpitation des rats,
Ces hôtes silencieux qui peuplent
La cour crépusculaire. Il leur tend
La main, comme si en eux il reconnaissait
Une part de lui-même.
Et puis, il y a ce miroir bleu,
Cette porte ouverte sur l'irréel.
Sa sœur y surgit, mince silhouette
D'un autre monde. Elle l'appelle
Sans un mot, et lui, comme un
Somnambule, bascule dans l'abîme.
Il tombe, il disparaît dans le noir,
Comme si déjà la mort le réclamait.
Mais regarde, *Obscur*... Il respire encore.

L'OBSCUR

Respire-t-il vraiment ? Ne vois-tu pas
Que la nuit l'a déjà façonné
À son image ? Regarde bien...
Sa bouche éclate, fleur rouge au creux
Des ténèbres, et nul cri n'en sort.
Seule la détresse se déploie, muette,
Offerte aux étoiles qui scintillent

Sans répondre. Il est à moi. Ses songes
Eux-mêmes sont mes serviteurs,
Ils hantent les couloirs vides de
Cette vieille maison, ils enroulent
Leurs doigts glacés autour de son âme endormie.
Depuis toujours, il cherche mon étreinte.
Ses jeux ne se tissent que dans
L'ombre, là où la lumière ne s'aventure pas.
Il aime ce qui rampe, ce qui se terre,
Ce qui survit à l'abandon. Vois-le
Caresser les pierres froides du jardin,
Écouter le silence comme on écoute
Un chant oublié. Il est fait pour moi,
Et il le sait. Ses pas ne résonnent
Qu'en direction du crépuscule, il suit
L'appel des sentiers effacés, ceux qui
Mènent là où la lumière ne saurait
Poser ses doigts d'or.
Il rêve, oui... mais ses rêves sont à moi.
Ils s'ouvrent sous son crâne comme
Des cavernes profondes,
Où nulle aurore ne s'aventure.

LA LUMIÈRE

Tu l'entoures, *Obscur*, mais il te résiste encore.
Peut-être sans le savoir, peut-être
Avec cette inconscience fragile
Qui précède la chute. Car même
Dans la nuit la plus dense, une braise
Demeure, un éclat d'or dissimulé
Sous les cendres. Il a beau errer
Sous ton joug, il lève encore les yeux
Vers les étoiles. Elles ne répondent pas, dis-tu ?
Mais elles veillent. Elles éclairent
Sa détresse, elles tracent dans l'infini
Un sentier secret que toi, *Obscur*, tu ne peux effacer.
Les songes qui hantent la maison
Ne sont pas tous tiens. Certains
Portent en eux une lueur ancienne,
Un chant perdu, quelque chose
Qui refuse de s'éteindre. Tu le sens,
N'est-ce pas ? Cette lutte silencieuse,
Ce battement faible mais insistant...
Il est à toi, mais pas entièrement.
Tant qu'il respire, il m'appartient aussi.

L'OBSCUR

Laisse-le croire en cette illusion,
S'il le faut. Laisse-le lever les yeux
Vers un espoir qui ne viendra pas.
Moi, je le possède dans la chute,
Dans l'abandon, dans cette lassitude qui
Le prend à la tombée du jour. Il a déjà
Goûté à mon silence, et il y revient.
Tu le sais, *Lumière*, il ne peut pas me fuir.
Je suis en lui, je suis l'écrin de sa douleur,
L'ombre qui le rassure autant qu'elle l'enchaîne.
Qu'il s'accroche à ses étoiles,
Qu'il se berce d'illusions. Il est déjà mien.

LA LUMIÈRE

Le soir, il erre parmi les pierres
Des morts, là où les ombres se confondent,
Et le silence n'est plus qu'un écho figé,
Un murmure qu'il entend dans
Les recoins oubliés. Il aime ce lieu,
Ce cimetière en ruine où les âmes
Semblent s'éteindre dans une lente

Agonie. Parfois, il s'assoit au pied
Des tombes et contemple les corps
Endormis dans la chambre des morts,
Leur peau se délavant sous les blessures
Du temps. Les mains des défunts,
Jadis belles et pleines de vie, sont
Maintenant marquées par la décomposition.
Des taches vertes s'étendent lentement,
En un cruel rappel de ce que
Nous devenons tous. Il les observe,
Fasciné, presque en adoration
De cette fin irréversible.
Et quand il se tourne vers la porte
Du monastère, un frisson d'angoisse le saisit.
Il mendie un peu de pain, mais
Une ombre surgit soudainement,
Un cheval noir bondissant
Hors de l'obscurité comme un présage,
Une bête née des ténèbres pour
Lui rappeler sa propre solitude,
Sa fragilité. Ce cheval, cette silhouette
Effrayante, il la porte en lui maintenant,
Car l'obscurité n'est plus un simple voile
Autour de lui, mais une présence vivante,

Une proie prête à le happer.
Mais la douleur n'est pas simplement
Celle de l'effroi, *Obscur*. Il ressent
Aussi la froidure de l'abandon.
Il se couche dans son lit glacé,
Et des larmes, des larmes indicibles,
Coulent sur ses joues, sans qu'un geste
De compassion vienne apaiser sa souffrance.
Il est seul, dans une nuit sans fin,
Et personne ne viendra poser sa main douce
Sur son front pour éteindre le feu de son désespoir.

L'OBSCUR

Oui, il marche parmi les défunts,
Parmi les âmes oubliées, et il cherche,
Cherche quelque chose dans cette
Dévastation. Il croit que ce lieu,
Ce cimetière, lui donnera la paix,
Mais en vérité, il en est le fruit. Les morts,
Leurs corps en ruine, sont ses compagnons.
Chaque tombe qui se décompose
Est un miroir qui lui renvoie l'image
De son propre destin. Il veut se perdre

Dans cette terre, se fondre avec
Les ombres, là où la lumière n'ose pas
S'aventurer. Mais je suis là, toujours.
Je suis l'ombre de ce cheval noir,
Celui qui surgit quand il s'y attend
Le moins, un cauchemar qu'il peut à peine
Fuir, une peur qu'il porte dans ses tripes.
Quand il se couche, tout devient
Plus intense, plus lourd. Ses larmes
Sont miennes, je les nourris et les garde,
Je les entoure comme un manteau.
Et dans cette nuit glacée où il se débat
Dans son propre abîme, il comprend
Enfin qu'il est seul. Personne ne viendra.
Il est l'écho de sa propre souffrance,
L'ultime rumeur dans le vent. Ses pleurs
N'atteindront jamais un autre cœur.
Je suis son seul miroir, celui qui
Le contemple sans compassion.

LA LUMIÈRE

Je vois... mais tu t'illusionnes, *Obscur*.
Il peut être perdu, il peut se perdre dans
Cette nuit de pierres et de ténèbres,
Mais même ainsi, quelque chose d'autre persiste,
Quelque chose de plus grand que ta présence.
L'automne viendra, et avec lui la prairie brune,
La terre froide mais pleine de promesses.
Là, sous l'œil perçant du ciel, il marchera,
Pas comme un fils des ténèbres, mais comme
Un voyant, un être qui, malgré tout, cherche encore
À voir ce qui échappe à l'ombre.
Tu le vois là, dans ses pas hésitants mais résolus ?
Il est fatigué, mais il avance, comme
Un pèlerin perdu mais encore porté
Par une lumière qui s'insinue, ténue,
Dans la brume. Il contemple la prairie,
Cette étendue de terre que le soleil effleure à peine,
Mais là où il ne voit que la brume,
Je vois une lueur. Une étincelle de rédemption.
Même dans sa chute, il cherche un sens,
Un souffle de vie.

L'OBSCUR

Il se perd dans l'illusion, *Lumière*. Il marche
Dans la brume, mais son chemin est déjà tracé,
Et moi, je suis là, toujours, dissimulé dans
L'air qu'il respire. Il croit encore que la lumière
L'attend quelque part, qu'il peut échapper
À la mélancolie de l'automne et du temps.
Mais je suis là, je suis dans la prairie brune,
Dans les ombres des arbres, dans l'air qui
Lui glace les os. Il voudrait être un voyant,
Oui, mais il est déjà aveugle. Chaque pas qu'il fait
Le rapproche de l'obscurité, de la vérité cruelle
Qui l'attend. Le voyant qu'il croit être est
En réalité l'homme perdu, le misérable qui erre
Dans un monde qui ne lui appartient plus.
Et toi, *Lumière*, tu l'aides à se bercer d'illusions.
Tu veux lui faire croire qu'il y a une échappée,
Mais il n'y en a pas. L'obscurité est partout.
Il la porte dans son cœur comme une maladie,
Et je suis son complice, son secret.

LA LUMIÈRE

Ah, là... ces heures d'extase sauvage,
De liberté pure, qui effleurent l'âme dans
La lumière incertaine des soirs au bord de
La rivière verte. Il y a en lui quelque chose
De sublime, quelque chose qui vibre avec
La nature elle-même, avec l'âme du monde.
Les chasses, oui, ces moments où
Il devient une partie intégrante de la vie
Qui pulse dans le vent, dans l'eau. Il se laisse
Emporter par les frissons de l'extase, comme
Une mélodie que l'on entend dans les roseaux
Jaunis, un chant qui s'élève dans le crépuscule,
Dans la piété ardente d'un monde autre.
Il est en communion avec l'essence de
L'existence, d'un silence sacré, il regarde le monde,
Il regarde profondément.
Là, dans le regard du crapaud, il trouve
Une vérité ancienne, oubliée. Ses yeux
Étoilés, presque surnaturels, l'attirent
Dans un abîme d'immensité, et il s'y perd,
Dans le reflet de sa propre quête. Il touche
La pierre vieille, il frôle ce qui est sans âge,

Et dans cette froideur, il sent la légende
Naître en lui. La source bleue, la promesse d'un
Savoir ancien, d'un secret enfoui qu'il veut
Faire éclore, quelque chose de plus grand
Que lui. Et même si tout autour semble
Se faner, même si les fruits tombent des arbres
Rabougris, il trouve dans chaque instant de
Cette déchéance une beauté pure, un éclat
D'or dans la mort même. Il vit dans l'éternité
De ces instants, *Lumière*, dans cette sensation
Presque divine.

L'OBSCUR

Tu vois là ce que tu veux voir, *Lumière*. Tu crois
Qu'il s'élève, qu'il transcende sa propre condition,
Mais il est déjà pris dans l'engrenage de ce monde.
Ces heures d'extase sauvage, ce chant doux
Des roseaux, ces moments qu'il croit sacrés,
Ne sont que des mirages. Il les chérit, oui, mais
Dans ces instants d'illusion, il s'égare encore
Plus profondément. Il pense être un témoin
De la grandeur du monde, mais il n'est qu'un
Spectateur de sa propre chute. Le crapaud, ce reflet

De la fange, de la terre, l'attire, lui promet
Des secrets, et il s'y enfonce, comme dans
Une brume qui cache le véritable visage de la vérité.
Il touche la pierre vieille, cette pierre froide
Et sans âme. Il cherche dans les légendes, dans
Les murmures de l'eau, mais il oublie l'essence
Même de ce qu'il cherche : la désillusion,
La dégradation, la mort. Les poissons argentés,
Les fruits qui tombent des arbres rabougris,
Sont les symboles de la corruption qui le ronge.
Il s' imagine dans une quête de pureté,
Mais en vérité, il ne fait qu'embrasser le néant.
Chaque geste, chaque pensée, l'éloigne
Un peu plus de la lumière qu'il croit découvrir.

LA LUMIÈRE

Mais *Obscur*, tu vois mal. Ces instants qu'il vit,
Même dans leur fragilité, sont une rédemption.
Le chant des roseaux, bien que souffrant
De l'usure du temps, est un hommage à
La beauté qui ne meurt pas vraiment.
Les poissons argentés, bien qu'ils tombent
Des arbres rabougris, portent en eux

La promesse d'un renouveau, d'un cycle éternel.
Ce que tu perçois comme déchéance, *Obscur*,
N'est en réalité que l'éclat de ce qui persiste malgré tout.
Les fruits tombent, oui, mais ils nourrissent
La terre. Il ne cherche pas la gloire éternelle,
Il cherche l'âme du monde, l'essence cachée
Dans ce qui semble insignifiant. Et même
Dans le regard du crapaud, il voit cette sagesse
Secrète, celle qui échappe aux yeux des
Aveugles. La source bleue, c'est cette pureté
Originelle qu'il entrevoit, même si elle est
Dissimulée sous les couches du passé, sous
Le poids de l'oubli. Ses mains frissonnantes
Touchent la pierre, mais cette pierre,
Bien qu'usée, contient l'histoire du monde,
Et il le sait. Ce n'est pas une illusion, c'est
Une vérité qui se dévoile lentement, patiemment.

L'OBSCUR

Tu te leures, *Lumière*. Il s'efforce de trouver
Un sens dans le chaos, un sens dans les ombres.
Mais tout ce qu'il touche finit par
Se désintégrer, par se dissoudre. Le crapaud,

Ce miroir de la fange, lui renvoie une image
Faussée, une vision pervertie de ce qu'il est.
Il touche la pierre, mais elle est froide,
Morte, sans vie. Il cherche dans l'eau,
Mais l'eau l'engloutira. Il cherche la source bleue,
Mais elle est déjà perdue, engloutie dans
Le tourbillon du temps.
Le chant des roseaux, la danse des poissons
Argentés, les fruits tombant des arbres rabougris,
Tout cela est une farce. Un ballet macabre
Où il joue un rôle qui ne lui appartient pas.
Et tu veux que je croie qu'il existe encore
Une vérité cachée dans cette mascarade ?
Il est déjà devenu une partie de l'obscurité
Qu'il croit fuir. Et je suis là, dans chaque geste,
Chaque souffle, pour lui rappeler que la lumière,
Comme toutes choses, se consume.
Ce qu'il touche, il le souille.

LA LUMIÈRE

Tu vois la dégradation, mais tu oublies
L'espoir, *Obscur*. Il n'est pas un spectateur
Des ténèbres, il est celui qui cherche, même

Dans les ruines, une lueur. Et tant qu'il cherche,
Il ne cessera de briller, même faiblement,
Même dans l'abîme. La lumière ne s'éteint
Jamais complètement, *Obscur*, tant qu'il y a
Ceux qui se battent pour la raviver,
Même à travers les brumes les plus épaisses.

Écoute, *Obscur*, l'écho des pas résonne
Comme une mélodie d'orgueil. Chaque
Mouvement, chaque geste, il porte en lui
L'aura d'une grandeur oubliée, d'une
Dignité qu'il semble revendiquer. Ses pas,
Dans leur rythme, sont comme des hymnes
À la toute-puissance de l'âme. Ils l'emplissent
D'une majesté qui se déploie, de ce mépris
Pour l'humain, celui qui l'entoure, ce monde
Qui paraît si fragile, si limité. Sur son chemin
Du retour, il trouve un château inhabité,
Désert de présence. L'air y est froid,
Mais les pierres, elles, semblent encore
Résonner des présences anciennes.
Dans le jardin abandonné, les dieux eux-mêmes
Sont comme figés, comme pris dans le souvenir
De leurs gloires passées, leur deuil s'exhalant

Lentement, à chaque crépuscule, comme
Une brume ancienne.
Il ressent une étrange familiarité ici,
Un sentiment profond : "*Ici, j'ai vécu des années oubliées.*"
Ces mots flottent dans l'air comme une prière
Qui se perd dans les ombres. Et ce choral d'orgue,
Puissant et grandiose, envahit son être,
Cette sensation transcendante, des frissons
De Dieu qui le traversent. Un frisson,
Une vibration, une élévation. Le ciel semble
S'ouvrir sous ses pas. Les fragments
De divinité, même abandonnés, résonnent
En lui. Mais... pourquoi cette caverne
Sombre, *Obscur* ? Pourquoi se cacher dans l'obscurité,
Loin de cette splendeur qui le touche ?

L'OBSCUR

Oh, *Lumière*, tu t'illusionnes à nouveau. Ces pas
Qu'il croit emplis de grandeur ne sont que
La danse macabre de celui qui se perd dans
Sa propre vanité. Il se pense au-dessus
De l'humanité, et pourtant, il n'est qu'un loup
Solitaire, errant dans une nuit sans fin.

Son orgueil, sa fierté, ne sont que les fruits
D'un cœur déserté par la vérité. Le château,
Oui, ce vestige de l'orgueil humain,
Ne lui apporte rien, si ce n'est l'écho
D'un passé révolu. Les dieux, autrefois puissants,
Ne sont plus que des formes de ruine,
Des statues brisées, des ombres qui respirent
Encore mais qui n'ont plus de force. Il entend
Dans le vent leur deuil silencieux, mais
Il ne comprend pas. Ce choral d'orgue,
Ce sont les derniers soubresauts d'une magnificence
Morte, un murmure d'une divinité en déclin.
Il se rappelle peut-être des années oubliées,
Mais il les évoque avec un air de nostalgie
D'un passé qui n'avait pas de sens, d'un temps
Où il errait sans but. C'est une illusion
De grandeur, *Lumière*. Ce qu'il croit être
Un choral divin n'est qu'un bruit d'agonie.
Oui, il ressent la puissance de Dieu, mais c'est
La puissance de la chute, la décomposition,
La disparition. Et dans cette caverne sombre
Où il se réfugie, loin des splendeurs passées,
Il ment, il vole, il se cache, fuyant les fragments
De ce visage blanc de la mère qui le hantent.

Il n'est plus qu'un fugitif, un loup dévorant
Ses illusions. Et tu veux que je croie qu'il s'élève
Dans la lumière ? Non, *Lumière*, il se cache
Dans les ténèbres, loin de la vérité.

LA LUMIÈRE

Tu vois la dégradation, *Obscur*, mais
Tu oublies que dans le désespoir, il y a encore
Une forme de recherche. Oui, ses pas sont
Empreints d'orgueil, mais cet orgueil n'est pas
Une simple vanité. C'est la quête de
Quelque chose de plus grand que lui, même
S'il ne le comprend pas encore. Il erre,
Oui, dans un monde de ruines, mais
Ce sont ses pas, ses recherches, ses errances,
Qui le poussent encore plus près du cœur
De la vérité. Même dans la solitude du château,
Il est confronté à une splendeur éteinte,
Mais cette splendeur nourrit sa quête.
Il entend ce choral, il ressent ce frisson de Dieu,
Parce que, dans son âme, il y a une aspiration
Vers quelque chose de plus.
Et la caverne sombre, *Obscur*, c'est là

Qu'il doit passer. C'est là qu'il doit affronter
La partie de lui-même qu'il fuit : la peur, la honte,
Les faiblesses humaines. Il ment, il vole, il se cache,
Mais peut-être est-ce là une épreuve.
Une épreuve de purification, une étape
Avant d'atteindre quelque chose de pur, de vrai.
Le visage blanc de la mère, ce fantôme, cette figure,
Il n'en peut plus, mais il doit affronter ce qui
Le lie à elle. Ce n'est pas une fuite ; c'est
Une confrontation. Et c'est dans cette obscurité
Qu'il découvrira une vérité plus profonde que
La lumière qu'il cherche.

L'OBSCUR

Ah, *Lumière*, tu parles d'aspiration, de quête...
Mais il est déjà trop tard pour lui. Il croit
Encore à un espoir, mais tout ce qu'il trouve
Dans cette caverne sombre, c'est sa propre
Déchéance. Il fuit cette lumière, cette vérité
Que tu veux qu'il atteigne. Mais il s'échappe
Encore plus loin dans les ténèbres. Les dieux
Sont morts, les rêves éteints, et lui... lui il se cache,
Il ment, il se dissimule derrière des illusions.

Chaque acte, chaque mouvement, est
Une fuite en avant. Il ne trouvera pas la lumière.
Il se perd dans l'obscurité. Et je serai là,
Lumière, pour lui rappeler que dans cette obscurité,
Il n'y a pas de rédemption, seulement l'écho
De sa propre disparition.

LA LUMIÈRE

Tu te trompes, *Obscur*. Même dans l'obscurité,
Il y a des étincelles de lumière.
Il n'est pas perdu. Il est en voyage, en quête.
Et il le saura, même dans les ténèbres
Les plus profondes, il découvrira un jour
Que la lumière ne l'a jamais quitté.

LA LUMIÈRE

L'heure est venue, *Obscur*, où il s'écroule,
Le visage marqué par l'indifférence du destin,
Dans ce jardin où les étoiles ne brillent plus
Que comme des témoins muets de sa chute.
Là, dans ce lieu autrefois empli de beauté,
Il rencontre l'ombre du meurtrier, l'ombre

De ce qu'il est devenu. Le front pourpre,
Il avance, pénétrant dans le marécage de son âme,
Et dans cette eau stagnante, la colère de
Dieu s'abat sur ses épaules de métal.
Il ressent la douleur du châtiment, mais
Il ne se rebelle pas. Il traverse la tempête,
Il voit les bouleaux se tordre, et la faune,
Cette faune qu'il aurait aimée, l'évite,
Se dissimule dans les ténèbres. Il marche,
Torturé par la haine qui dévore son cœur,
Cette haine qui semble prendre forme en lui.
Et pourtant... quelque chose s'est brisé en lui.
Il se tourne vers l'enfant sans voix, dans ce jardin
Verdoyant de l'été, et dans un acte terrible,
Il reconnaît son propre reflet dans la folie
De l'enfant. Son visage radieux se confond
Avec celui de l'innocence brisée. La douleur
Le transperce, mais il ne peut s'arrêter.
La jouissance, *Obscur*, la jouissance de
La destruction. Et quand, le soir, à la fenêtre,
Il voit surgir les fleurs pourpres — un présage
De mort, de fin, il est déjà trop loin, trop perdu.
Le squelette de la mort, cette silhouette
Horrifiante, s'avance vers lui. Les tours,

Les cloches, tout s'effondre sur lui. Et la nuit,
Obscur, la nuit qui est son refuge, ne lui offrira
Aucune grâce. Elle le condamne à s'effacer sous
Les pierres, sous les ombres.

L'OBSCUR

Tu veux croire que c'est là une fin tragique,
Lumière, mais c'est une conclusion inévitable,
Une chute qui ne fait que révéler ce qu'il est
Devenu. Il a atteint son apogée, et il s'est
Écroulé sous son propre poids. Il s'écroule dans
Le jardin, oui, mais ce n'est pas le jardin d'un
Espoir, c'est celui d'une ruine, d'une rédemption
Oubliée. Le meurtrier qui l'ombre n'est pas
Qu'une simple apparition, c'est lui, c'est
Ce qu'il est devenu, ce qu'il a toujours porté
En lui. L'ombre le hante, et il ne peut
S'en défaire. Dans ce marécage, il trouve
Le châtement qu'il mérite, et ce n'est pas une
Divine vengeance. C'est l'écho de sa propre
Déchéance, de ses actes passés. Ses épaules
De métal, ce fardeau qu'il porte, se brisent
Sous la colère de Dieu, mais c'est la colère

De son âme, pas d'une force extérieure. Il a
Semé la haine, *Lumière*, et la haine, elle le consume.
La faune, elle fuit, et non par peur du châtiment
Céleste, mais par la reconnaissance que celui
Qui erre dans ce marécage est une créature
Dénaturée. Il n'est plus un homme, il est
Une aberration. Le jardin, autrefois source de vie,
Est devenu le lieu de sa folie. Il viole l'enfant
Sans voix, et dans cette scène d'horreur,
Il se voit. Il se reconnaît, mais dans le pire des
Miroirs : celui de sa propre folie, de son propre visage.
Là, dans ce regard, il perçoit sa perte
D'humanité, son effondrement moral. Et la douleur,
Lumière, elle ne le quitte pas. Il est seul, seul face
À ses actes, seul dans la nuit qui l'engloutit.
Et tu veux me dire qu'il y a de l'espoir dans
Ce désastre ? Non, *Lumière*, tout ce qu'il y a ici,
C'est la chute d'un homme devenu monstre.
Le soir, les fleurs pourpres qui surgissent
À la fenêtre ne sont que l'annonce de sa fin.
La mort, elle est là, elle l'attend, et il ne peut
L'éviter. Les tours, les cloches, tout son monde
S'écroule sous lui, et c'est la fin. Les pierres qui
Tombent sur lui ne sont pas un acte divin, elles

Sont le poids de ses péchés, de ses actes irréparables.
La nuit le recouvre, et elle est sans clémence.
Il n'y a plus de rédemption pour lui.

LA LUMIÈRE

Tu vois l'obscurité, *Obscur*, et tu en conclus la fin.
Mais moi, je vois une souffrance immense,
Une souffrance qui traverse les ténèbres et
Les transperce. Oui, il a commis des actes
Impardonnables, et il est devenu le meurtrier
De son propre être. Mais même dans cette nuit
Où il s'écroule, je ressens en lui une lueur,
Un désir de comprendre, une volonté de
Chercher, même au milieu de la destruction.
Il est perdu, il erre, mais il ne se rend pas.
Il est là, brisé, et c'est dans cette brisure
Que quelque chose d'invisible, d'intangible,
Pourrait surgir.
Le jardin où il s'effondre, *Obscur*, n'est pas
Seulement un lieu de ruine. C'est aussi un lieu
Où le poids des péchés, des fautes, peut se
Transformer. Peut-être pas aujourd'hui,
Peut-être pas demain. Mais dans cette souffrance-là,

Dans cette confrontation avec la mort et la folie,
Il y a quelque chose de profondément humain,
Un appel silencieux à une rédemption encore
À découvrir. Les pierres qui tombent sur lui,
Oui, elles le frappent, mais elles marquent
Aussi le point d'une fin. Et toute fin porte en elle
Le germe d'un commencement.

L'OBSCUR

Ah, *Lumière*, toujours à chercher là où il n'y a
Rien... Ce que tu appelles "lueur", je le vois
Comme un dernier éclat avant l'extinction totale.
La souffrance, certes, mais elle est sans issue.
La fin est là, *Lumière*, elle est irrévocable.
Il n'y a pas de place pour la rédemption dans
Cette nuit. Il est déjà englouti, et tu n'entends
Pas le silence qu'il laisse derrière lui.

LA LUMIÈRE

Il errait dans un monde sans refuge, une
Étendue grise où même l'écho de son propre
Nom se refusait à lui répondre. Dans l'espace

Exigu des murs clos, chaque respiration
Devenait une prière étouffée, chaque battement
De son cœur résonnait comme un glas
Lointain. La tendresse était un pays qu'il n'avait
Jamais foulé, un rêve évanoui avant même
D'avoir pu naître. Et lorsqu'il levait les yeux
Vers la clarté vacillante d'une lampe oubliée,
Il croyait y voir le dernier sursaut d'une étoile
Prête à s'éteindre. Personne ne l'aimait.
Son âme, naufragée, s'accrochait aux vestiges
D'une enfance effacée, mais seule l'ombre
Lui tendait la main.

L'OMBRE

Personne, non, pas même ces voix qui parfois
Traversaient son sommeil et lui murmuraient
Des promesses trompeuses avant de sombrer
À nouveau dans l'oubli. L'amour n'était pour lui
Qu'une parole vide, un mirage aperçu au loin,
Derrière des vitres souillées par le temps. Il vivait
Sous le joug de la nuit, et sa chair portait
Les brûlures de désirs invouables, consumée
Dans le secret des chambres où le crépuscule

Ne mourait jamais. Le mensonge s'attachait
À lui comme un manteau trop lourd, et
La luxure, cette fièvre silencieuse, s'insinuait
Dans son sang avec la lenteur du poison.
L'air était saturé d'un parfum âcre, mêlant
L'encens fané à la sueur des songes interdits,
Et chaque rideau frémissant cachait une menace,
Chaque porte entrouverte portait la promesse
D'un effroi nouveau.

LA LUMIÈRE

Et puis, une lueur. Non pas un éclat bienveillant,
Mais un reflet incertain, un murmure glissant
Sur la trame fragile de son existence. Un
Bruissement à peine perceptible, un souffle
D'étoffe caressant le silence, et son corps
Entier se figea comme si le temps s'était brisé.
Ce bleu, ce bleu profond et nocturne,
Ce glissement furtif dans l'air épais de
La nuit... Était-ce le souvenir d'une douceur
Enfouie ou l'annonce d'un péril imminent ?
Il ne savait plus. Mais son cœur, prisonnier
De l'attente et de la peur, battait à une cadence

Nouvelle, affolé comme une bête traquée.

L'OMBRE

Dans la porte, elle se tenait, la forme
Taillée dans la nuit, silhouette figée entre
Deux mondes. Elle n'avancait pas, elle
N'appelait pas, elle se contentait d'être là,
Présence obscure dressée devant lui comme
Une sentence. Son regard était un gouffre
Sans fond, un abîme où s'étaient éteints tous
Les espoirs. Il aurait voulu crier, mais sa voix
S'était perdue quelque part dans l'enfance,
Et il n'avait plus que le silence pour témoin
De sa détresse. Derrière elle, le néant s'élevait,
Indistinct mais puissant, tel un spectre
Sans visage qui déjà refermait ses bras autour
De lui. L'ombre du mal ne venait pas d'elle seule –
Elle était là depuis toujours, cachée dans
Chaque recoin de son âme, et ce n'était
Qu'à présent qu'il en comprenait la pleine étendue.

LA LUMIÈRE

Ô nuits profondes, ô étoiles veillant au bord
Du silence. Le temps s'étire, lent et
Solennel, et chaque pas résonne dans
L'air glacé comme une parole oubliée.
Il marche aux côtés de l'infirme, silhouette
Vacillante traînée par le vent, et l'ombre
De la montagne se dresse devant eux, immense,
Indifférente. Là-haut, sur le sommet figé
Par le givre, le couchant incendie l'azur
D'une clarté mourante, et son éclat rose
Effleure leurs visages de spectres.
Mais sous cette lueur trompeuse, son cœur
Bat sourdement, en cadence avec le crépuscule,
Comme si chaque pulsation contenait en elle
L'angoisse d'un pressentiment. Il voudrait
Parler, il voudrait nommer cette chose informe
Qui pèse sur eux, mais les mots s'égarent
Avant même d'être pensés.

L'OMBRE

Et le soir se referme sur eux comme
Une main immense. Ils avancent, pieds
Lourds sur un sentier qu'aucun homme
Ne devrait fouler à cette heure. Les sapins,
Masses noires aux cimes frémissantes,
Ploient sous un vent invisible, s'inclinent
Sur leur passage comme des juges silencieux.
L'air, dense et chargé d'un froid mordant,
Semble bruire d'un souffle ancien, d'un
Murmure sans bouche. C'est alors qu'il
Apparaît, sorti des ténèbres comme une
Figure de cauchemar : le chasseur rouge.
Une tache écarlate qui fend l'obscurité,
Une ombre animée d'un souffle mauvais.
Son pas ne fait aucun bruit, et pourtant,
Sa présence emplit la forêt. Est-il réel,
Ou n'est-il que l'incarnation d'une angoisse
Trop longtemps enfouie ?

LA LUMIÈRE

Le ciel s'efface, avalé par la nuit. Les dernières
Lueurs du jour meurent au sommet des arbres,
Et tout devient absence, creux béant où
Plus rien ne brille. Alors son cœur, fragile cristal
Suspendu au fil du temps, se brise en un son pur,
Imperceptible. La nuit l'atteint enfin, une main
Glacée s'abattant sur son front fiévreux. Il titube,
Chancelle sous ce poids sans nom, sent
Le frisson d'un fracas invisible secouer jusqu'aux
Racines de son être. Tout est froid. Tout est noir.

L'OMBRE

Et dans cette nuit qui l'engloutit, quelque chose
En lui se tend, se tend jusqu'à rompre.
Il ne sait plus s'il est encore lui-même, ou s'il est
Devenu l'un de ces fantômes qui errent sans fin
Dans les marges du monde. Sous les chênes nus,
Leurs branches tendues comme des bras
Décharnés, il sent une force obscure s'emparer
De lui, guidant ses mains glacées vers
Une forme vivante, frémissante. Un cri

Étouffé, un spasme, un silence. Dans la paume
De ses mains gît un souffle qui s'éteint,
Une chaleur qui n'est plus. Le chat sauvage,
Animal de nuit et de mystère, a trouvé sa fin
Dans l'étreinte de ses doigts tremblants.
Une pulsation cesse, et pourtant, tout autour,
La nuit respire encore.

LA LUMIÈRE

Et ainsi, il gisait, brisé, sans force, livré
Aux pierres comme un corps rendu à la terre
Avant l'heure. Pourtant, au-dessus de lui,
Suspendu dans l'ampleur muette du ciel,
L'univers continuait son chant silencieux.
Une symphonie d'étoiles, d'or et de frissons bleus,
Une pulsation infinie dans la nuit éternelle.
Chaque astre semblait veiller, patient,
Inaltérable. Et lui, minuscule, dérisoire, allongé
Sur le sol rude, observait sans comprendre.
Quel était ce regard immense posé sur lui,
Cette lumière qui le scrutait sans un mot,
Sans un jugement ? Pourquoi continuait-elle
De briller, même là, sur l'âme la plus égarée ?

Mais la clarté ne se force pas sur celui qui
La rejette. Elle attend, elle espère, elle luit,
Immuable, même pour les cœurs fermés.

L'OMBRE

Mais il ne pouvait recevoir cette lumière.
Il ne la voulait pas. Trop dure, trop lointaine,
Trop étrangère. Une moquerie suspendue
Au-dessus de sa carcasse. Son être était lesté
D'un poids trop lourd, un nœud trop noué
Dans la chair, trop ancré dans l'ombre.
Alors, il détourna les yeux, il se détourna
De l'infini comme un exilé qui refuse de voir
La terre qu'il ne touchera plus. Il n'y avait
Rien pour lui là-haut. Rien que l'indifférence
Glacée d'un ciel trop pur.

Alors l'obscurité vint.

Elle ne vint pas d'un coup, non. Elle s'insinua d'abord, douce, murmurante, comme une brume noire remontant du sol. Puis elle enfla, elle prit corps, elle se referma sur lui. Ce furent des ombres ailées, des formes errantes qui surgissaient dans le silence. Elles battaient l'air de leurs ailes invisibles, tournoyaient

autour de lui, cernaient son être comme un filet de ténèbres mouvantes. Elles chuchotaient dans une langue oubliée, sifflaient comme des souvenirs qui refusent de mourir.

Il sentit leur présence avant de les voir. Une sensation rampante, une pression glacée sur la nuque. Elles l'appelaient, le désignaient, le revendiquaient.

LA LUMIÈRE

Mais l'ombre ne possède rien de son propre chef.

Elle ne fait que happer ce qui vacille,

Aspirer ce qui doute, ramasser ce qui s'égare.

Elle n'a de pouvoir que sur celui qui hésite,

Sur celui qui n'ose plus lever les yeux vers la clarté.

Et lui, faible, perdu, pris dans un étau invisible,

Sent le vertige le gagner. La panique

Bat contre sa poitrine comme un

Oiseau affolé cherchant une issue

Dans une maison sans fenêtre.

La nuit s'épaissit, se referme sur lui.

Il lui semble entendre des rires rauques,

Des bribes de paroles qui n'ont

Plus de bouche pour les prononcer.

Alors, il fait le seul geste possible : il cède !

L'OMBRE

Il bascule dans l'obscurité, s'y précipite
Comme un corps sans attaches. Il se jette
Dans son propre gouffre, les bras ouverts,
Les yeux clos. Plus rien ne compte,
Ni la lumière d'en haut, ni la pierre froide sous lui.
Seulement cette fuite absolue,
Ce plongeon dans le néant.
Et dans cette chute, quelque chose se brise.
Pas seulement son corps, non.
Quelque chose de plus profond,
De plus irrévocable. Une part de lui se détache,
Se perd dans la nuit et ne revient jamais.
Alors, le silence fait retour,
Immense, dévorant, indifférent.

LA LUMIÈRE

Mais la lumière ne l'abandonne pas.
Même dans cette nuit sans fond,
Même dans la ruine où il s'est terré,
Fauve effaré au bord du néant, elle veille.
Fine et ténue, peut-être, vacillante

Comme une flamme sous le vent,
Mais elle est là. Elle ne force rien,
Elle ne s'impose pas ; elle attend, elle espère,
Elle luit en secret dans les lieux
Que l'homme croit déserts.
Mais lui, il ne voit que le froid et la fièvre,
Que la pierre glacée sous ses jambes repliées,
Que le goût métallique de l'eau sur sa langue,
Fade et étrangère. Il boit comme boit la bête,
Avide, sans mémoire, cherchant à noyer
Une soif plus vaste que son corps.
Il boit jusqu'à sentir le froid le saisir,
Jusqu'à ce que la morsure de l'eau le fasse trembler.
Mais rien ne s'est calmé en lui.
Alors il se laisse tomber sur les marches,
Replié sur lui-même, en proie à des frissons
Qui ne sont pas seulement ceux de la fièvre.
Sa tête bat sous un poids invisible,
Un étau serré d'angoisses. Sa gorge
Arrache à l'air des plaintes qu'il ne contrôle plus.
Il appelle un nom, un mot, une présence
Qui ne vient pas. Et peu à peu, il n'a plus de voix,
Plus de souffle, plus que ce cri intérieur, muet,
Ce cri qui cogne dans son crâne sans trouver d'issue.

Alors, dans l'obscurité de la ruine, il lève les yeux.

L'OMBRE

Et ce qu'il voit lui glaça l'âme.

Un éclat pâle, suspendu dans l'air

Comme une chose irréelle. Une forme

D'une blancheur irréprochable,

Immobile dans l'ombre, offerte et

Détruite à la fois. Une douceur assassinée.

Une pureté profanée.

... La colombe.

Elle est là, renversée, sa gorge ouverte

En un sourire sanglant. Sa blancheur intacte

N'en paraît que plus cruelle. Comme une

Moquerie du monde, comme une

Preuve que la beauté ne survit pas ici-bas.

Ses yeux s'agrandissent, son souffle s'arrête.

Quelque chose d'ancien se déchire en lui.

Ce n'est pas la mort qui le foudroie ainsi,

Il en a vu d'autres, des corps livides, des visages

Figés dans l'épouvante ou l'oubli. Ce n'est pas

La vue du sang, il en a connu l'odeur, le goût amer.

Non, c'est autre chose.

C'est cette paix trahie, ce silence souillé.
Cette fragilité qu'on a piétinée sans raison.
C'était l'injustice absolue d'un geste
Qui ne peut être défait.
Et alors, dans ce silence, il sent la peur.

LA LUMIÈRE

Ce n'était pas la peur de la mort, ni celle
Du châtement. Non, c'était une peur
Plus profonde, plus ancienne. Une peur
Qui s'accrochait aux os, qui se lovait dans
La chair comme un serpent invisible.
Car il comprit, en un instant glacé, qu'il était cela.
Ce n'était pas un autre qui avait fait ce crime.
Ce n'était pas un étranger qui avait
Tranché cette gorge innocente. C'était lui,
Ou quelqu'un comme lui. C'était ce qu'il
Était devenu, ce que l'ombre en lui réclamait.
Il vit alors ce qu'il était, non pas dans un miroir,
Mais dans cette petite chose sans vie.
Et son cri intérieur devint un abîme.

L'OMBRE

Alors, quelque chose s'écroula en lui. Pas un mur,
Pas une pierre de la maison délabrée, mais
Un pan entier de son être. Il voulut détourner
Les yeux, mais il ne le pouvait pas. Il voulut fuir,
Mais ses jambes refusaient de répondre.
Le vent passa dans les ruines, soulevant
Un peu de poussière, secouant doucement
Les branches nues du jardin mort. Mais rien
Ne vint le sauver. Rien ne vint lui dire
Qu'il n'avait pas déjà basculé.

LA LUMIÈRE

Tu es là, perdu dans les recoins de l'ombre,
Fuyant sans fin. La nuit t'engloutit, mais toi,
Tu t'y abandonnes avec une sorte de
Désespoir tranquille, comme un enfant qui
Se glisse dans le ventre d'une bête familière,
Espérant y trouver le refuge, oubliant que
La bête l'a déjà dévoré. Chaque pas que tu fais
Ne te mène nulle part, sinon vers un abîme
Plus profond, et dans ce creux béant, il n'y a

Plus de retour. Ton cœur, ce battement fragile,
Se fait plus lourd à chaque respiration.
La lumière, elle, s'éloigne à chaque instant,
Comme si la tendresse du monde se fuyait,
Se dérobait à ton regard qui ne cherche plus à la saisir.

L'OMBRE

Oui, je fuis. J'ai fui jusqu'au bout de la nuit,
Jusqu'à l'ultime frontière de l'obscurité,
Croyant que dans l'ombre je trouverais enfin
Un semblant de paix. Mais tout ici m'échappe,
Tout est froid et brisé. Dans cette fuite
Interminable, je ne cherche plus qu'une chose :
Échapper à moi-même, m'évader des chaînes
Invisibles qui me lient à un passé que je
Ne peux ni aimer ni oublier. Les murs m'étouffent,
Et chaque pas fait résonner un écho sinistre
Dans le vide. Pourtant, malgré mes efforts
Pour fuir, tout me ramène à ce même point,
À ce moment où je rencontre un visage,
Un instant de lumière, fugace mais brûlant,
Comme une étoile filante effleurant le ciel noir
Avant de disparaître à jamais.

LA LUMIÈRE

Et cette fille, là, dans la ruelle déserte, que tu saisis
Comme une proie dans l'obscurité, que cherches-tu
En elle ? Son corps, sa chaleur, un peu de douceur ?
Mais il n'y a pas de douceur dans ce que tu fais.
Ce n'est que violence, que vol. Tu lui arraches
Sa liberté, tu lui prends ce qui ne t'appartient pas,
Espérant qu'en la soumettant tu combleras
Le gouffre en toi. Mais ce n'est que vide,
Ce n'est que douleur. Son visage, ses yeux,
Ils ne sont plus des étoiles, mais des miroirs
De ton propre désespoir. À travers elle, tu vois
Ton propre reflet, et pourtant tu t'éloignes,
Comme si l'ombre qui grandit en toi pouvait
Se dissimuler dans le drame que tu crées.

L'OMBRE

Je l'ai prise, oui. Mais ce n'était pas un acte
De désir, c'était un acte de survie.
Mon corps, ce véhicule décharné, était affamé,
Non pas de chair, mais de l'écho d'une vie que
Je n'ai jamais connue. Dans ses yeux, j'ai cru

Voir la promesse d'une lumière qui m'échapperait,
Et pourtant... quand je l'ai embrassée,
J'ai compris que tout n'était que fumée,
Que tout n'était que bruit. Et cette ombre,
Toujours là, derrière moi, murmurant des paroles
Que je ne veux pas entendre, me suivait
Encore. Elle se nourrissait de ma douleur.
Mais elle est là, toujours, insidieuse, plus proche
Que je ne voudrais l'admettre.

LA LUMIÈRE

Tu crois que c'est dans la fuite que tu trouveras
Ta rédemption ? Mais la rédemption, elle ne
Se cache pas dans les ténèbres. Elle ne se
Trouve pas dans les ruelles obscures ni dans
Les soupirs étouffés de ceux que tu écrases
Sur ton chemin. La rédemption, l'apaisement,
C'est dans la lumière que l'on les trouve, dans
Ce rayon doux qui passe à travers les rideaux
De la nuit, là où il n'y a plus de haine ni
De violence, juste la douceur d'un matin
Qui se lève sur un monde réparé. Mais toi,
Tu fuis cette lumière, comme si elle t'était

Étrangère, comme si elle te condamnerait
À un autre type de souffrance. Et pourtant,
C'est elle qui détient la clé, celle qui pourrait
Ouvrir les portes d'un autre monde,
D'un autre chemin, si tu avais seulement
La force de t'y tourner.

L'OMBRE

Mais je suis déjà perdu. Je l'ai toujours été,
Depuis le moment où j'ai croisé cette ombre
À la porte, ce spectre qui me suit sans relâche.
Je suis l'enfant du crépuscule, un être forgé
Par la nuit, façonné par le malheur et le silence.
La lumière, je la vois, je la sens, mais elle est
Trop loin. Elle me brule, elle me consume.
Et moi, je me noie dans ce vide, dans
Cette absence. Chaque souffle que je prends
Est une tentative de m'échapper, mais
Chaque souffle me rapproche un peu plus de la fin.
Et pourtant... il y a toujours cette promesse,
Cette silhouette qui se dessine, que je n'atteindrai jamais.

LA LUMIÈRE

Tu te trompes. Tu as toujours eu la possibilité
De t'échapper, mais tu t'es obstiné à rester là,
À tourner autour de ta propre douleur, à la nourrir,
À l'accueillir comme une vieille amie.
Et tu lui as donné tout ce que tu avais.
Mais la douleur, elle aussi, a une fin.
Même l'obscurité finit par se dissiper sous l'effet
Du jour. Alors, pourquoi t'entêter dans cette fuite
Qui n'en finit pas ? Pourquoi ce déni de la lumière ?
Tu la refuses parce que tu as peur d'y découvrir
La vérité sur toi-même ?

L'OMBRE

La vérité ? La vérité c'est que je n'ai rien
À découvrir. Je suis ce que j'ai fait.
Je suis l'ombre, et l'ombre ne s'efface jamais.
J'ai jeté l'ombre sur tout, et l'ombre m'a avalé.
Je suis cet écho, cet abîme qui se nourrit
De tout ce que j'ai détruit. La lumière,
Elle ne pourrait jamais me purifier.

LA LUMIÈRE

C'est parce que tu n'as pas encore compris
Que la lumière ne cherche pas à te purifier,
Elle cherche à te montrer ce que tu es vraiment.
Elle veut t'aider à voir au-delà de la peur,
Au-delà du masque que tu portes. Mais pour cela,
Tu dois cesser de courir, cesser de fuir ce
Que tu es. Accepte l'éclat de la vérité,
Même si elle est douloureuse. La lumière ne
T'enverra pas dans les flammes de la damnation,
Elle te montrera simplement le chemin pour renaître.

L'OMBRE

Je n'ai jamais su comment renaître...

LA LUMIÈRE

Alors, regarde. Regarde autour de toi,
Regarde en toi. Tout ce que tu cherches
Est déjà là. La lumière est dans ton regard,
Dans le souffle que tu prends. Elle attend juste
Que... tu l'acceptes.

(Le silence se fait. Puis, lentement, l'ombre commence à se dissiper, comme un voile qui se lève, un rayon de lumière perçant l'obscurité.)

Regarde. Le disque du soleil s'éteint lentement,
Flétri par le passage des siècles, comme une fleur
Fanée que l'on oublie dans l'ombre. Cette lumière,
Autrefois éclatante, se meurt dans le silence
Du monde, et pourtant, elle n'est pas morte.
Elle réside encore dans le souvenir, dans la peau
Marquée par les souffrances passées, dans l'écho
De ce qui fut. La chaleur de ses rayons consume
Tout sur son passage, même la chair la plus
Tendre, même l'esprit le plus pur. Chaque
Martyre, chaque souffrance s'ajoute à
Cette flamme, et pourtant, elle éclaire toujours
Ce qui doit être vu. Le soleil ne se cache pas
Dans l'obscurité ; il attend simplement le moment
De se retirer, comme une douleur qui, une fois
Exprimée, laisse place à une autre forme de vérité.

L'OMBRE

Et toi, lumière, tes rayons ne nous sauvent
Pas. Ils brûlent, dévorent, mais ne guérissent pas.
Là où tu fais briller la clarté, tu laisses dans
Ton sillage un monde calciné, un monde où la
Souffrance ne fait que s'accroître sous le poids
De ta chaleur. Ne vois-tu pas comment, dans
Ce passage désert, sa forme sanglante t'apparaît ?
Ce n'est pas le reflet d'un corps vivant, mais
D'un corps rongé, défiguré par la douleur et
Le temps. Il n'est que la trace de ce que tu as fait
Naître et que tu continues à nourrir. Il est devenu
Une ombre de lui-même, raide et figé
Par l'horreur, une existence marquée
Par l'ordure du monde.

LA LUMIÈRE

Mais dans cette souffrance, quelque chose
De sublime persiste. N'est-ce pas dans la douleur
Que l'on trouve parfois la vérité la plus pure ?
Dans cette déchéance, il a trouvé une forme
D'amour, un amour profond, silencieux,

Qui dépasse la simple forme du corps.
Ne vois-tu pas comment il regarde les œuvres
Sublimes de la pierre, comment il s'incline
Devant la majesté du clocher, ce monument de
Désespoir dressé vers les cieux ? Même le ciel
Bleu étoilé tremble sous le poids de sa propre
Ascension, comme s'il cherchait une réponse à
Une question qui n'a jamais été posée. Il se laisse
Envahir par la beauté d'un monde fait de cendres,
Et pourtant, quelque chose d'éternel réside encore
Dans ses yeux.

L'OMBRE

Cet amour, n'est-ce pas aussi une forme
De folie ? Qui peut aimer la pierre, la froideur
De la mort et la silhouette d'un clocher,
Ce monstre de la foi ? Les hommes s'inclinent
Devant ce qui les détruit, et toi, lumière, tu vois
Cela comme un acte de pureté. Mais quelle
Pureté peut naître du culte de la pierre ?
Tu parles de la tombe, mais elle est froide, sans vie.
Elle garde le cœur d'un homme, mais quel cœur ?
Un cœur qui a été arraché à sa propre humanité,

Un cœur qui a été sacrifié sur l'autel de la
Souffrance. La vérité que tu cherches dans
La lumière n'est qu'une illusion. Le monde
Ne trouve pas son salut dans l'éclat des pierres,
Ni dans la lumière aveuglante qui, un jour, disparaît.

LA LUMIÈRE

Mais regarde encore. Même dans la froideur,
Il y a une forme de persistance, une résilience.
La pierre, bien qu'inhumaine, reste là, pour
Rappeler à l'homme ce qu'il a perdu, ce
Qu'il a traversé. Et lorsque tout s'éteint, ce qui reste,
Ce n'est pas la lumière du soleil, mais l'écho
Des âmes qui ont trouvé dans la souffrance,
Dans la défaite, un dernier fragment de vérité.
Cette tombe froide, ce clocher, ces monuments
Érigés contre l'immensité du ciel, sont les témoins
D'une époque révolue, et pourtant ils continuent
À vivre, à murmurer. Et dans ce murmure,
L'âme trouve peut-être un chemin vers ce qui
Lui échappe : la possibilité d'un autre monde, celui
Qui existe au-delà de la douleur et du temps.

L'OMBRE

Il n'y a pas de vérité là-dedans. Juste
Un silence, lourd et oppressant. Et ce silence, toi,
Lumière, tu le célèbres. Mais il est la fin, non
Le commencement. Là où tu vois un chemin
Vers l'éternité, je vois une fin sans espoir.
Il n'y a rien à espérer de la souffrance, rien
À rechercher dans les vestiges d'une civilisation
Effondrée. La pierre ne chante pas, elle écrase.
Elle écrase l'homme sous son poids, et toi,
Tu vois la beauté dans ce fardeau. Mais moi,
Je vois la fin du monde, un monde épuisé
Par sa propre recherche de lumière. Et dans
Cette recherche, ils ont oublié ce qu'ils étaient :
Des êtres de chair, d'âme et de vie. Les pierres
Ne nous élèvent pas, elles nous consomment.

LA LUMIÈRE

La douleur... La faute... Ces mots résonnent
Dans le vide comme un écho que l'on n'a jamais
Voulu entendre. Ils marquent, gravent
Une empreinte ineffaçable dans l'âme

De l'homme. Cette faute, indicible, elle se cache
Derrière chaque souffle, chaque pensée,
Chaque geste. Elle est la compagne silencieuse
De ceux qui errent dans ce monde, toujours
Présente, mais jamais totalement perçue.
Mais toi, lumière, vois-tu ce qu'elle engendre ?
Ce poids sur l'esprit, ce fardeau invisible,
Qui pèse plus lourd que mille chaînes d'acier ?
Là où tu vois une vérité lumineuse, je vois
L'obscurité qui se faufile dans les moindres
Recoins de l'âme, et dans cet obscur, la douleur,
Cette fausse clarté, éclate comme un miroir brisé,
Éclatant les espoirs restants.

L'OMBRE

Tu parles de la douleur comme d'une chose
À comprendre, à accepter. Mais vois-tu, elle est
Bien plus que cela. Elle est ce fleuve automnal,
Un fleuve que l'on traverse sans savoir si l'on
Parviendra à l'autre rive. Il glisse, implacable,
Emportant tout sur son passage, tout ce qui
Restait de lumière, tout ce qui persistait encore
Dans la lumière fragile de l'espoir. Et c'est

Dans cette rivière que l'on se trouve face
À la réalité de sa propre existence, dans
La froideur du matin, sous des arbres dénudés,
Sans aucune promesse de printemps.
Car dans cette descente, ce n'est pas la paix
Qui nous attend, mais la vérité nue de l'âme
Humaine, une vérité que l'on cherche
Sans jamais la comprendre pleinement.

LA LUMIÈRE

Ah, mais que vois-tu dans ce fleuve,
Mon ami ? N'est-ce pas la lumière elle-même
Qui, bien que décomposée par la brume de
La douleur, persiste, vacille ? C'est au creux
De la souffrance qu'il est encore possible
De trouver une lueur, même petite, même
Ténue. C'est dans cette descente que l'on
Touche à la vérité de ce qui est :
Ce n'est pas l'obscurité qui gouverne,
Mais la lumière qui persiste, toujours,
Indomptable. La faute, bien qu'indincible,
A une fonction : elle nous pousse à la rédemption.
Elle devient un guide silencieux, un chemin

Que l'on emprunte sans savoir où il mène,
Mais qui nous permet de comprendre ce qui
Échappe à notre raison. Et c'est là,
Dans cette illumination fragile, que nous
Pouvons peut-être entrevoir quelque chose d'éternel.

L'OMBRE

Non, la rédemption n'est qu'un mot vide.
Un mot que vous, lumière, aimez invoquer,
Mais qui n'a jamais véritablement signifié quoi
Que ce soit. Car, dis-moi, qui peut se réconcilier
Avec une faute qu'il ne peut comprendre,
Une douleur qu'il ne peut accepter ? Et pourtant,
Là, au détour du chemin, la vérité nous frappe,
Comme un démon en manteau de crin.
Cette sœur, cette apparition flamboyante,
Elle nous saisit et nous dévoile une réalité
Encore plus terrible : celle de ce qui reste
Après la chute, après la perte. Elle est le reflet
De tout ce que l'on a voulu fuir, de tout ce que
L'on a cru pouvoir effacer. Le démon que tu vois
N'est autre que la matérialisation de notre
Plus grande crainte, de notre plus grande faiblesse,

Et pourtant, il est là, présent dans sa splendeur
Macabre. Il est l'écho de la faute,
La vérité nue du monde.

LA LUMIÈRE

Je vois ce que tu dis, mais même face à cette
Apparition, je vois une chose que tu sembles
Ignorer. Oui, le démon flamboyant, oui,
Cette sœur empreinte de souffrance, mais
Qu'est-ce qu'elle est, au fond ? N'est-elle pas
Elle aussi un reflet de l'amour, ce même amour
Que l'on cherche malgré la douleur, malgré
L'obscurité ? Peut-être que cette apparition,
Effrayante et défigurée, ne symbolise pas
La fin, mais l'ouverture. L'ouverture vers ce que
L'homme, dans sa souffrance, peut encore
Découvrir. Même les étoiles qui s'éteignent
À son réveil ne sont que le prélude d'une autre
Nuit, plus noire, plus profonde, mais dans cette
Obscurité, tout recommence, tout se réinvente.
La lumière ne se cache jamais bien longtemps,
Même dans les ombres les plus épaisses.

L'OMBRE

Et lorsque les étoiles s'éteignent, que reste-t-il
Vraiment ? Une obscurité infinie, vide de
Promesses, qui avale tout, y compris les
Derniers feux de la rédemption. Quand la lumière
Se retire, il n'y a plus rien. Ce que tu appelles
Ouverture n'est qu'un gouffre, un abîme
Dans lequel l'âme se perd à jamais. Il n'y a pas
De renaissance après cela, pas de renouveau.
Seulement l'écho de ce qui aurait pu être,
Mais qui ne sera plus jamais. Les arbres
Dépouillés, le fleuve automnal, tout cela
N'est qu'un masque, une illusion que vous
Poursuivez, lumière, sans jamais comprendre
Qu'il n'y a rien derrière. La vérité est que tout
Disparaît, tout se dissout dans l'obscurité finale.
Et dans cette obscurité, il n'y a ni rédemption,
Ni espoir. Seulement la certitude que ce qui est
Détruit ne peut être reconstruit.

LA LUMIÈRE

Ô, cette race maudite ! Il y a des regards,
Des sanglots étouffés dans les ombres,
Qui portent la malédiction d'un passé
Trop lourd, trop douloureux pour être oublié.
Ces chambres maculées, asphyxiées de secrets,
De péchés et de regrets, renferment des âmes
Épuisées par des générations d'errance.
Le destin se tisse, dans le silence, entre les murs
De ces lieux où la lumière hésite à pénétrer.
Ici, l'ultime souffle du vivant se fait cri, mais
Il est déjà trop tard pour s'en affranchir.
La mort entre, à pas lourds, silencieuse et
Inévitable, comme une ombre qui se faufile
Et s'invite là où on ne l'attendait pas. Elle a
Des mains glacées, des yeux sans larmes.

L'OMBRE

Si dehors, il y avait le printemps... Si seulement
L'air pouvait porter le parfum d'un arbre
En fleurs, et qu'un oiseau innocent chantât
Son air fragile, insouciant. Ce serait comme

Un baume sur une plaie ouverte, un soulagement
Presque divin. Mais non, tout est gris ici.
Même les saisons semblent se refuser à la vie,
Refusant de se déployer comme un bouquet
De lumière. Les fenêtres ne donnent plus sur
Le monde vibrant, mais sur une verdure décharnée,
Une maigre végétation qui se fane et se rétracte
Sous la morsure du temps. Les âmes errent
Dans cette obscurité, leurs cœurs blessés,
Désespérément rivés à leur malheur. L'espoir
S'est effondré dans cette terre stérile où rien
Ne pousse plus. Et ces cœurs, tous ces cœurs
Qui battent encore, comment pourraient-ils
S'abandonner à la lumière alors qu'ils n'ont
Connu que la souffrance, la déception, le poison
Du souvenir ? Les cicatrices sont trop profondes
Pour se guérir.

LA LUMIÈRE

C'est comme si tout ce qui était beau,
Tout ce qui portait la promesse d'un renouveau,
Avait disparu dans la brume du passé. Le printemps,
Tu dis ? Oui, il pourrait exister, quelque part,

Ailleurs, mais ici, dans ce lieu, il n'y a que
Des ombres, des spectres d'êtres égarés.
Et même la lumière a cessé de vouloir transpercer
Les ténèbres. Les ombres des fenêtres n'offrent
Plus que des échos, et l'air vicié de ces lieux
Retient à peine un souvenir d'innocence.
La nuit se déploie avec une lenteur accablante,
Un long silence d'une beauté morbide, où les blessures
De l'âme restent ouvertes, palpables.

L'OMBRE

Tu parles de beauté, mais qu'en reste-t-il
Dans ce monde où la lumière a perdu son éclat ?
Que reste-t-il quand les feuilles tombent et
Que le vent emporte tout sur son passage ?
Les âmes, toujours perdues, restent là,
Prisonnières de ce qui a été. Les blessures
N'ont jamais guéri, et chaque nouveau
Jour n'est que l'amplification d'une douleur
Déjà trop profonde. Le mal, il existe ici dans
Chaque souffle, dans chaque recoin de cette
Maison marquée par la souffrance. L'arbre
En fleur, l'oiseau qui chantait autrefois...

Tout cela n'est plus qu'un souvenir effacé,
Une illusion fragile dans un monde devenu stérile.
Pourquoi chercher à illuminer ce qui est déjà
Englouti par la nuit ?

LA LUMIÈRE

Il est des jours où, malgré tout, l'on s'accroche
À cette lueur, aussi faible soit-elle. Elle vacille,
Peut-être, mais elle existe encore, cachée derrière
Les nuages de cette nuit éternelle. Même la poussière
Dans l'air semble porter les empreintes d'une
Époque révolue, d'une lueur qu'on a tenté
D'éteindre mais qui, de façon insoumise,
Refuse de mourir. Oui, il y a encore des
Résidus de vie dans l'obscurité, un souffle
Imperceptible qui, dans un coin de ce monde
Tombé en ruine, rêve encore de l'aube.
Mais qu'est-ce qu'une aube sans lumière
Véritable, sinon un lever gris, une promesse vide ?
Les cœurs en sang ne veulent plus croire,
Et pourtant... peut-être que l'espoir gît là,
Dans les recoins les plus sombres de la maison,
Attendant qu'une main, une âme,

Vienne un jour le réveiller.

L'OMBRE

L'espoir ? Quel espoir peut-il subsister quand
Tout ce que nous avons connu n'a été que douleur ?
Il se cache derrière les masques de la fausse lumière,
Comme un piège, un mirage qui promet
Des horizons clairs mais ne fait que conduire
À l'abîme. Le temps a pris ce qui était vivant
Et l'a plongé dans un gouffre, où même
Les souvenirs se dissipent. L'obscurité est devenue
Un refuge, une complice des âmes perdues qui
Cherchent à fuir la douleur de la réalité.
Peut-être qu'il n'y a plus rien à espérer,
Si ce n'est un ultime souffle de révolte
Contre ce destin, ce monde déchu où les arbres
Pourrissent avant d'avoir eu le temps de fleurir.
La lumière, tu le dis, vacille encore.
Mais est-ce vraiment la lumière ? Ou simplement
Une illusion qui cache l'ultime vide ?

LA LUMIÈRE

Ô, dans le demi-jour, il y a un silence lourd
De promesses non tenues, un monde suspendu
Entre l'ombre et la clarté, où même les pas
Semblent hésiter. Pourtant, dans ce monde
En balance, les chemins du songeur s'ouvrent
Doucement, comme des portes vers des rêves
Oubliés. La haie en fleurs, fragile et belle,
Le réjouit par sa pureté, une splendeur silencieuse,
Comme une caresse de l'âme aux confins
De l'hiver et du printemps. L'oiseau,
Petite créature divine, chante, insouciant
De l'impermanence des jours. Sa voix légère
S'élève vers le ciel, un cri d'espoir dans un monde
Qui semble avoir oublié comment en entendre.
La cloche du soir, par sa sonorité douce
Et lointaine, résonne en harmonie avec
L'appel des hommes, mais ce chant a-t-il encore
Un sens pour ceux qui n'entendent plus ?
Leur cœur, accablé par les ténèbres de
Leur propre existence, n'entend plus que
Le bruit sourd du malheur. Pourtant, quand
La cloche sonne, c'est tout un monde de fraternité

Qui semble s'éveiller, une invitation à la
Communauté des âmes perdues.

L'OMBRE

Ces chemins, ces haies, ces oiseaux chantant
Dans la douceur de la brise printanière...
Quelle ironie, n'est-ce pas ? Un rêve que
L'on poursuit sans jamais l'atteindre, un mirage
Qui se dérobe à chaque pas. Que sont les
Jeunes pousses du paysan, sinon des symboles
D'une vie qui fuit entre les doigts ? L'homme
Se réjouit, croit se nourrir de la beauté du monde,
Mais il ignore que tout est déjà en train de mourir
Sous ses yeux. Et même la cloche du soir,
Qui sonne son appel à la communion,
Semble perdre de sa portée. La communauté
Des hommes, autrefois si vibrante,
Se déchire lentement, comme une étoffe usée,
N'offrant plus que le vide de l'absence.
Ah, si seulement il pouvait oublier son destin,
Oublier ce poison qui coule dans ses veines,
Ce dard de l'épine planté en lui dès le départ.
Mais les ténèbres ne sont jamais loin.

Même dans la liberté, dans le ruisseau qui serpente,
Sa peine le suit, invisible mais lourde. Et l'arbre,
Arbre parlant, ne murmure que des mots
D'amertume, des avertissements que l'âme
Ne peut saisir. Que reste-t-il lorsque le ciel s'obscurcit,
Quand les rêves se perdent dans la brume ?
L'ombre est partout, elle se glisse dans
Le moindre repli du monde, dans la moindre pensée,
Prête à engloutir tout ce qui reste de lumière.

LA LUMIÈRE

Alors, dans un geste incertain, il prend dans
Sa main frêle le serpent, ce symbole vivant de
La tentation et du mal, comme s'il s'agrippait
À l'essence même de son existence. Le contact
Est glacé, et son cœur, déjà fragile, fond en larmes
Ardentes, des larmes qui dévalent ses joues
Comme un torrent de souffrance incommensurable.
Dans ce moment suspendu, tout semble
Se dilater, le monde autour de lui se rétrécit,
Ne laissant que la douleur pure. Et pourtant,
Dans la quiétude de la forêt, une silence
Presque sacré, une majesté dans le mutisme

Des arbres, tout cela demeure sublime,
D'une beauté effrayante dans son inaccessibilité.
Les arbres, les buissons, tout ici semble figé
Dans un temps que l'homme ne peut toucher,
Un temps où l'ombre se fait épaisse, verte, vivante,
Et où les bêtes moussues se glissent silencieusement
Entre les racines, cherchant refuge
Dans la nuit qui s'installe.

L'OMBRE

Ah, la nuit... elle est la complice des ténèbres
Qui rongent son âme. Le frisson qu'il ressent
Alors qu'il touche le serpent, c'est celui
De la condamnation. Chaque battement
De son cœur se fait écho du mal qui le ronge,
De la faute qu'il porte, invisible et pourtant
Si lourde, écrasant toute trace de lumière
En lui. Combien de fois a-t-il connu cette sensation ?
Celle où la conscience, comme une lame,
Se réveille et transperce les voiles de l'illusion.
Alors, il avance dans ces sentiers épineux,
Là où le sol est parsemé de pierres qui glissent
Sous ses pas, où chaque souffle de vent

Semble porteur de malédiction. La forêt, douce
Et muette, n'est plus qu'un terrain de souffrance.
Elle témoigne des errances de l'homme, de ses
Faiblesses, de ses failles béantes, et il erre
Sans but, sans possibilité de rédemption,
Dans ce labyrinthe infini d'auto-destruction.
Et que trouve-t-il à chaque tournant ? Que
De la nuit, que des ombres qui se font plus lourdes
À chaque pas. Le serpent dans sa main
N'est-il pas aussi un reflet de son propre cœur,
Empoisonné par la folie de ses actes ?

LA LUMIÈRE

Alors, dans un geste hésitant et pourtant
Inévitable, il prend dans sa main frêle
Le serpent, ce symbole ancien du péché et
De la tentation. Ses doigts se crispent autour
De l'animal, et son cœur, déjà fragile, fond
Lentement dans un tourbillon de larmes ardentes.
Ces larmes, emplies d'un désespoir indicible,
Dévalent son visage, brûlantes et salées,
Comme des rivières de douleur. Le serpent,
Froid et sinistre, semble se moquer de lui,

De ses fragilités, et l'étreinte qui se forme entre
Eux est celle de la condamnation, de l'impossibilité
De se libérer. Pourtant, dans cette clarté
D'une souffrance infinie, le monde autour
De lui reste profondément calme. La forêt,
Infiniment ancienne, l'entoure dans son mutisme
Presque sacré, tout semble figé dans un silence
Sacré. La lumière, tamisée par les ombres
Épaisses des arbres, baigne l'instant dans
Une solitude effrayante. L'obscurité, teintée de vert,
Grandit et se fait plus profonde, comme si
Les ténèbres elles-mêmes se nourrissaient
Des larmes de l'homme, s'abreuvant
De ses souffrances. Les bêtes moussues s'éveillent
Dans les sous-bois, se glissent furtivement,
Presque imperceptibles, entre les racines et
Les feuillages. Elles fuient la lumière, absorbées
Dans la nuit, comme si tout le monde était
Complice d'un secret qu'aucun homme
N'osera jamais dévoiler.

L'OMBRE

Ah, la beauté de cette nuit, cette nuit
À la fois splendide et tragique, où le cœur humain
Se trouve nu, exposé à sa propre cruauté.
Ce serpent qu'il serre dans sa main,
Ce serpent qu'il retient comme un dernier espoir,
C'est l'image même de la chute, de la
Culpabilité qui s'enroule autour de son âme
Et ne cesse de l'étouffer. Chaque étreinte
Du serpent est une morsure de plus dans
Son esprit, une déchirure supplémentaire dans
Son être. Quand il laisse tomber ses larmes,
N'est-ce pas comme si une partie de lui-même
Se déversait dans cette terre qu'il foule ?
Mais rien n'est pur, rien n'est lavé. La forêt,
Ce lieu apaisant pour d'autres, est pour lui un
Labyrinthe sans fin, une image de son
Propre intérieur corrompu. Il n'y a de silence
Ici que pour ceux qui cherchent à fuir
Leur propre voix, pour ceux qui fuient
La vérité. Et pourtant, cette nuit est la plus réelle
De toutes, la plus profonde, parce qu'elle dévoile
L'âme dans toute sa nudité. Le frisson

Qu'il ressent lorsqu'il touche la bête, ce n'est pas
Seulement le frisson d'une peur extérieure,
C'est celui d'une reconnaissance intime,
Une prise de conscience violente de sa propre faute.
Il a cherché à échapper à sa propre ombre,
Mais chaque sentier qu'il emprunte est une trace
Laissée par ses pas tortueux. Chaque pas dans
Cette forêt est un pas de plus vers la rédemption
Ou la perte, et il sait, au fond, qu'il n'échappe
À aucune de ces deux routes.

LA LUMIÈRE

Alors, dans l'ombre d'un buisson d'épines,
Il trouva, solitaire et fragile, la forme blanche
De l'enfant. Cette apparition lumineuse,
Presque irréelle, se tenait là, comme un spectre
Perdu, sa chair maculée de sang frais.
Ses bras tendus semblaient chercher
Quelque chose, ou quelqu'un, peut-être
La promesse d'un amour qui ne viendrait pas,
Peut-être la quête d'un idéal qui n'a jamais existé.
L'enfant, dans son innocence mutilée, portait
Sur ses épaules une lourde souffrance,

Comme si le monde entier pesait sur sa
Frêle silhouette. Il la contemplait, frappé de
Stupeur, mais incapable de la toucher.
Elle, l'enfant, et lui, l'adulte abîmé, séparés
Par un abîme d'impossibilité. Il se tenait là,
Dans le silence de la nuit, ses yeux égarés
Plongeant dans le vide, enveloppé dans une
Chevelure d'acier, dure et froide comme les
Chaînes du destin. Son esprit, fragmenté et
Brisé, se perdait dans un tourbillon de pensées
Qu'il ne pouvait saisir. Le vent pourpre de la nuit
Soufflait sans fin, dispersant autour de lui
Les anges radieux qui l'accompagnaient.
Ces êtres lumineux se sont effondrés, emportés
Par la fureur de la nuit, comme des étoiles
Mourantes englouties dans un océan de ténèbres.
Tout était poussière, tout se dissipait dans l'obscurité,
Et lui, là, prisonnier de sa propre douleur,
Se sentait étranger à tout, comme si la vie
Elle-même ne lui appartenait plus. La nuit
Se ferma autour de lui, il entra dans une caverne
De cristal, froide et translucide, où il se sentit
Enfermé, enchaîné par une souffrance muette.
Les heures s'étiraient, et au matin, une

Lèpre argentée se déploya sur son front,
Signe de la dégradation inexorable de son être.
Cette maladie n'était pas simplement celle
Du corps, mais celle de l'âme, l'écho d'une violence
Intérieure qu'il ne pouvait combattre. La lumière
De l'aurore semblait aussi lointaine qu'un rêve
Oublié, et dans ce lieu clos, il n'y avait ni rédemption
Ni salut, seulement un cycle sans fin de souffrance.

L'OMBRE

Il voit l'enfant saigner, vêtu de la pureté
Blanche, mais cette pureté n'est qu'une illusion,
Un masque, comme tout ce qu'il croyait autrefois.
Le sang de l'enfant n'est que le reflet de
Son propre sang, sa propre souffrance
Projetée sur l'autre. L'enfant cherche
Quelque chose qu'il ne pourra jamais trouver,
Tout comme lui-même cherche un sens,
Une lumière qu'il sait ne jamais atteindre.
Il reste là, pétrifié dans la douleur, enfermé
Dans sa chevelure d'acier, prisonnier d'un monde
Qui ne lui laisse aucune issue. La lumière de l'enfant
N'est qu'un leurre, une étoile filante dans

La nuit noire. C'est la nuit qui le dévore,
Qui souffle avec une violence inouïe, balayant
Tout ce qui est beau, tout ce qui est pur.
Les anges radieux, dispersés comme des cendres
Par le vent pourpre, ne sont que les illusions
Perdues d'un homme déchu, d'un esprit corrompu
Par sa propre faiblesse. Et là, dans cette caverne
De cristal, il se laisse engloutir, il laisse
La lèpre argentée s'étendre sur son front
Comme une couronne d'amertume, comme
Une signature de la fatalité. Sa souffrance
Est un fardeau qu'il porte depuis toujours,
Et même si la lumière du matin semblait lointaine,
Il savait au fond de lui que cette nuit, cette nuit
Sans fin, serait son seul refuge. La dégradation
Qu'il subit n'est pas extérieure, elle vient de l'intérieur,
Elle est une manifestation physique de son âme
Décomposée. La nuit, son unique compagne,
Est celle qui l'accepte, qui le comprend, qui l'emprisonne.

LA LUMIÈRE

Il descendait, seul, une ombre parmi les ombres,
Ses pas lourds se perdant sous le ciel étoilé
De l'automne. L'air était froid, coupant, et la neige
Tombait en silence, recouvrant tout
D'une blancheur fantomatique, presque irréelle.
L'obscurité semblait se déverser comme
Une mer bleue, engloutissant la maison
Qu'il approchait, transformant chaque pierre
En un monument de solennité funèbre. Dans cette nuit
Glacée, il se sentait comme un spectre, comme
Une présence qui n'avait plus de substance,
Qui s'effaçait dans l'ombre des choses. Soudain,
La voix de son père brisa le silence, grave et
Dure comme le fracas du fer, et il sentit une
Vague d'effroi s'abattre sur lui. Cette voix
N'était plus un murmure humain, mais un cri
Déchireur, une invocation des ténèbres, comme si
Chaque mot était une malédiction. Il se figea
Dans l'obscurité, absorbé par cette vibration
Qui lui rappelait la dureté du monde, la douleur
D'un héritage qui ne le laisserait jamais en paix.
Les femmes de la maison se courbaient,

Terrifiées, et il le comprenait. Malheur à elles,
Malheur à cette apparence courbée qu'elles prenaient,
Malheur à ce fardeau d'être humain qu'elles
Portaient sans espoir de salut. Et sous les mains roides
De la race qui les gouvernait, les fruits, autrefois
Vibrants de vie, se flétrirent, les meubles se durcirent
Comme de la pierre, et la maison elle-même
Semblait se figer dans une immobilité mortelle,
Comme si elle avait été condamnée à l'oubli, à l'agonie
Lente et inexorable du temps.

L'OMBRE

Il descendait, et la neige ne cessait
De tomber, comme un manteau funeste,
Comme un voile qui recouvre toute chose,
Une couverture douce mais mortelle. Chaque
Flocon qui se posait sur le sol semblait marquer
La fin de quelque chose, un cycle qui se termine,
Une existence qui se dissipe. L'obscurité bleue
Qui emplissait la maison était comme une présence
Palpable, un lourd silence qui étouffait tout,
Rendant chaque respiration plus difficile,
Chaque pensée plus lourde. Il marchait,

Et chaque pas semblait l'amener plus près
Du gouffre, plus près de la fin de tout.
La voix du père résonnait comme une
Sentence, brutale et inaltérable. Cette voix,
Il la reconnaissait, elle portait en elle
La promesse d'une souffrance infinie. Il savait
Que l'épouvante qu'elle portait n'était pas
Seulement la sienne, mais celle de toute
Une lignée, d'une génération accablée par
Le poids du malheur. Les femmes, courbées
Sous le joug des hommes, se laissaient envahir
Par la peur, par une terreur qu'elles n'avaient
Ni le pouvoir ni l'espoir de surmonter. Leur courbure,
Ce signe de soumission, ne faisait qu'alimenter
La misère d'un monde déjà brisé. Sous leurs mains
Roides, le monde lui-même se flétrissait,
Comme une vieille plante que l'on ne pouvait
Plus sauver. Les fruits, jadis pleins de promesses,
Se fanèrent, et les meubles, symboles d'une vie
Domestique, se durcirent, devenant presque
Des reliques, figées dans un temps révolu.
Il n'y avait plus de vie ici, seulement un long,
Inéluctable déclin. La maison était devenue
Le tombeau de l'âme, un espace clos

Où la lumière ne pénétrait plus.

LA LUMIÈRE

Un cri déchira la nuit, un rugissement primal,
Sauvage. Le loup, silhouette noire sous la lueur
Pâle de la lune, s'acharna sur le premier-né,
Déchirant la chair, frappant la vie d'un coup
Impitoyable. La lumière vacilla, se recroquevilla,
Comme si elle même hésitait à observer
Une telle scène. Les sœurs, tremblantes, apeurées
Par la fureur dévorante du loup, s'enfuirent
À travers les jardins sombres et maudits,
Fuyant les ombres portées par la terreur.
Elles couraient, comme des âmes perdues,
Cherchant refuge dans les bras froids
De vieillards osseux, comme si la fuite était leur
Seul salut. Mais en eux aussi se cachait la mort,
Et la fuite n'était qu'une illusion de vie.
Lui, pourtant, ne bougeait pas. Il restait là,
Figé dans un abîme de ténèbres infinies.
Les ténèbres l'envahissaient de plus en plus,
Jusqu'à ce qu'il ne sache plus s'il était encore
Vivant ou déjà noyé dans l'ombre. Ses yeux

Cherchaient quelque chose à saisir, mais
Il n'y avait que l'obscurité autour de lui,
Une obscurité qui l'enserrait, le paralysait.
Dans sa folie, dans son désespoir, il se mit
À chanter, une mélodie étrangère, brisée,
Une chanson née du cœur même des ruines.
Chaque note semblait s'échapper de ses lèvres
Comme une dernière prière, une plainte
Désespérée. Mais le vent, ce vent froid, ce vent
Sans pitié, le vent de Dieu, souffla sur lui et
Engloutit sa voix, la noyant dans l'infini du ciel,
L'emportant dans le silence du monde.
Il chanta pour que quelqu'un l'entende,
Mais la nature elle-même le réduisit au silence.
Seul restait le vent, qui n'offrait aucune réponse,
Qui emportait tout dans son souffle glacial.

L'OMBRE

Un loup déchiqueta la chair du premier-né,
Et dans ce rugissement, la nuit sembla se déchirer,
Se fendre sous le poids de cette violence.
Le loup, dans sa cruauté, n'avait pas seulement
Dévoré un corps, il avait englouti l'innocence,

La pureté de ce qui naît dans ce monde.
La lumière s'éteignait, une à une, dans
Les yeux de ceux qui étaient témoins de ce massacre.
Les sœurs, effrayées, fuyaient dans des jardins
Où la terre semblait se soulever sous leurs pas,
Comme si elle aussi était frappée par
La malédiction de ce monde. Leur fuite
Les conduisit à des vieillards dont les os se brisaient
Sous le poids des années et des souffrances.
Ils n'étaient pas sauvés, pas protégés.
Ils étaient eux aussi enchaînés, enfermés
Dans des cages d'os et de douleur.
Lui, le témoin, restait là, absorbé par
Les ténèbres, les bras ouverts, comme un corps
Abandonné au vent. L'obscurité n'était plus
Simplement autour de lui, elle pénétrait ses veines,
Son âme. Il ne voyait plus que l'abîme,
Il n'entendait plus que le murmure des ombres.
Et dans ce vide, il chanta, comme pour invoquer
Quelque chose d'autre, comme pour donner
Un sens à cette chute infinie. Mais le vent de Dieu,
Implacable, souffla sur lui, balayant sa voix,
La réduisant à l'insignifiance, comme si tout
Ce qu'il avait exprimé n'avait jamais existé.

Son chant se perdit dans l'immensité du ciel,
Englouti dans le néant, et il resta là, solitaire,
Dans une maison sans fenêtres, sans porte,
Où même le vent semblait s'être tu.

LA LUMIÈRE

Ô la volupté de la mort, douce et terrible,
Elle s'invite comme une amante silencieuse,
Venant effleurer la peau avec la douceur glacée
D'une brise d'hiver. La mort, qui danse
Avec la vie, qui l'embrasse dans son éternel
Voyage. Comment comprendre cette ivresse ?
La mort n'est-elle pas une fin ou un commencement,
Un passage entre les mondes ? Mais dans l'ombre,
Dans cette nuit sans fin, les enfants d'une race
Sombre, oubliée de la lumière, déambulent,
Perdus entre les ombres et la lueur des étoiles
Mortes. Leurs cœurs, noircis de souffrance,
S'élèvent dans un chant désespéré.
Et pourtant, dans cette danse macabre,
Il y a quelque chose d'infiniment triste et sublime.

L'OMBRE

Argentées luisent les fleurs mauvaises,
Éclatantes et vénéneuses, en un étrange éclat,
Comme des étoiles perdues qui, dans leur chute,
Ont laissé des traces de sang sur sa tempe, comme
Un marquage de l'âme, une empreinte laissée par
Le monde qui l'a forgé dans la douleur.
La lune, froide spectatrice, brille d'un éclat
Mortifère dans ses yeux brisés, comme
Une lumière morte, distante, qui ne fait que
Renforcer la lourdeur de la nuit. Ses yeux
Ne voient plus que des ombres qui s'étirent
Et se mêlent, reflet d'une race maudite,
D'une humanité déchue, dont le cœur
Ne connaît plus la paix.

LA LUMIÈRE

Ô, les nocturnes, ceux qui errent dans la nuit
Sans fin, sans but, emportés par la tempête
Des âmes perdues. Ô, les maudits, les fils de l'ombre,
Que le vent emporte dans les ténèbres.
Ils ne connaissent ni répit ni clarté, mais se laissent

Guider par la lumière de la mort, leur unique
Compagne, leur unique vérité.

LA LUMIÈRE

Ô, les nocturnes, ceux qui errent dans l'obscurité
Sans une lueur pour guider leurs pas, comme
Des spectres privés de leur lumière, noyés
Dans l'infini de la nuit. Il n'y a ni ciel ni terre
Pour eux, seulement l'écho de leurs propres
Souffrances résonnant dans un vide glacé.
Ils avancent dans un monde de brume où
Chaque souffle est une bataille, chaque pas
Une victoire arrachée à l'impossible.
Ô, les maudits, errant sous le poids des siècles,
Emportés par la tempête, jetés dans les abîmes
De l'oubli. Leur existence n'est qu'une longue
Chute vers une fin sans nom, sans forme.
Ils marchent sans espoir, mais dans leur coeur
Brûle encore une flamme dévorante, une lumière
Qui cherche à percer les ténèbres, à se libérer
Des chaînes invisibles qui les enserrant. La nuit
Est leur complice, la lune leur témoin silencieux.
Pourtant, même dans cette obscurité infinie,

Un murmure d'éternité persiste. La mort,
Spectatrice silencieuse, est là, toujours présente,
Douce et froide, prête à les embrasser
Dans une dernière danse d'oubli.

L'OMBRE

Mais tu te trompes, *LUMIÈRE*, quand tu parles
De lumière dans cette nuit infinie. La lumière
N'est plus qu'une illusion pour ces âmes perdues.
La nuit n'est-elle pas la véritable demeure
De ceux que tu appelles les maudits ? Elle est
Leur mère et leur tombeau, leur refuge et leur abîme.
Leur cœur, que tu imagines encore porté par
Une flamme, est déjà éteint depuis longtemps.
Ce que tu vois comme un dernier souffle
D'espoir n'est que l'écho d'un songe décharné,
D'une illusion fragile. Ils marchent dans l'obscurité
Parce qu'ils sont nés de l'ombre, parce qu'ils
N'ont jamais connu la lumière, ou l'ont
Abandonnée depuis si longtemps qu'ils ont
Oublié même l'étreinte douce de la chaleur.
Dans cette obscurité, il n'y a ni désir ni espoir,
Seulement un long et silencieux tourment.

Tu parles de tempête, de chute, mais sais-tu
Ce qu'est le vide, *LUMIÈRE* ? C'est ici, dans cet abîme
Sans fond, que réside la vérité. La mort n'est pas
Une fin. Elle est le début de tout. Elle est la paix
Pour ceux qui, comme nous, ont trop longtemps
Erré dans le souffle brûlant des vivants.

LA LUMIÈRE

La torpeur s'est abattue sur lui,
Profonde et implacable, comme une nuit
Sans fin, une nuit où chaque souffle semble
Emprisonné dans la brume de la souffrance.
Il se trouve là, dans un monde où la clarté
Est absente, plongé dans ces poisons
Sombres qui enchaînent les âmes.
Le visage de la mère, figé, devenu
Une pierre dans l'obscurité, hante
Chaque recoin de son esprit. Dans ce silence
De mort, un chant fragile s'élève, comme un
Ultime souffle d'espoir, un rayon dans cette obscurité glacée.
Mais la beauté de ce moment s'effrite
Sous le poids des souvenirs, sous l'amertume du passé.
Lui, qui aurait voulu échapper à cette nuit,

Se trouve à nouveau confronté à la vérité de
Son existence, une vérité qui s'entrelace
Avec des rêves où la lumière et l'ombre
Se confondent dans une danse sans fin.

L'OMBRE

Tu parles de lumière, mais où est-elle vraiment ?
Dans ce monde de ruines, n'est-ce pas
Le silence qui domine ? Les étoiles elles-mêmes
Semblent hésiter à briller. Leur éclat se perd
Dans le vide, comme un souffle éphémère
Dans le vent. Il se trouve, toi et lui,
Dans cet univers figé, où même l'ombre semble
Se dérober, se cacher dans les fissures du réel.
Et pourtant, dans cette obscurité,
Il est comme un enfant perdu, cherchant
Quelque chose qu'il ne peut nommer,
Mais qu'il désire ardemment. La nuit s'étend
Sur lui, lourde et silencieuse, mais c'est là
Qu'il trouve une étrange forme de réconfort,
Un refuge temporaire dans l'absence de lumière.

LA LUMIÈRE

Mais ne vois-tu pas ? Dans cette obscurité,
Il y a aussi un espace pour la rédemption.
C'est dans ces moments d'introspection,
Dans le calme étrange de la nuit, qu'il peut
Enfin entendre la voix de son âme,
Faible mais persistante. Ce n'est pas la clarté
De l'aube qui l'atteint, mais une lumière plus fragile,
Un éclat éphémère qui survit dans le creux
De l'obscurité. L'âme, malgré ses ténèbres,
Peut encore espérer, encore se réinventer,
Même dans les bras de l'obscurité la plus totale.
Cette nuit, ce sommeil qui semble l'engloutir,
Est aussi un espace pour guérir, pour s'échapper,
Même si ce n'est que pour un instant.

L'OMBRE

Tu parles d'espoir, et pourtant
L'espoir n'est qu'un chimère, un mirage
Qui se dérobe au moment où on croit
L'atteindre. L'âme n'est pas faite pour
Se relever après la chute, elle est construite

Pour se noyer dans les ténèbres, pour
S'y perdre et s'y consumer. Et que dire de cette lumière
Que tu évoques ? Une lueur vacillante
Dans une mer d'ombre. Il croit encore qu'il peut
Toucher cette pureté, mais la vérité est plus cruelle.
Il s'égare dans des rêves qui n'ont rien à offrir,
Une illusion de beauté qui se brise
Dès qu'on essaie de l'atteindre. La lumière n'est
Qu'un souvenir, un écho du passé,
Et non une promesse pour l'avenir.

LA LUMIÈRE

Et pourtant, n'est-ce pas dans cette lutte
Contre les ténèbres que réside
La beauté de l'existence ? Même un éclat de lumière,
Aussi faible soit-il, a sa place dans ce monde
D'ombres. Les rêves, bien que brisés,
Portent en eux une vérité cachée,
Une vérité que la lumière du jour
Ne peut jamais révéler. Peut-être que cet enfant
Perdu, ce chercheur d'espoir, ne verra jamais
La lumière éclatante de l'aube.
Mais il connaît une vérité plus intime,

Une vérité que seul le silence de la nuit peut révéler,
Une lumière née de la souffrance et de la quête.

L'OMBRE

Oui, la quête, c'est cela. Une quête sans fin
Vers un but que l'on ne peut jamais atteindre.
Cette lumière, que tu cherches tant
A préserver, n'est qu'un rêve qui se dissipe
Au contact de la réalité. Il se voit dans
Les miroirs de ses propres illusions,
Mais il ne peut toucher ce qu'il voit.
La pureté qu'il recherche est une chimère,
Un reflet brisé dans les eaux tumultueuses
De son âme. Et pourtant, il continue à avancer,
Comme un aveugle cherchant la lueur
D'une étoile morte. Dans cette quête,
Il n'y a pas de salut, seulement un éternel
Recommencement, une spirale sans fin
Qui le tire plus loin dans l'obscurité.

LA LUMIÈRE

Tu vois la quête comme une perte,
Mais elle est aussi une forme de résilience.
Chaque pas qu'il fait dans l'obscurité est
Un pas vers sa propre compréhension.
La lumière qu'il cherche n'est pas extérieure,
Elle ne réside pas dans les étoiles lointaines.
Elle brûle en lui, vacillante, fragile,
Mais présente. Peut-être que ce n'est pas
La lumière éclatante qu'il attend, mais une lueur
Plus intime, plus proche de l'âme.
Elle se cache dans chaque souffle, dans chaque rêve,
Dans chaque combat silencieux contre les ombres.
Et c'est cela, je crois, qui est précieux.

Les tournesols, lourds et lumineux,
Se penchent doucement vers la terre,
Comme des prières silencieuses,
Absorbant chaque rayon de soleil.
C'est l'été, et tout dans le jardin semble
Vibrer de vie. Le jardin, ce sanctuaire de lumière,
Se remplit de la douceur de la nature.
Les abeilles, infatigables, bourdonnent

De fleur en fleur, apportant avec elles
Un parfum sucré, une promesse d'abondance.
Le feuillage du noyer, vert et épais, se balance
Sous les caresses du vent, offrant son ombre
A ceux qui cherchent refuge. Et les orages,
Ces messagers du ciel, viennent rompre le calme,
Apportant leur tumultueuse énergie avant de s'éclipser,
Laissant derrière eux un air chargé de la fraîcheur
D'un renouveau. C'est une danse infinie,
Un ballet entre la lumière et l'ombre,
Entre la vie et la mort. Même le pavot,
Dans sa capsule verte, offre ses rêves cachés,
Précieux, tissés dans la soie de la nuit.

L'OMBRE

Mais tout ce que tu vois dans ce jardin
N'est qu'une illusion, une beauté éphémère,
Fragile. Les tournesols s'inclinent,
Mais ne cherchent-ils pas, en réalité,
Une lumière qu'ils ne peuvent retenir ?
Leur or doré, cette lumière implacable,
Les brûle aussi. Ils ne sont que des esclaves
Du soleil, des êtres destinés à se faner

Dès que sa chaleur disparaît. Et ces abeilles,
Incessantes, ces êtres laborieux qui
Parcourent sans fin les fleurs, qu'ont-elles trouvé,
Si ce n'est une existence marquée
Par la répétition et la quête de ce nectar éphémère ?
Le pavot, oui, il fleurit, il porte en lui
Des rêves argentés, mais ces rêves sont-ils
Vraiment le fruit de la beauté ou celui de l'oubli ?
Ils sont enfermés dans sa capsule,
Dans son secret, inaccessibles et fuyants.
Rien de ce que tu vois n'est permanent,
Rien n'échappe à la loi de la dégradation.
L'orage, ce passage violent, laisse derrière lui
Des ruines, non des promesses. Il nettoie,
Oui, mais il emporte aussi tout sur son passage,
Effaçant les traces du vivant. Tu parles de lumière,
Mais chaque éclat est une brûlure,
Chaque rêve est une illusion vouée à disparaître.

LA LUMIÈRE

Oui, l'illusion... Mais peut-être est-ce là, justement,
L'essence de la beauté. Elle n'est jamais éternelle,
Elle est fugace, éphémère. C'est dans cette fragilité

Que réside son pouvoir. Le pavot, dans sa capsule verte,
Porte nos rêves, mais ces rêves sont-ils vraiment
Destinés à durer ? Peut-être pas.
Peut-être que leur beauté réside dans leur disparition,
Dans leur moment d'existence fragile.
Et les tournesols qui se penchent
Vers la terre ne cherchent pas simplement la lumière,
Mais cherchent à s'y fondre, à se faire un avec elle,
Même s'ils savent que ce moment ne durera pas.
La lumière et l'ombre, le jour et la nuit,
S'entrelacent dans un bal sans fin, et ce que tu appelles
Illusion est peut-être le seul moyen de percevoir
La vérité cachée dans l'éphémère.
Les orages qui passent, la pluie qui tombe,
Tout est un renouvellement, une régénération.
Et dans cette régénération, il y a la promesse
D'un autre commencement.

L'OMBRE

Mais ces commencements sont-ils seulement nouveaux,
Ou n'est-ce qu'une répétition infinie de ce qui
A déjà été ? Le pavot, les tournesols, les abeilles...
Tout cela tourne en rond. Ils portent en eux

La beauté, oui, mais aussi la fin. L'ombre qui s'installe
N'est pas un ennemi, elle est une compagne fidèle,
Elle suit chaque éclat de lumière,
Chaque scintillement d'espoir. Elle n'est pas
L'opposée de la lumière, elle en est une extension.
Le pavot rêve, oui, mais dans ses rêves se cache
Aussi la mort. L'orage emporte tout, mais
C'est dans cette destruction que la vie
Se régénère, à condition d'accepter que
Cette régénération n'est que temporaire,
Qu'éphémère, comme tout dans ce monde.
Chaque rêve est un prélude à un réveil brutal.
Chaque fleur est un adieu.

LA LUMIÈRE

Et pourtant, dans cette fugacité,
Dans ce cycle sans fin de vie et de mort,
Je vois une forme de perfection.
La beauté n'est pas dans l'éternité,
Mais dans l'intensité du moment, dans l'instant
Où tout converge. Les tournesols, les abeilles,
Le pavot... ils sont là pour un instant, et cet instant
Est tout ce qui compte. Ils s'épanouissent

Dans la lumière, puis se fanent, mais
Dans ce mouvement, il y a une danse sacrée,
Un rythme universel. L'ombre n'est pas une fin,
Elle est une partie de ce tout. C'est elle qui rend
La lumière plus brillante, plus précieuse.
Sans elle, la lumière serait absurde,
Sans contraste, sans sens. Peut-être que ce monde,
Avec ses cycles, ses ombres et ses lumières,
Est le seul que nous puissions comprendre.
Et même dans la destruction, il y a un commencement,
Une naissance qui attend de fleurir.

L'OMBRE

Alors tu célèbres cette éternelle danse,
Cette incessante répétition. Mais je te dis
Que cette danse est un piège,
Que ce monde est une illusion, une succession
De commencements et de fins qui
Se succèdent sans fin. Tu dis que la beauté
Réside dans l'éphémère, mais cela ne fait que
Souligner l'absence de sens. Chaque rêve,
Chaque fleur, chaque instant est un mirage,
Une promesse qui ne peut être tenue.

Et dans cette beauté qui se fane, dans ces vies
Qui passent, il y a aussi une vérité cruelle :
Rien ne reste. La lumière, comme l'ombre,
Ne sont que des ombres elles-mêmes, projetées sur le vide.

LA LUMIÈRE

Ô, ce silence, cette atmosphère suspendue,
Où chaque souffle semblait résonner dans
L'immensité d'une maison devenue étrangère.
La pièce était vide, et pourtant, on y sentait
Encore l'écho du père, comme un souvenir
Figé dans le temps. Il s'était enfui, dans
L'obscurité, laissant derrière lui un vide plus grand
Encore que sa présence. Et pourtant,
Le fruit sur l'arbre murmurait sa maturité,
Chaque peau pourpre attendant d'être cueillie,
De goûter à la chaleur du soleil. Mais même
Dans cette chaleur, la main du jardinier restait
Dure, creusée de labeur, marquée par le travail
Incessant de la terre. Ses gestes étaient
Ceux d'une vie vécue dans la lutte contre
La nature, contre l'implacable marche du temps.
Et dans l'éclat du jour, sous les rayons puissants

Du soleil, les signes de crin – signes d’une
Souffrance ancienne, d’une existence rude –
Se dessinaient sur tout ce qui l’entourait,
Comme des empreintes d’un passé oublié.

Mais lorsque le soir tomba, un autre silence
Envahit la maison. L’ombre du mort, lourde
Et silencieuse, se glissa dans le cercle des
Vivants. Son pas, presque inaudible, résonna
De cristal, une mélodie fragile et étrange,
Marquée par l’irréel, traversa le jardin, glissant
Sur l’herbe verte comme un rêve perdu. Il était là,
Sans être là, entre la mémoire et l’oubli.

L’OMBRE

Silence, oui, mais quel silence lourd de sens,
De mystère et de tourment. Ce silence n’était
Pas la paix, mais un fardeau. Le père s’en est allé,
Mais il laisse derrière lui une présence palpable,
Comme une ombre géante qui dévore
L’espace. La maison, d’apparence vide,
Est emplie de ses vestiges, de ce qui reste
De lui dans les recoins, dans les objets,

Dans l'air même. Et pourtant, que reste-t-il
Réellement de lui ? Son départ ne fait que
Souligner le vide de son absence, une absence
Plus grande que sa propre existence.
Le fruit qui mûrit sur l'arbre, symbolise l
A fuite du temps, un temps inexorable qui
Ne fait que dévorer chaque instant. Son éclat
Pourpre, luisant dans la lumière du jour,
Se fane, comme se fanent toutes choses
Qui naissent. Le jardinier, ce soldat de la terre,
N'est qu'un témoin impuissant de cette marche
Inéluctable. Ses mains, dures et pleines de cicatrices,
Ne peuvent arrêter le passage du temps,
Ni empêcher l'effritement des choses.
Et ces signes de crin dans le soleil resplendissant,
Ils sont le reflet d'une souffrance ancienne,
D'une lutte qui se répète à l'infini, sans fin.
Et lorsque la nuit s'abat sur tout, l'ombre du
Mort revient, mais elle n'est pas une ombre
De réconfort. Elle entre dans la maison, parmi
Les siens, mais elle n'est pas là pour consoler.
Elle est là pour rappeler l'absence, pour montrer
Que même dans le cercle des vivants, il existe
Une fracture, un espace vide que rien ne peut

Comblé. Son pas, résonnant comme du cristal,
Déchire le silence et fait écho dans la prairie
Verdoyante, mais ce n'est pas un écho de beauté.
C'est un cri, un cri étouffé qui traverse les âges,
Un souvenir douloureux, un marbre froid que
Rien ne peut réchauffer.

LA LUMIERE

Tu vois le silence comme une lourde ombre,
Mais peut-être est-il aussi un espace où
Tout peut renaître. Le père s'en est allé,
Mais il a laissé quelque chose en nous,
Quelque chose qui transcende sa simple
Présence physique. Ce n'est pas un vide,
Mais un passage, une transition, un moment
De métamorphose. Le fruit pourpre
Sur l'arbre n'est pas seulement la fin d'un cycle,
Mais aussi le signe d'un autre commencement.
La récolte n'est pas un acte de perte, mais
De renouvellement. Et même si les mains
Du jardinier sont dures et creusées par
Le temps, son travail n'est jamais en vain.
Il sème, il cultive, et chaque geste qu'il fait,

Aussi laborieux soit-il, participe à la continuité
De la vie. Ses signes de crin, ces marques de
Souffrance, sont aussi des témoignages de l'effort
Humain, de la persévérance, du lien avec la terre.
L'ombre du mort, qui se glisse silencieusement
Dans la maison, n'est pas seulement le signe
D'une absence, mais d'une présence continue, i
Nvisible mais palpable. Elle n'est pas là pour nous
Effrayer, mais pour nous rappeler que tout ce qui vit
Est destiné à disparaître, et que cette disparition
Fait partie de notre essence. Le cristal de son pas,
Fragile et pur, est le reflet de la vie elle-même –
Belle et brisée, éternelle dans sa fugacité.
Même dans l'obscurité de la nuit, il y a
De la lumière. Même dans la mémoire du passé,
Il y a de l'espoir.

L'OMBRE

Tu parles d'espoir, mais qu'en est-il de la vérité,
De ce qui est réel dans ce monde ? L'ombre
Du mort n'est pas une douce présence,
Elle est un avertissement, une leçon dure.
Elle nous dit que nous sommes condamnés

À vivre dans un monde de passage, où tout
Ce que nous construisons finit par s'effondrer.
Tu parles de la récolte, mais de quel fruit
Parlons-nous ? Celui de l'effort humain, certes,
Mais aussi de la souffrance, du travail incessant
Pour quelque chose qui, finalement, ne reste
Jamais. La maison, vide, n'est pas un lieu de paix,
Mais un espace de douleur figée, un lieu où
Les souvenirs des absents hantent chaque pièce,
Chaque objet. Les tourments du jardinier, les signes
De crin dans la lumière, ce sont les stigmates
D'une existence de lutte, de résistance contre
Un monde qui ne nous appartient pas,
Un monde qui nous engloutit, un monde qui
Nous échappe. Et que dire du cristal du pas du mort ?
Il brise la tranquillité de ce monde, comme
Une vérité qu'on préfère ignorer. Il n'est pas
Une mélodie douce, mais une cloche qui sonne
La fin, un dernier avertissement que personne
Ne peut entendre avant qu'il ne soit trop tard.

LA LUMIÈRE

Ce silence lourd, presque palpable, comme une
Présence figée autour de la table. Ces corps,
Assemblés là, côte à côte, semblant fusionner
Dans une même souffrance silencieuse, comme si
La simple action de manger devenait un fardeau
Insupportable. Le pain, ce symbole de vie, devient
Une agonie. Leur souffle court, presque imperceptible,
Se mêle au bruit sec des mains qui, comme
De la cire, se décomposent à chaque effort.
C'est la fin d'un cycle, la fin d'un quotidien
Simple et réconfortant. Et quand la morsure du pain,
Qu'on croyait nourrissant, se fait douleur,
Que reste-t-il alors ? La chair se délite, les âmes
S'éteignent dans le froid de la faim qui s'installe.
La table n'est plus un lieu de partage, mais un autel
Où chaque bouchée est une offrande douloureuse.

L'OMBRE

Le repas n'est plus un rite sacré, mais
Un dernier acte de désespoir, une répétition
Macabre de ce qui est déjà perdu. Le pain,

Le plus humain des nourritures, devient la pierre
Du tombeau. Et la souffrance, dans cette scène,
N'est pas seulement physique, elle est celle
De l'âme, rongée par l'impuissance.
La sœur, le regard dur comme la pierre, les yeux
Vidés de tout espoir, regarde cette scène
Comme une spectatrice impuissante de sa propre
Perte. La folie, qui s'installe subrepticement, envahit
La pièce, se glisse entre les corps comme
Une malédiction. Quand le frère, pris dans l'étreinte
Noire de la nuit intérieure, perd le fil de lui-même,
C'est une déchirure qui résonne dans le silence
De la pièce. La mère, elle aussi, succombe
À ce poison invisible. Ses mains, pourtant pleines
De douceur, n'arrivent plus à nourrir, elles se crispent,
Effleurent à peine le pain devenu roc.
Elle, qui avait été celle de la vie, se transforme
À son tour en spectatrice impuissante, témoin
De la chute. C'est dans ce moment, tragique
Et indélébile, que l'humanité touche le fond,
Là où les mains se vident, où les corps se vident,
Où même le pain se transforme en pierre.

LA LUMIÈRE

Mais peut-être est-ce cela, le véritable défi
De l'existence – accepter que tout ce que
Nous chérissons, même la nourriture la plus
Élémentaire, puisse se transformer en une source
De douleur. Ce n'est pas seulement la faim qui
Dévore l'esprit, mais aussi l'impossibilité de
Comblé ce vide, d'offrir ce qu'il y a de plus essentiel.
Et dans cet instant de perte, la table devient
Le miroir de notre humanité la plus profonde :
À la fois vulnérable et résiliente, perdue et
Chercheuse de rédemption. La pierre du pain
Peut être brisée, peut-être que cette même pierre
Sera ce qui, un jour, nourrira à nouveau l'esprit.

L'OMBRE

L'espoir que tu sembles voir dans cette dévastation
N'est qu'un mirage. La table, le pain, la mère,
Le frère, la sœur... tous sont des témoins
De la grande dissonance de l'existence humaine.
La douleur n'est ni rédemption ni victoire, elle
Est ce qui nous engloutit avant même que

Nous n'acceptons sa réalité. La folie n'est pas
Une échappatoire, mais un abîme sans fond.
Et quand la main de la mère ne peut plus
Nourrir, quand la tendresse devient inerte,
Que reste-t-il, sinon la pierre ? L'amour se fige.
Le désir s'éteint. Tout se désagrège dans un dernier soupir.

LA LUMIÈRE

Ô, ces âmes décomposées, qui, dans la poussière
Du monde, laissent échapper des murmures d'argent,
Des voix qui ne sont plus que l'écho de l'abîme.
Leur silence, lourd de souffrance, s'étend
Comme une brume obscure, emprisonnant
Toute forme de lumière. Dans la chambre glacée,
Les lampes s'éteignent, non par une volonté,
Mais comme la fin d'un cycle irréversible.
Les visages, sous leurs masques pourpres,
Se figent dans une expression de résignation
Sans retour. Quel terrible miroir ils sont devenus !
Leur douleur, suspendue dans l'air, se fait
Plus poignante dans le calme. Et dans ce silence,
Ils se regardent sans rien dire, comme si
Tout ce qu'il y avait à dire avait été prononcé

Bien avant cette nuit, bien avant que leurs âmes
Ne soient marquées à jamais par ce qu'elles
Ne pouvaient plus fuir.

L'OMBRE

Leur silence est une malédiction, pas un apaisement.
Quand les lampes s'éteignent, ce n'est pas la fin
De l'obscurité, c'est sa réaffirmation.
Le bruit de la pluie, ce faible tambourinement
Sur les toits froids, est une illusion d'apaisement.
Elle rafraîchit la terre, certes, mais elle n'efface pas
Le poison du cœur. Les fourrés d'épines ne sont pas
Des refuges, mais des pièges, et les sentiers
Dans le blé sont aussi le chemin de la perdition.
Le chant de l'alouette, si léger et pur, résonne
Dans un monde où la pureté ne trouve plus
Sa place. Ce n'est pas la paix qu'il trouve,
Mais une illusion de calme, une paix fugace
Qui se cache dans la forêt du néant, tout comme
L'ombre du ténébreux se faufile, inconsciente
Ou consciente de la déchéance qui le suit partout.
La paix n'est qu'une promesse brisée, égarée dans
Ce champ de désolation.

LA LUMIÈRE

Mais, malgré tout, dans cette lente disparition,
Une forme de rédemption semble naître. Car
La pluie, bien que froide, symbolise toujours
L'espoir de purification. Peut-être que dans
Le fracas de la nuit, une âme se libère, une
Souffrance se dissipe dans l'air frais. Il n'y a pas
De paix absolue, il est vrai. Mais dans la course
Effrénée du ténébreux sur les sentiers jaillissant
De l'ombre, il y a encore un mouvement,
Un désir, une recherche. Peut-être cherche-t-il
Un peu de lumière dans le chant d'une alouette,
Dans les rameaux d'un arbre qui, malgré tout,
Offre sa fraîcheur. La paix, alors, pourrait
Ne pas être une destination, mais une brise
Furtive, une lueur éphémère, qui effleure
Juste assez pour que l'âme se rappelle
Qu'elle a encore la capacité de ressentir.

L'OMBRE

Mais cet espoir que tu vois dans la brise, cette
Quête de lumière, n'est qu'un mirage qui fuit
À chaque pas. Le ténébreux ne trouve pas
La paix, il s'enfonce dans l'obscurité à chaque
Détour. Le chant de l'alouette, ces branches
Vertes, tout cela n'est qu'une moquerie.
La nature continue, bien sûr, de respirer,
De croître, de fleurir. Mais elle le fait sans
Compassion, sans égard pour l'âme qui,
Égarée dans la tourmente, n'arrive même plus à
Comprendre la beauté qui l'entoure. La souffrance
Est la seule chose qui soit tangible, et le silence
N'est pas un apaisement, mais une invitation
À regarder l'inéluctable : l'effritement de ce qui reste.

LA LUMIÈRE

Ô, villages oubliés, cachés sous des voiles
D'ombre, où la mousse engloutit le temps,
Où la lumière peine à se frayer un chemin.
La vue est brûlante, non pas d'un feu de passion,
Mais d'une chaleur mourante, la chaleur

De ce qui s'effrite lentement. Les pas chancellent,
Osseux, comme si le poids des années avait rendu
Les corps plus fragiles que la terre sous leurs pieds.
Et pourtant, ces pas, ils avancent. Ils persistent.
Par-dessus des serpents endormis, signes d'une nature
indomptée, enchevêtrée dans son propre souffle.
Ces serpents, qui semblent inertes, sont pourtant
Prêts à se réveiller, à se faufiler entre les ombres,
Comme les peurs non avouées qui se cachent
Dans les recoins de l'âme. L'oreille suit encore,
Toujours, ce cri furieux du vautour, cet appel
Qui déchire la nuit, cet écho d'une souffrance
Sans fin. Que crie ce vautour ? Que cherche-t-il, sinon la
carcasse de ce qui reste à dévorer,
Comme l'homme dévore sa propre folie, sans fin ?

L'OMBRE

Tu vois dans ces villages un écho de ce qui
Fut autrefois, mais l'ombre de la mémoire
Recouvre tout, recouvre même les traces
De ce qui existait avant. Les pas ne chancellent pas
Seulement parce que le corps s'est affaibli,
Mais parce que l'âme elle-même vacille

Sous le poids du temps, sous le poids de la
Désillusion. Il n'y a plus de véritable chemin,
Plus de direction sûre. Le sol, fait de terre
Et de pierres mortes, n'offre aucun soutien.
Les serpents, loin d'être inertes, symbolisent
La menace constante de l'inconnu, la menace
Qui se cache dans le silence, prête à surgir
Dès que l'on croit avoir trouvé la paix. Le cri
Du vautour, lui, n'est pas seulement furieux,
Il est un cri d'avertissement, un cri d'agonie,
Un cri qui annonce la fin de tout. Et pourtant,
Même dans cette agonie, il y a une sorte
De beauté terrifiante. C'est une danse macabre,
Une invitation à se tourner vers l'abysse et
À l'accepter. Oui, ce vautour crie, mais il crie
La vérité de l'existence humaine : l'immense vide
Qui attend chacun de nous à la fin de notre chemin.

LA LUMIÈRE

Au soir, lorsque l'horizon se confond avec les ténèbres
Et que la lumière se retire pour céder la place
À l'obscurité, il se retrouve seul, errant dans
Un désert pierreux, comme si tout autour de lui

Avait été pétrifié par le temps. Là, dans ce silence
Abyssal, il croise le cortège d'un mort entrant,
Lourdement, dans la maison obscure de son père.
Cette maison, autrefois remplie de cris, de rires,
De promesses, n'est plus qu'un abîme sans fin.
Elle dévore tout, même les souvenirs les plus purs,
Les plus innocents. Un nuage pourpre, lourd de douleur
Et d'oubli, enveloppe alors sa tête, le plonge dans un
Tourbillon vertigineux, jusqu'à ce qu'il se jette,
Sans un mot, sur son propre sang. Son visage lunaire
Se reflète dans les ténèbres, figé dans une expression
De souffrance et de résignation. Il devient pierre,
Immobile, figé dans l'inertie du monde, dans l'indifférence
Des forces qui nous dépassent. Tout s'effondre autour
De lui, tout se dissout dans l'éternel vide, alors que
Le miroir brisé lui offre, dans une vision terrible
Et sublime, l'image de la sœur. Adolescente mourante,
Sa présence est un ultime éclat, une étoile
Qui s'éteint dans la nuit sans fin. Et alors, dans la nuit
Noire de cette existence, la race maudite s'enfonce, engloutie,
Irrévocablement.

L'OMBRE

Il marche, comme un spectre, dans ce désert
De pierres et de cendres, là où même le vent
Semble avoir abandonné sa course.
Ce désert, son propre monde intérieur,
Où tout se consume lentement, comme une
Flamme mourante qui se nourrit de la souffrance
Qu'elle crée. Le cortège d'un mort, non pas
Un simple corps, mais le symbole de tout ce qui
Est perdu, de tout ce qui n'a pas pu résister
À l'inexorable poids du temps, entre dans
La maison obscure. Cette maison, qui fut jadis
Un foyer, un sanctuaire, devient un tombeau,
Et il n'y a plus de lumière pour l'éclairer,
Seulement l'ombre. La vision du nuage pourpre
N'est qu'une hallucination de son esprit brisé,
Mais elle est aussi une réalité cruelle,
Une métaphore de la douleur qui serre sa tête
Et son cœur. Dans cet état de folie, il se jette sur
Son propre sang, ce sang qui est à la fois le sien
Et celui des autres, l'essence même de son existence
Dévorée par la culpabilité. Il se voit dans le miroir
Brisé, et ce n'est pas un reflet, mais une révélation,

Une prise de conscience terrible. La sœur,
Cet autre lui, mourante comme lui, son image
Éclatée dans le verre brisé, montre tout ce qu'il
Aurait pu être, tout ce qu'il a perdu.
Elle est le miroir de sa propre déchéance.
Et la nuit, froide et sans fin, engloutit tout.
La race maudite, celle de l'homme, de l'âme perdue,
Disparaît dans le néant, comme une étoile
Filante qui se consomme dans l'obscurité.
Il n'y a plus rien. Rien d'autre que l'oubli.
Et dans cet oubli, il y a une sorte de paix glaciale,
Une paix qui n'est pas la rédemption,
Mais simplement l'effacement, l'effritement de ce qui n'a
Jamais su s'élever au-delà de la souffrance.

LA LUMIÈRE

Ô, fragile lueur, incarnation du souffle pur,
De la lumière qui brille à peine, traversant l'obscurité
Comme un rayon d'or tombant dans la nuit noire,
Tu es la sœur, et pourtant, tu n'es pas moi,
Tu n'es pas lui. Comment es-tu née de cette obscurité,
Comment es-tu la lueur d'un espoir que je ne
Saisis jamais complètement ?

Dans l'ombre de ce miroir brisé, j'ai vu ton visage
S'échapper comme un rêve trop lumineux,
Et pourtant, lorsque je m'y précipite, tu t'éteins.
Pourquoi fuis-tu la lumière, Grete, lorsque tu sembles être
L'âme fragile qui la porte ?

L'OMBRE

Elle s'échappe de moi, oui, elle semble,
Comme un papillon fragile, éphémère dans
Son éclat. Mais tu vois, lumière, elle appartient
À l'obscurité tout autant que tu y es ancrée.
Chaque éclat, chaque rayon que tu vois,
Chaque sourire qu'elle t'offre, s'éteint
Dans le creux de ce monde qui la dévore.
Elle est moi et toi, elle est l'ombre et la clarté
Entrelacées. Ne la vois-tu pas ? Elle est la créature
Fragile, toi, son reflet, mais elle se nourrit
De ce qui la détruit. Les ténèbres se nourrissent
De sa lueur pour survivre. Et tu la cherches,
Tu te désires dans sa clarté, mais je suis
Celui qui, lentement, écrase sa lumière.
Elle ne sera jamais qu'une étincelle dans cette nuit,
Jamais plus.

LA LUMIÈRE

Peut-être. Mais, ô ombre, peux-tu comprendre
La beauté de cette lueur ? Cette lumière fragile
Qui éclaire, même pour un instant, les profondeurs
De mon abîme. Elle n'est pas ce que je suis,
Elle n'est pas tout ce que tu peux être, mais
Dans sa fuite éphémère, elle offre ce que
Je ne peux offrir : la pureté du départ, le chant
De la vie. Toi, dans ton ombre infinie, tu consumes
Tout. Mais elle... Elle éclaire, même si ce n'est
Que pour un instant, la possibilité d'un monde
Autrement. Même une fraction de seconde, elle m'éclaire.

L'OMBRE

Mais ne vois-tu pas qu'elle est une illusion,
Une lueur condamnée à se perdre encore
Et encore dans l'obscurité ? Elle s'effondre dans
La même nuit d'où elle émerge. Elle n'est qu'un
Souffle, une promesse que l'ombre détruit.
Tu la vois comme une rédemption, une vérité,
Mais elle est un poison doux qui finit toujours
Par retourner dans l'oubli. Et toi, pauvre âme,

Tu la suis, tu te perds dans cette quête insensée,
T'illusionnant d'une pureté qui n'a jamais existé.

LA LUMIÈRE

Tu as raison, peut-être. Elle s'éteint, se brise
Comme la fleur sous le vent, elle disparaît dans
L'obscurité, mais chaque fois qu'elle brille, même
Une seconde, elle me rappelle que quelque part,
Une lueur peut toujours renaître. Elle porte
La promesse d'un autre monde, même si
Ce monde est éphémère. Et si je la suis, c'est
Parce qu'elle est tout ce que je peux espérer :
Une lueur qui n'a besoin de rien d'autre que d'être.

L'OMBRE

Alors suis-la, et sois perdue, comme tous ceux
Qui poursuivent des mirages. Mais sache une chose :
Même dans ta lumière, tu reviendras toujours
Dans l'ombre. Elle est le berceau de tout, la fin
Et le début. Elle engloutit ce que tu penses être,
Elle engloutit ton espoir.

LA LUMIÈRE

Je sais, ombre. Mais peut-être que cette lumière
Éphémère est tout ce qui reste de l'amour que
Je n'ai jamais pu saisir. Peut-être que dans cet instant
Suspendu, là où tout se fond dans la nuit,
Cette lumière est ma seule vérité.

L'OMBRE

Et tu t'éteindras avec elle. C'est ainsi que va
Le monde. Le froid finit toujours par engloutir
La chaleur, la lumière finit toujours par
S'éteindre dans l'obscurité. Mais dans ta quête
D'une lueur fugace, tu oublies que ce monde
Ne vit que de l'ombre que nous portons
En nous. Que cette lumière, si fragile soit-elle,
Nous laisse simplement une trace, une illusion,
Qui se dissipe avec l'aurore.

LA LUMIÈRE

Regarde, Ombre, ce fil incandescent qui fend
L'abîme. Il n'a ni commencement ni fin que
Nous puissions saisir, et pourtant il jaillit, brise
Le tissu du néant et y inscrit son sillage de feu.
Nul ne sait d'où il vient, nul ne sait où il se perd,
Mais il danse, malgré la nuit qui cherche à le noyer.
Comme une blessure dans l'immobile, une brèche
Ouvrée dans l'immensité close. Il traverse l'obscurité
Comme si quelque chose en lui refusait de s'effacer,
Comme si une soif inconnue l'animait. C'est une
Plainte d'or jetée au silence, une flèche ardente
Qui touche le cœur même du gouffre, avant de
Disparaître. Mais cette disparition est-elle une fin ?
Ou bien est-elle l'annonce d'un recommencement
Plus profond ?

L'OMBRE

Tu parles comme si l'éphémère pouvait vaincre
L'infini. Mais regarde bien, Lumière : ces étoiles
Que tu célèbres, ces flammes que tu admires,
Elles tombent une à une dans le vide.

Elles se consomment comme si elles avaient été
Jetées là pour souffrir, pour s'éteindre. La nuit
N'a pas besoin de combattre, elle attend.
Elle sait que chaque lueur n'est qu'une
Insurrection sans lendemain. Un spasme
De lumière aussitôt repris par le néant.
Le vent efface l'empreinte du pas, la vague
Recouvre le rivage, et tout s'engloutit dans
L'indifférence des siècles. Crois-tu que la nuit
En ressort changée ? Crois-tu qu'un simple élan
Puisse renverser l'ordre immuable des choses ?

LA LUMIÈRE

Et pourtant, Ombre, malgré ton règne sans borne,
Malgré ton silence qui croit toujours avoir
Le dernier mot, elles reviennent. Encore
Et encore, ces fulgurances percent le voile de ton
Immensité. La nuit les consume, oui, mais elle
Ne les empêche pas d'exister. Elles surgissent
De toi et te traversent. Elles portent en elles
Le témoignage de ce que tu n'es pas. Elles naissent
De ton ventre noir et l'illuminent un instant,
Et ce seul instant suffit. Regarde la sœur,

Ombre. Regarde-la. Elle est cette lueur fragile,
Cette échappée à la nuit. Elle ne cherche pas
À te vaincre, elle te traverse. Elle n'est pas ton
Contraire, mais ton secret le plus caché.

L'OMBRE

La sœur... Elle est née dans la même obscurité
Que lui, elle en porte encore l'ombre au creux
Du regard. Mais elle a fui, elle s'est élevée,
Elle a cru pouvoir s'extraire de la nuit qui
L'a nourrie. Pourtant, regarde ce qu'elle est devenue :
Un éclat qui tremble, une flamme à la merci
Du vent. Elle ne peut s'affranchir, elle ne fait que
Danser au bord du gouffre, toujours menacée,
Toujours au seuil du néant. À l'été, elle est violée
Dans le jardin, et la folie de l'autre s'imprime
Sur son visage. Autour de la table, elle se fige,
Et son regard se pétrifie, s'éteint. Ne vois-tu pas
Que la lumière n'est qu'un leurre, une respiration
Brève dans l'asphyxie du monde ? Un frisson
De chaleur qui n'a pas la force de s'opposer
À la froidure infinie ?

LA LUMIÈRE

Et pourtant elle est là. Elle existe. Même
Trahie, même violentée, même brisée. Elle surgit
Encore, elle s'arrache à l'ombre et la défie
Par sa seule présence. Certes, elle retombe. Certes,
Elle s'éteint. Mais tant qu'elle renaît,
L'obscurité n'a pas triomphé. Car la nuit véritable
Ne serait pas qu'il n'y ait plus de lumière ; ce serait
Qu'il n'y ait plus même la possibilité de la lumière.
Et cela, Ombre, jamais tu ne le pourras.

L'OMBRE

Et pourtant, elle s'efface. Comme une empreinte
Dans la neige, comme un cri perdu dans le vent.
Son éclat est un supplice, une beauté condamnée
À s'effondrer. Elle ne cesse de se heurter à l'inéluctable,
Comme une vague qui croit toucher le ciel et qui
Finit par mourir sur le sable froid. Peut-être est-elle
Une blessure ouverte dans mon règne, mais elle
N'est qu'une blessure. La nuit attend, patiente
Et immobile, et le sable du temps finit
Toujours par tout recouvrir.

LA LUMIÈRE

Tu dis qu'elle s'efface, mais tu sais bien
Qu'il n'en est rien. Une seule lueur, un seul feu
Dans la nuit, et l'ombre vacille. Elle croit toujours
Être intacte, mais elle est traversée, troublée,
Mise en mouvement par ce qu'elle ne peut empêcher
D'advenir. La sœur est ce mouvement. Elle est
La faille, l'éclair, l'entre-deux. Non pas une illusion,
Mais une promesse. Et tant qu'une étoile filante
Gravera sa trace dans le ciel noir, c'est que ton règne,
Ombre, n'est pas absolu.

LA LUMIÈRE

Vois-tu, Ombre, comme la nuit n'est jamais
Tout à fait close ? Comme, malgré ton empire,
Il demeure ces brisures où quelque chose d'autre
Palpite ? Tu crois tout ensevelir, et pourtant,
Il y a ces instants, fugitifs peut-être, mais réels,
Où ta masse ténébreuse frissonne, se creuse d'un
Souffle que tu ne peux contenir. C'est là que
La lumière s'infiltré, comme un murmure insistant,

Une faille où ton silence vacille.

L'OMBRE

Tu parles d'une blessure, d'une faille, comme si
Mon obscurité pouvait se fendre. Mais
Ne vois-tu pas que ces éclats ne sont que
Des éclairs sans lendemain, que ton éclat
N'est qu'un reflet fragile, une illusion condamnée
À s'éteindre dans ma profondeur ? Rien ne persiste,
Lumière, rien ne dure. Même ta sœur, que tu vantes
Comme un flambeau, n'est qu'un spectre passager.
Elle jaillit, certes, mais toujours elle retombe en moi.
Toujours elle s'efface.

LA LUMIÈRE

Et pourtant, elle recommence. Toujours elle
Se relève, toujours elle traverse, insoumise,
Même pour un instant. N'est-ce pas cela
Qui t'effraie, Ombre ? Non pas que je puisse
Te dissiper, mais que, malgré tout, quelque chose
En toi demeure poreux, vulnérable à cette
Clarté fragile. Tu la recouvres, tu la broies,

Mais jamais tu ne peux totalement l'étouffer.
La lumière meurt, mais elle revient. Elle s'efface,
Mais elle s'éveille ailleurs. Et toi, malgré ton règne,
Tu la portes en toi comme un feu
Que tu ne peux réduire à néant.

L'OMBRE

Et si ce n'était qu'un jeu cruel ? Une danse inutile,
Un sursaut dérisoire avant la nuit définitive ?
Dis-moi, Lumière, à quoi tient ta persistance,
Sinon à un sursis sans lendemain ? À quoi bon
Briller, si c'est pour chuter, si c'est pour être
Engloutie encore et encore ?

LA LUMIÈRE

À l'instant même où j'existe, Ombre, je triomphe.
Non pas en te renversant, mais en te traversant.
Ma victoire n'est pas de te détruire, mais
De t'obliger à reconnaître ma présence.
Je suis ce que tu n'effaces jamais tout à fait.
Et si je tombe, si je m'éteins, alors je sais que
Je renaîtrai, ailleurs, autrement. Car tant qu'il y a

Une faille, tant qu'un battement d'ombre vacille,
Il y aura un éclat pour l'habiter. Et toi, Ombre,
Tu le sais : tu portes en toi la trace indélébile de chaque
Lumière qui t'a traversée. Certes la nuit jamais ne sera
Vaincue mais à chaque fois qu'elle vacille,
C'est un peu de rédemption qui nous est accordé,
Un fragment d'éternité...

LE SEPTIEME SCEAU

Les portes du train se ferment enfin et nous pouvons partir ; nous sommes confortablement assis et le calme déjà est apaisant : sans doute est-il trop tôt pour les voyageurs. Le contrôleur se présente à nous et nous salue très poliment.

« Vos billets s'il vous plait, nous adresse-t-il avec un sourire plat...

- Les voici, monsieur le contrôleur, tous frais et sans le moindre pli...

- Vous vous rendez à Bruxelles ?

- Effectivement nous avons décidé, mon épouse et moi, de passer ce week-end à Bruxelles...

- à Bruxelles ! Mais que peut-on faire à Bruxelles ? Quelle idée étrange de se rendre à Bruxelles et d'y passer tout un week-end...

- il y a bien des choses à faire dans une aussi grande ville, n'est-ce pas ma chérie ?

- bien sûr ! On peut visiter des musées, aller au cinéma ou au théâtre, s'accorder quelque plaisir dans l'un de ces restaurants qui bordent la Grand-Place, rencontrer des gens, se promener tout simplement...

- vous voyez ! Comme mon épouse vient de vous le dire, on peut faire mille choses à Bruxelles, des choses que l'on ne fait pas d'habitude tant la campagne est reculée.

- Justement ! C'est parce qu'elle est reculée que la campagne est propice à la paix et au bonheur ; à Bruxelles, même le week-end, tout n'est que vacarme et empressement...

- et bien cela nous changera de nos habitudes : après tout il faut savoir prendre des risques...

- moi ce que j'en dis, c'est seulement pour vous mettre en garde...

-nous mettre en garde ?

- les provinciaux n'ont pas l'habitude des grandes villes et des dangers qui se cachent dans les recoins des ruelles ; soyez prudents et passez, si cela est du moins possible, un bon week-end : voici vos billets... »

Aussitôt le contrôleur s'en alla pour poursuivre son travail, appréciant sans nul doute que le wagon était quasiment vide. Avec mon épouse nous nous sommes regardés, surpris par les propos du contrôleur...

« - C'est étrange, tu ne trouves pas, me dit Martine ;

- c'est étrange en effet mais après tout c'est notre affaire, que lui importe où nous allons !

- tu as sans doute raison mais malgré tout cela m'interpelle...

- aurais-tu peur ? Si tu veux nous pouvons descendre à la prochaine gare et rentrer à la maison par le premier train...

- non ! On fait comme on a dit, c'est stupide de se laisser impressionner par de tels propos. Et puis qu'est-ce qu'il en sait ? De Bruxelles il ne sait que la gare et les trains : comme

nous c'est quelqu'un de la campagne. Il a peur de la ville, c'est évident, mais cette peur qu'il la garde pour lui plutôt que de semer l'inquiétude chez les voyageurs.

- Nous n'avons rien à craindre, j'en suis persuadé : Bruxelles, ce n'est tout de même pas la jungle. »

Une bonne heure plus tard nous débarquons à Bruxelles ; durant le voyage nous avons peu parlé, non pas à cause des propos du contrôleur mais nous lisions chacun un livre duquel ni Martine ni moi-même ne parvenions à nous soustraire. Nous descendons rapidement, quittons la gare et nous rendons aussitôt à l'hôtel tout proche où une chambre nous attend. L'hôtel est très accueillant et la chambre spacieuse mais, d'un commun accord, à peine installés nous quittons les lieux pour nous lancer enfin dans notre aventure citadine. Nous avons tout planifié : nous prendrons le repas de midi dans un restaurant typique des ruelles qui s'écoulent depuis la Grand-Place, ensuite nous nous rendrons au musée Magritte. Nous profiterons de cette belle journée pleine de soleil en prenant un verre à la terrasse d'un bistrot et il sera temps alors de nous rendre à ce cinéma de quartier où « Le septième sceau de Bergman est à l'affiche. Après la projection nous ferons arrêt dans une taverne pour y prendre le repas du soir avant de rentrer à l'hôtel.

Tout se passe comme nous l'avions prévu : un savoureux repas dans un restaurant typique au cœur du vieux Bruxelles, ensuite la visite passionnante du musée dédié à René Magritte, un peintre de chez nous que nous apprécions beaucoup Martine et moi. A la terrasse d'un bistrot nous avons bu du soleil comme s'il en pleuvait et aussi quelques verres d'un très bon vin d'Alsace que nous apprécions tant. La projection du film n'avait pas attiré grand monde, une dizaine de personnes tout au plus dispersées dans la salle : le silence était un témoignage à

l'attention captive des spectateurs. Le film terminé, nous sommes sortis sans mal de l'amphithéâtre et avons décidé de rentrer à l'hôtel à pieds, convaincus que cette balade nocturne nous ferait le plus grand bien après avoir goûté à l'atmosphère pesante et inquiétante du film : nous marchions en silence, main dans la main. Je pense qu'aucun d'entre nous ne souhaitait reparler du film : il fallait au préalable prendre le recul nécessaire tant ce film était troublant, interpellant et sombre. Nous étions naïvement persuadés de retrouver aisément le chemin qui conduit à l'hôtel et qu'en cours de route, dans un endroit lumineux et animé nous aurions l'occasion d'entrer dans une charmante taverne pour y prendre le repas du soir. Nous le pensions vraiment, crédulité des provinciaux qui ne savent que deux ou trois rues et ignorent tout des labyrinthes que sont les grandes villes cosmopolites.

Retour à la réalité ! Nous cheminons tant bien que mal à travers la pénombre d'une ruelle étroite et n'y croisons que de rares silhouettes, des ombres plus précisément qui avancent d'un pas décidé ; pas de réverbères et aux fenêtres des immeubles pas la moindre lumière : le quartier semble endormi. Martine, en la pressant, s'agrippe à ma main, le lieu, s'il n'est pas hostile, est néanmoins peu rassurant, d'autant qu'on y voit à peine ; de temps à autres des ombres sans visage nous frôlent comme des courants d'air : serait-ce un Ange qui passe car il n'y a pas de vent, rien ne bouge si ce n'est ces ombres qui nous frôlent à peine, s'en vont sans excuses et disparaissent dans la nuit. Martine me sert la main toujours plus fort :

« - cet endroit est sinistre ! Le silence y est pesant et puis il y a ces ombres qui nous frôlent comme de légers vents...

- et cette pénombre aussi qui ralentit notre marche ; as-tu remarqué que par cette belle soirée d'été il n'y a aucune étoile dans le ciel, même la lune s'est absentée... Où est-elle donc

passée ? On la voyait pourtant très bien en sortant du cinéma, et les étoiles aussi mais ici rien de tout cela comme si le ciel au-dessus de nos têtes avait soudain disparu, absorbé dans la nuit sombre.

- mets ton bras autour de mon épaule car j'ai peur, de plus en plus peur et cette ruelle n'en finit pas. Combien de temps devons-nous encore marcher dans cet endroit sans âme ? Le contrôleur du train avait sans doute raison : bien des dangers se cachent dans les recoins des ruelles citadines : tu ne penses pas ?

- on s'est égaré, voilà tout ! Mais rassure-toi, on finira bien par sortir de ce trou noir, ce chemin doit mener quelque part : tu en connais, toi, des chemins qui ne mènent nulle part ?

- il y en a, c'est un philosophe qui l'a écrit : des chemins forestiers dans lesquels s'égarer les promeneurs du dimanche, ce que nous sommes finalement. On n'aurait jamais dû venir, on aurait dû écouter le contrôleur et descendre à la première gare.

- regarde, on aperçoit là-bas de la lumière, c'est une taverne je pense, on entend d'ici la musique ; on va s'y arrêter, se restaurer et surtout demander notre chemin vers l'hôtel. Tu vois, nous sommes tirés d'affaire...

- tu le crois vraiment ?

- mais bien sûr ! Il doit y avoir là-bas des gens honnêtes et serviables qui sauront nous guider. »

Quelques pas encore et nous voici devant la porte vitrée de la taverne ; nous entrons rapidement, à l'intérieur l'atmosphère est étrange, nous saluons les personnes présentes mais personne ne semble vouloir nous répondre. Dans un coin de la salle une table libre attire notre attention et, sans hésiter, nous

allons y prendre place. A peine sommes-nous assis que le tenancier des lieux se présente à nous.

« - soyez les bienvenus ! Vous n'êtes pas de la ville, n'ai-je pas raison ?

-effectivement, dis-je, nous venons de la campagne et sommes ici pour le week-end seulement : mais, dites-moi, comment savez-vous que nous ne sommes pas des citadins ?

- il n'y a que des provinciaux ici, des gens qui ne savent pas la ville et ses recoins ; je n'ai jamais vu de bruxellois venir jusqu'ici, ils connaissent trop bien l'endroit.

-et bien soit ! Est-il possible que nous mangions quelque chose ?

- bien sûr ! Mais ici on ne sert que le plat du jour, le plat de tous les jours, devrais-je...

- et bien alors ce sera deux plats du jour ; de toute manière nous n'avons pas l'intention de nous attarder ; cette musique que je percevais déjà tout à l'heure, c'est « Hôtel California » des Eagles n'est-ce pas ?

- c'est bien cette chanson en effet ! J'espère que vous l'appréciez ; avec les plats du jour vous désirez boire quelque chose ?

- et pourquoi une bonne bouteille de vin d'Alsace...

- on ne sert pas de vin ici, cher Monsieur, seulement du champagne ?

-du champagne ? Et pourquoi ne servez-vous pas de vin ?

- nous ne servons plus de vin depuis 1969 mais j'ignore pourquoi ; vous pouvez prendre autre chose que du champagne...

- alors servez-nous deux bonnes bières... Mais, dites-moi, qui sont ces gens ?

- des provinciaux, je vous l'ai dit...

- et ils demeurent dans le quartier ?

- certains demeurent ici à l'auberge et d'autres habitent dans les immeubles voisins...

- dans la ruelle qui mène jusqu'ici nous n'avons pas vu de lampe allumée : c'est normal ?

- ici rien n'est normal ! Sans que ceux qui ne se trouvent pas ici dorment déjà : il n'y a pas grand-chose à faire dans le quartier si ce n'est venir tuer son temps ici à l'auberge. Les gens y boivent des bières, d'autres du champagne mais ce qui importe, c'est qu'ils s'amusent, qu'ils profitent et surtout qu'ils oublient...

- qu'ils oublient ?

- qu'ils oublient qu'un jour ils sont venus jusqu'ici : pourquoi viennent-ils, je n'en sais rien, on dirait que c'est la nuit qui les attire...

- Mais vous qui leur servez à boire, vous êtes d'ici ?

- je l'étais jusqu'en 1969 et puis j'ai dû m'y faire, m'habituer à eux, devenir comme eux si vous préférez...

- mais que s'est-il donc passé en 1969 ? Plus de vin, les citadins qui semblent ignorer ce quartier, tous ces provinciaux qui, comme nous, viennent s'y égarer et puis vous aussi qui devenez comme eux ...

- je ne sais pas ce qui s'est passé alors, je vous l'ai dit ; mais bientôt le veilleur viendra prendre son verre comme tous les soirs et vous pourrez lui demander. Si quelqu'un sait, ce ne peut être que lui...

- et comment s'appelle-t-il ?

- ici on l'appelle « Impossible »...

- « Impossible » mais ce n'est pas un nom, personne ne se prénomme comme cela...

- la première fois qu'il est entré, un habitué s'est retourné vers lui et s'est exclamé « C'est Impossible ! » ; depuis lors on l'appelle ainsi. Si ce n'était pas son nom, pourquoi l'autre aurait-il dit « c'est Impossible ! »

- après tout cela se tient...

- je reviens avec les bières, pour les plats du jour il faudra attendre une dizaine de minutes...

- c'est très bien comme cela. »

Avec Martine nous échangeons des regards pleins de surprise ; où sommes-nous donc tombés ? Qui sont ces gens qui sont venus un jour et depuis lors ne sont jamais partis ? Qui est ce veilleur qu'on prénomme « Impossible » ? Que s'est-il passé en 1969 ? Pourquoi le ciel a-t-il disparu ? Pourquoi les gens d'ici n'ont-ils rien à faire ? Pourquoi les habitants du quartier se faufilent-ils comme des ombres que l'on perçoit à peine ? Déjà revoici le tenancier avec nos bières, deux bières sans faux-col comme si toute pression avait disparu de l'endroit. J'interpelle le tenancier :

« - dites-moi, pourquoi y-a-t-il partout des Colitas ?

- parce ce sont des plantes qui ne fleurissent que la nuit...

- leur odeur piquante ne vous dérange pas ?

- pas plus que l'odeur de mes clients habituels...

- et que sentent-ils vos clients habituels ?

- ils sentent l'oubli, l'abandon, le présent sans histoire, la mort si vous préférez : tous ces gens n'ont pas de passé...

- et pourtant ils venaient bien de quelque part quand ils se sont retrouvés ici, un quelque part qui fait partie de leur histoire ; là d'où ils viennent, c'est leur passé...

- mais ils l'ont oublié ! Que voulez-vous, les plaisirs de la vie, cela finit par vous brûler le cerveau ; tous ces gens ne savent qu'une seule chose : l'insouciance.

- il faut pourtant bien qu'ils meurent...

- je le suppose mais je n'en sais rien. J'imagine que ceux qui ont cessé de venir ne sont plus du quartier : ils sont peut-être morts, c'est au veilleur qu'il faut poser vos questions, moi je ne sais rien, je ne sors jamais d'ici. »

Sur cette parole le patron se retire derrière son bar pour y servir de nouvelles commandes. Apparaît alors une femme luxueusement vêtue qui vient déposer sur la table nos deux plats du jour :

« - Je vous souhaite un bon appétit... »

J'en profite pour la questionner à son tour :

« -vous êtes l'épouse du patron peut-être ?

- à vrai dire je n'en sais rien ! J'ai ici beaucoup d'amis, vous savez ; vous les entendrez en montant vous coucher : chaque soir ils font la fête dans une chambre mais rassurez-vous, vous n'entendrez rien, ils sont très discrets...

- mais qui vous dit que nous allons passer la nuit ici ? Nous avons réservé une chambre dans un hôtel qui se trouve à quelques pas d'ici mais, tandis que nous rentrions, nous nous sommes égarés...

- ils disent tous la même chose mais je vois bien qu'aucun ne s'en va ; certains sont ici depuis plus de dix ans déjà, c'est donc qu'ils s'y plaisent. Ici il n'y a pas de chichis, chacun fait comme il veut, l'important c'est d'oublier...

- et pourquoi donc faut-il oublier ?

- parce qu'ici c'est le paradis, même si les gens vous semblent ternes ; on s'occupe de tout, que voulez-vous de mieux qu'un endroit sans soucis ?

- et pourtant il faudra bien que l'on parte, que l'on rentre à l'hôtel pour s'y reposer car demain matin nous avons un train à prendre...

- vous devriez plutôt manger tant que c'est chaud ; de toute façon je ne peux pas répondre à vos questions...

- vous ne pouvez pas ou vous ne voulez pas ?

- croyez bien, cher Monsieur, que je le voudrais mais j'ai tout oublié en venant ici ; il faudra demander au veilleur quand il viendra tout à l'heure... »

Il n'y a rien à tirer de cette femme aux goûts de luxe, comme du tenancier d'ailleurs ; sont-ils mari et femme, elle n'en sait rien et sans doute que lui non plus. On dirait que quelque chose leur a vidé la tête : sont-ce les plaisirs, le champagne, l'insouciance, 1969 peut-être. On verra si le veilleur est plus loquace. Martine, qui n'a pas touché à son plat encore, m'interpelle :

« - je trouve que cet endroit est glauque, sournois, inquiétant, comme les propos du tenancier et de cette femme qui ne sait plus qui elle est ; j'ai l'impression que par mégarde nous sommes entrés dans un asile pour les fous, que tous ces gens sont à ce point étranges qu'il doit leur manquer un grain. Ils portent tous la même tenue et as-tu remarqué comme ils se

ressemblent, on dirait que chacun d'eux est la copie de tous les autres.

- c'est normal, ma chérie ! A force de demeurer ici ils ont perdu leur âme et leur histoire aussi, ils sont tous pareils, interchangeables : l'oubli n'efface pas que la mémoire, il efface aussi les visages. Ils ne savent plus qui ils sont...

- parce qu'ils ne sont plus personne ! L'endroit les a dépossédés d'eux-mêmes, jusqu'à leur consistance. C'est pour cela que dehors ils sont comme des ombres et que quand ils nous frôlent ils ressemblent à un léger vent qui passe : ils sont tellement personne qu'on pourrait passer à travers eux sans qu'ils s'en aperçoivent.

- qu'est-ce que tu préconises ?

- nous allons attendre l'arrivée du veilleur, en espérant qu'il sera plus bavard ; en attendant on reste sur nos gardes car cet endroit nous tend un piège. As-tu remarqué que la chanson des Eagles tourne en boucles comme l'endroit avait l'intention de nous envouter, de nous enivrer des plaisirs les plus vils pour que nous oublions qui nous sommes et d'où nous venons. C'est leur insouciance et leur dévotion aux plaisirs les plus terre-à-terre qui les ont vidés de leur substance : ils ne sont plus rien, seulement des gestes qu'ils répètent machinalement à longueur de journées. A force de se frotter les uns aux autres, les corps finissent pas disparaître et il n'en reste que la peau ; ils n'ont plus d'expression, leurs regards sont vides : c'est pour cette raison qu'ils se ressemblent au point de se confondre.

- tu as raison, ma chérie, soyons sur nos gardes et surtout restons bien ensemble : l'endroit ne m'inspire rien qui vaille. Pourvu que le veilleur nous en dise un peu plus sur cet endroit et sur le moyen d'en sortir. Comme le croisé, j'ai l'impression de jouer aux échecs contre un inconnu : lui au moins il s'avait

avoir affaire à la mort. Tu n'as pas goûté à ton plat et pourtant tu devrais manger : qui sait les forces dont nous aurons besoin...

- je ne parviens pas à avaler quoi que ce soit, ma gorge est nouée comme celle d'une pintade que l'on étrangle ; la peur me fige, j'ai froid et en même temps j'ai chaud, regarde la sueur qui perle sur mon front. J'aurais une méchante grippe que cela ne serait pas pire : j'ai l'impression que nous sommes coincés, faits comme des rats, que cette ambiance si pesante, suffocante même, va finir par nous engloutir, nous jeter dans un abîme sans fond d'où plus jamais nous ne pourrions remonter.

- nous devons prendre sur nous et nous montrer patients ; si le veilleur ne peut rien pour nous, alors on avisera une fuite hors de cet étai qui nous étouffe. Nous devons être forts, nous accrocher l'un à l'autre, ne rien lâcher, surtout pas prise...

- tu crois vraiment qu'on va s'en sortir ? J'ai l'impression que ce maudit tenancier est déjà occupé à aiguiser la lame avec laquelle il compte bien nous trancher la gorge...

- tu l'as dit toi-même, ces gens n'ont pas de consistance, ce sont des ombres ; à part nous frôler, que veux qu'elles nous fassent ? Ces gens sont à peine réels, ils sont bien plus proches des illusions. Est-ce qu'une ombre pourrait nous empêcher de sortir, de revenir sur nos pas et laisser derrière nous ce quartier maudit ?

- je n'en sais rien mais j'ai peu, terriblement peur, une peur que jusqu'ici je n'ai jamais connue...

- alors il faut se ressaisir, ne pas entrer dans leur jeu car c'est d'un jeu qu'il s'agit, tu comprends ?

- un jeu qui ressemble à un piège : la porte s'est refermée comme une trappe à souris et nous, nous sommes dedans, un spectacle pour tous ces gens qui nous dévorent du regard. J'ai l'impression qu'ils ont déjà commencé à nous manger...

- au contraire ! Ils perçoivent nos peurs et nos angoisses, ce sont elles qui nous maintiennent hors de leur portée ; dès l'instant où nous cesserons de les craindre, ils auront gagné la partie car nous serons des leurs. C'est cela qu'ils attendent, que l'on devienne comme eux mais nous n'avons rien à faire ici : ce monde n'est pas le nôtre.

- quelqu'un vient d'entrer, peut-être s'agit-il de ce veilleur dont le tenancier et la femme nous ont parlé...

- non ! S'il était le veilleur il emporterait avec lui une lanterne, il doit s'agir de quelqu'un d'autre ; attendons de voir ce qui se passe... »

Celui qui vient d'entrer s'adresse au tenancier qui lui indique notre table ; l'inconnu traverse la salle lentement et salue les clients sur son passage. Il arrive enfin jusqu'à notre table et, sans prendre la peine de s'asseoir, il s'adresse à moi :

« - alors on s'est perdu ? On a choisi le mauvais chemin, celui des délices et de l'oubli de tout ce qui nous submerge ? Que comptez-vous faire à présent ? Je vois que madame n'a pas touché à son repas : la gorge est nouée, ma petite dame, et les aliments refusent de passer ? »

Martine est figée sur sa chaise, incapable de répondre et des larmes se détachent de ses yeux ; c'en est trop, cet insolent va ravalé ses propos...

« - Monsieur, je ne vous connais pas et je vous demande de laisser mon épouse tranquille ! Si elle n'a pas touché à ce plat, c'est uniquement parce qu'il n'est pas à sa convenance. Si nous

venons effectivement de la campagne, nous n'avons pas pour habitude de manger avec le bétail.

- et pourtant il faudra bien qu'elle s'y fasse, la pauvre, car ici on ne sert rien d'autre.

- elle n'aura pas l'occasion de s'y faire car nous avons bien l'intention de nous en aller d'ici au plus vite...

- mais faites, cher Monsieur ! Je n'ai aucune intention de vous empêcher mais comment comptez-vous retrouver votre chemin dans cette nuit épaisse ? Il vous faudrait un couteau au moins pour la couper. Et puis n'oubliez pas les recoins et les dangers qui s'y cachent, le contrôleur du train vous avait prévenus, il me semble. Non, Monsieur, vous ne sortirez jamais d'ici ! Tout au plus vous franchirez la porte, tenterez un pas, voire deux, mais vous reviendrez aussitôt ; qui avez-vous croisé dans la ruelle en venant péniblement jusqu'ici ? Des ombres, rien que des ombres !

- et vous pensez que nous avons peur des ombres ?

- bien sûr que non ! Il n'y a que les sots qui éprouvent de telles peurs ; mais ce qui pourrait vous faire peur en revanche c'est de ne jamais atteindre l'autre bout, celui-là même par lequel vous êtes entrés ou encore de vous faire piéger dans un recoin. Avez-vous remarqué qu'il n'y a pas de chats ici et pourtant, c'est bien connu, tous les chats y voient la nuit, sauf ici : la nuit est trop épaisse pour qu'un chat puisse la traverser sans risque d'y laisser sa peau.

- partez quand bon vous semble et ne vous préoccupez pas de votre repas, je paierai la note au tavernier ; c'est un ami, vous savez, et il m'appelle dès qu'il perçoit l'ombre d'un doute : « l'ombre d'un doute », voilà qui est approprié à la situation.

- Nous attendons la venue du veilleur...

- il ne va pas tarder, je l'ai croisé en chemin...

- comment pouvez-vous savoir qu'il s'agissait de lui puisqu'il n'y a que des ombres, toutes pareilles les unes aux autres, qui circulent dehors ? Et d'ailleurs je suppose que vous en êtes une vous-mêmes...

- c'est ce que l'on devient à force de demeurer ici mais comment voulez-vous qu'il en soit autrement ; pour le veilleur c'est différent...

- en quoi est-ce différent ?

- c'est différent sinon il ne serait pas veilleur mais simplement une ombre comme nous tous...

- vous n'avez pas répondu à ma question...

- pourquoi le ferais-je ? Je vous ai promis de ne pas vous retenir mais n'attendez pas de moi que je vous aide à partir ; je vous souhaite une excellente nuit à tous les deux...

- je doute qu'elle le soit, les choses sont mal engagées mais je ne désespère pas que nous rentrions chez nous demain... »

L'inconnu finit par s'en aller, bon vent ! Mais je vois bien que Martine n'est pas rassurée, bien au contraire : son angoisse est palpable, ses mains tremblent. Jamais je ne l'ai vue en pareil état, cet inconnu n'a fait que renforcer ses peurs ; elle doit se ressaisir, reprendre confiance : tant qu'on n'a pas joué rien n'est perdu. Jouer ! Cela me fait penser au croisé face à la mort, il n'a gagné que du répit car on ne triche pas avec la mort mais ici c'est différent : peut-être que le jeu en vaut la chandelle... Mais bien sûr ! La chandelle, c'est la clé de cette histoire. Martine s'est aperçue que je m'étais mis à réfléchir, sur ce point je ne peux pas la tromper.

« - A quoi penses-tu, mon chéri ?

- je pense à ce qu'a dit cet inconnu...
- il était bien insolent mais s'il ne nous empêche pas de sortir d'ici, il ne nous y aidera pas non plus ; il a bien dit que même un chat n'y retrouverait pas son chemin.
- ce n'est pas ce à quoi je pense ! Il a dit avoir reconnu le veilleur à quelques pas d'ici dans la nuit épaisse, alors qu'on n'y voit que des ombres qu'on ne saurait distinguer...
- et alors ?
- comment a-t-il pu reconnaître le veilleur, ne pas le confondre avec une ombre pareille à toutes les autres ?
- je n'en sais rien ! Tu lui as posé la question mais il n'a pas voulu répondre...
- parce qu'il nous aurait donné la solution...
- je ne comprends pas...
- c'est pourtant simple ! S'il a reconnu le veilleur, c'est que celui-ci portait un signe distinctif qui s'aperçoit même dans la nuit la plus sombre...
- Une lanterne...
- exactement ! Un veilleur emporte toujours avec lui une lanterne qui lui permet de voir ce que les autres ne voient pas, en particulier dans les recoins...
- soit ! Et tu t'imagines que le veilleur va te confier sa lanterne...
- non ! S'il nous confie sa lanterne, il ne sera plus veilleur mais rien qu'une ombre parmi les autres.
- alors que comptes-tu faire ?
- on pourrait lui proposer un arrangement : il nous emmène jusqu'à l'entrée de la ruelle en nous éclairant de sa lampe, il

conserve sa lampe et, en contrepartie, il reçoit une récompense...

- et si la récompense ne l'intéresse pas ?

- alors il faudra trouver autre chose mais cela vaut la peine d'essayer, tu ne penses pas ?

- sans doute ! Mais s'il refuse, que comptes-tu faire ? Lui voler sa lanterne ?

- Non ! Mais peut-être est-il joueur...

- je te vois venir ! Jouer la lanterne comme le croisé jouait sa vie ou du moins son sursis...

- c'est cela ! Attendons qu'il arrive et on verra bien ce qu'il en pense... »

Voici que la porte s'ouvre à nouveau et celui qui entre à présent est bien le veilleur car il porte une lanterne à sa main et à l'autre un bâton ; il se rend au bar pour, semble-t-il, y réserver une commande. Le tenancier lui adresse quelques mots en lui indiquant notre table. Le veilleur traverse la salle sans se délester de sa chandelle et de son bâton et parvient enfin jusqu'à notre table ; il est aussitôt rejoint par le tavernier qui prend la parole :

« - ce couple est arrivé tout à l'heure, comme tous les autres bien avant eux ; il ont commandé un repas et deux bières mais je m'aperçois que la dame n'a pas touché à son plat du jour. Peu importe ! Ils m'ont posé des questions sur l'endroit et d'autres choses qui s'y rapportent mais je n'ai pas été en mesure de leur répondre et tu sais très bien pourquoi. Je leur ai dit alors que tu passerais dans la soirée et qu'ils pourraient alors te poser leurs questions car ici toi seul est capable d'y répondre.

- cela dépendra des questions ! En attendant apporte-nous trois bières et mets le plat à réchauffer puisque la dame n'y a pas goûté : je le mangerai moi-même, il est inutile de jeter la nourriture. Monsieur, je m'assieds et je vous écoute...

- Monsieur le veilleur, vous savez mieux que personne ce que signifie pour nous de nous être égarés jusqu'ici ; nous n'avons pas l'intention d'y rester mais un inconnu nous a mis en garde contre la nuit épaisse et les recoins sombres en lesquels se cachent bien des dangers. Bref comment sortir de cette impasse sans la moindre lumière ?

- effectivement sans une source de lumière, cela me paraît difficile, impossible même...

- vous disposez d'une telle source de lumière puisque vous êtes veilleur, elle pend d'ailleurs à votre main...

- vous ne pensez tout de même pas que je vais vous donner ma lanterne ! Sans elle, je ne suis plus rien, une ombre indistincte parmi les autres...

- je ne vous en demande pas autant mais peut-être que vous pourriez nous emmener, mon épouse et moi, jusqu'à la sortie...

- qu'est-ce que j'aurais à y gagner ?

- une récompense que nous pouvons négocier...

- à quoi bon ! Ici personne n'a besoin de rien, nous avons tout ce qu'il nous faut, plus ne nous servirait à rien...

- il doit pourtant bien y avoir un moyen...

- sans doute mais je ne vois pas lequel...

- on pourrait jouer votre aide ! Vous jouez aux échecs ?

- cela m'arrive mais je ne suis pas un fin joueur, un amateur et même un piètre amateur...

- je ne vaudrais pas mieux mais je suis prêt à prendre le risque car nous devons sortir d'ici, c'est impératif.

- et pourquoi est-ce impératif ?

- parce que nous ne sommes pas de ce monde ; les plaisirs qui se consomment ici ne sont pas du tout à notre convenance et puis il nous faut veiller nous aussi...

- et sur quoi veillez-vous ?

- nous veillons sur l'Esprit du monde et sa lumière...

- une lumière qui cependant ne parvient pas jusqu'ici, une lumière qui ne peut pas franchir les frontières de la nuit qui s'est abattue sur ce quartier...

- et pourquoi une telle nuit s'y est-elle abattue ? Que s'est-il passé en 1969 quand tout a commencé ?

- en 1969, les faits les plus marquants sont l'alunissage de la mission Apollo 11 et le festival de Woodstock ; je ne vois pas très bien le rapport entre ces faits et la nuit qui soudainement s'est abattue sur ce quartier...

- si je comprends bien, dans cette auberge les égarés font la fête jusqu'au moment où ils ne sont plus que l'ombre d'eux-mêmes...

- c'est bien cela...

- et ensuite que deviennent-ils ?

- ils finissent dans la rue, ce sont les ombres que vous avez croisées en venant jusqu'ici...

- et tous ceux-là attablés au comptoir ?

- ils sont en voie de conversion, pas encore totalement des ombres mais c'est l'affaire de quelques semaines, quelques mois tout au plus...

- et ceux qui comme nous s'égarent viendront les remplacer, n'est-ce pas ?

- oui, vous avez tout compris...

- et personne n'a jamais essayé de s'enfuir de cet enfer ?

- ceux qui ont essayé ne sont pas allés bien loin, ils ont fait demi-tour et sont revenus à l'auberge... »

Martine s'était jusque-là contentée d'écouter ; elle décide enfin de s'exprimer :

« - vous n'êtes pas joueur et pourtant, même si vous perdez, on ne vous prendra jamais votre lanterne, seulement le temps de nous faire sortir d'ici...

- mais si je gagne, vous perdez tout espoir de sortir un jour d'ici...

- c'est vrai, à moins qu'il y ait une autre solution...

- laquelle ?

- je l'ignore et, croyez-moi, je le regrette !

- je vous comprends bien, chère Madame, mais qu'est-ce que je peux y faire ?

- vous-même, vous n'avez jamais songé à vous en aller ? Après tout un veilleur n'a ici aucune utilité ?

- effectivement ! Disons seulement que cela me retient de devenir une ombre à mon tour... J'ai déjà pensé à m'en aller et pour moi rien n'est plus facile mais à quoi bon ? Il y a si longtemps déjà que je suis ici et le monde extérieur m'est

devenu inconnu ; vous avez peur d'être ici et moi j'ai peur de me retrouver ailleurs

- on pourrait échanger nos rôles, il vous suffit de me céder la lampe...

- et moi du coup je deviendrai une ombre comme toutes les autres... Si je reste ici, c'est comme veilleur !

- un veilleur qui ne veille sur rien d'autre que lui-même... En vous sauvant grâce à la lanterne, vous perdez tous les autres... »

J'avais laissé Martine s'exprimer librement sans intervenir, se disant que la parole pourrait peut-être la libérer ou du moins atténuer ses peurs. En les écoutant, elle et le veilleur, il réfléchissait cependant, comme porté par la chanson des Eagles. Il relève soudain la tête, regarde fixement le veilleur et prend la parole :

« - nous allons jouer ! Si vous perdez vous nous accompagnerez avec votre lanterne et votre bâton jusqu'au début de la ruelle de sorte que nous puissions quitter ce lieu maudit...

- et si je gagne ?

- si vous gagnez, nous ne perdrons pas pour autant et vous gagnerez plus que vous ne pensez...

- que voulez-vous dire ?

- ce que je viens de dire mais ne croyez pas que je vais abattre mes cartes avant même de les avoir jouées... De toute façon que vous gagniez ou que vous perdiez, pour vous cela ne changera rien sinon qu'en cas de perte vous devrez nous mener jusqu'à la sortie...

- mais je ne veux pas être responsable de votre perte...

- pourquoi accepterais-je de perdre si dans tous les cas de figure vous êtes gagnant ? Je vous ai dit que même si vous gagnez nous ne perdrons pas pour autant mais que vous y gagnerai bien plus que la partie. Alors faites-moi confiance ! De toute manière, mon épouse et moi, nous partirons... »

Martine, qui avait suivi notre conversation, relève la tête, me regarde dans les yeux et se met à sourire :

« - toi, mon chéri, tu as compris quelque chose...

- je peux même te dire que j'ai tout compris : il suffit d'écouter la chanson...

- que veux-tu dire ?

- rien pour l'instant mais tandis que nous jouerons, écoute bien les paroles et je suis certain que tu comprendras à ton tour car cette chanson est la clé de ce mystère...

- alors, mon cher veilleur, on la joue cette partie d'échecs ?

- je demande au tavernier de me prêter un échiquier et je reviens »

Le veilleur se lève, se dirige vers le comptoir, échange quelques mots avec le tavernier et revient aussitôt avec l'échiquier entre ses mains :

« - la partie peut commencer...

- il faut d'abord tirer les couleurs au sort ! Ce sont les blancs qui commencent à moins que vous ne vouliez jouer avec les noirs...

- tirons au sort puisque c'est la règle !

- je suis chanceux ! J'ai tiré les blancs et c'est donc à moi de commencer... »

L'aubergiste, sa femme et les clients se sont rapprochés de la table et observent la scène en silence, on n'entend que la chanson des Eagles en arrière-fond. Martine, tout en observant le jeu, semble méditative. Je lance le jeu en déplaçant le pion de E2 à E4 ; le veilleur réplique par la même figure et déplace un pion noir de E7 à E5 ; ensuite je déplace ensuite un fou de F1 à C4 ; le veilleur semble vouloir mener une attaque désordonnée sur son flanc droit ; je rétorque en déplaçant sa reine de D1 à F3 ; le veilleur s'enferme dans son attaque par le flanc et se semble pas s'intéresser à ce qui se passe dans l'axe central du plateau ; j'en profite pour déplacer sa reine de F3 en F7 occupée par le pion de l'adversaire. Martine qui a observé toutes les passes est souriante ; je relève la tête et m'adresse au veilleur :

« -échec et mat !

- en quatre coups ... je ne l'avais pas venu venir...

- parce que vous étiez concentré sur votre attaque par le flanc, vous avez négligé l'axe central du plateau... Ce coup s'appelle le coup du « berger » ; que je l'ai utilisé n'a rien de surprenant puisque je suis moi-même un berger...

- vous êtes un berger ?

- un berger de l'Etre, de la Nature, de l'Esprit et des âmes qui lui appartiennent...

-j'ai perdu ! Je vous accompagnerai donc jusqu'à la sortie...

- c'est inutile !

- vous voulez donc rester ici dans cet enfer ?

- non ! Mais, mon épouse et moi, nous ne partirons pas seuls...

- je ne comprends pas !

- c'est bien normal car vous êtes bien trop proche de ce lieu, si proche qu'il vous est devenu le plus lointain ; ne comprenez-vous pas qu'ici tout est factice ?

- que voulez-vous dire ?

- que tout ceci n'est qu'une illusion, celle dont parle la chanson qui tourne en boucle depuis notre arrivée ; je pense que mon épouse, qui a pris le temps de l'écouter, a tout compris elle aussi, alors laissons-la nous raconter... »

Martine ne semble pas surprise par ma proposition ; elle se lève et s'adresse au tavernier :

« - pourquoi ne sers-tu plus de vin depuis 1969 ?

- je n'en sais rien, c'est ainsi ! On a cessé de m'en demander et moi d'en servir

- mais tu en as encore ?

- quelques caisses à la cave, abandonnées depuis 1969 ; c'était du très bon vin et j'imagine qu'il a bien vieilli...

- alors ces caisses, avec ton épouse, vous irez les chercher et on boira ce vin tous ensemble mais il me faut d'abord éclairer ta lanterne éteinte depuis tout ce temps. Cette chanson qui passe en boucle, tu aurais dû prendre la peine de l'écouter, cela t'aurait permis de comprendre bien des choses.

- que voulez-vous dire ?

- cette chanson, sans la citer, évoque Las Vegas, une ville du Nevada perdue dans le désert de Mojave ; c'est la ville du jeu, de la luxure et de tous les vices, une ville où l'or qui coule de partout brille de mille feux sous les artifices de la lumière, comme celui dont ta femme a recouvert son corps.

- je ne peux rien lui refuser...

- toi, la femme du tavernier, enlève tout cet or dont tu couvres ton cou, tes poignets et tes mains ; crois-moi, tu te sentiras plus légère et surtout plus libre. Tu peux me confier ces bijoux et rassure-toi : je te les rendrai plus tard car l'or ne m'intéresse pas, je lui préfère la brillance des étoiles.

- je vois que les caisses de vin s'étalent à présent sur le comptoir ; tavernier tu peux les déboucher et donner ce vin à boire ç tes clients, tous tes clients ; ouvre aussi deux bouteilles de champagne et donne-les à boire aux Colitas.

- pourquoi aux Colitas ? Tu n'apprécies pas leurs fleurs ?

- ni leurs fleurs ni leur parfum qui vous envoûte et vous tient dans ce piège ; arrose les Colitas pour qu'ils fanent... Et donne à tes clients autant de vin qu'ils le souhaitent.

- j'ignore pourquoi mais ton œil lumineux et profond me dit que je dois le faire...

- à présent, veilleur, mon mari a des choses à te dire... »

Le veilleur, qui ne semble toujours pas revenu de sa défaite, relève sa tête et m'adresse un regard timide, presque humilié. Je tiens à le rassurer :

« - ne fais cette tête, veilleur, et dis-toi que tu as gagné bien plus que tu n'as perdu ; tu me dois une balade, c'était l'enjeu de la partie.

- je vous accompagne au dehors dès que vous le souhaitez, toi et ton épouse...

- as-tu remarqué que tous les clients ont déjà repris des couleurs, qu'on commence à les distinguer, c'est grâce au vin qu'ils viennent de boire mais ce n'est pas assez : ils doivent en boire encore jusqu'à ce qu'ils oublient la saveur trompeuse du champagne qu'ils ont trop bu jusqu'ici. Mais, dis-moi, as-tu pris

un jour la peine d'écouter cette chanson qui tourne en boucle depuis que nous sommes là ?

- c'est ainsi tous les soirs mais je n'en perçois que la musique envoûtante ; les paroles, je les écoute à peine et de toute manière je ne les comprends pas...

- justement écoute attentivement car les paroles qui suivent sont la clé de cette nuit qui s'est abattue sur ce quartier et ne veut pas la quitter ; « coute bien ces paroles :

*« And shesaid
We are all justprisonershere
Of ourowndevice
And in the master'schambers
Theygathered for the feast
Theystabitwiththeirsteelyknives
But theyjustcan'tkill the beast
Last thing I remember
I was running for the door
I had to find the passage back to the place I wasbefore
Relax said the nightman
We are programmed to receive
You can check out any time youlike
But youcannneverleave »*

- je les écoute mais je ne les comprends pas, c'est de l'anglais...

- alors je vais les traduire pour toi :

*« Et elle dit
Nous ne sommes tous ici que des prisonniers volontaires
De nos propres désirs matériels
Et dans les chambres des maîtres d'hôtel
Ils se réunirent pour le festin
Ils la piquent avec leurs couteaux d'acier
Mais ils ne peuvent tout simplement pas tuer la bête
La dernière chose dont je me souviens*

*Je courais en direction de la porte
Je devais trouver le chemin du retour vers l'endroit où j'étais
avant
Reste calme me dit un gardien de nuit
Nous sommes programmés pour accueillir
Tu peux régler ta note quand tu veux
Mais tu ne pourras jamais parti »*

- la chanson parle d'une chambre où festoient les maîtres d'hôtel ; ils ont choisi, dit la chanson, d'être les prisonniers de leurs désirs matériels ; ils piquent la bête avec leurs couteaux d'acier mais ils ne parviennent pas à la tuer ; la chanson dit encore que le dernier client a voulu s'enfuir mais qu'un gardien de nuit l'en a empêché car il est programmé pour accueillir : l'autre peut payer sa note quand il le souhaite mais il ne pourra jamais partir.

- c'est effectivement ce que dit cette chanson ! Le gardien est programmé pour accueillir mais en aucun cas pour laisser partir ; là-haut, ils font la fête, ils boivent du champagne mais crois-tu vraiment qu'ils ont choisi librement d'être les prisonniers de s'abandonner à ces désirs futiles et de renoncer à tout ce que la vie est en mesure de leur apporter de lumineux ?

- je l'ignore ! Je pense qu'ils ont renoncé, qu'ils se contentent de ce qui leur est sous la main, qu'ils sont trop fatigués pour se lancer à la recherche d'autre chose...

- que deviennent-ils après avoir longtemps festoyé ?

- ils se retrouvent ici, se dissolvent dans la bière et finissent dehors parmi les ombres, étant eux-mêmes devenus ombres...

- mais aussi longtemps qu'ils restent dans la chambre, ils ne savent rien de ce qui les attend ; ils pensent sans doute que leur oisiveté ne finira jamais...

- j'imagine que c'est ainsi... Alors ce voyage à travers la ruelle et sa nuit profonde, c'est pour bientôt ?

- je te propose un autre voyage et c'est la femme du tavernier qui t'accompagnera jusqu'à cette chambre dont j'ignore le chemin.

- une fois là-haut, qu'aurai-je à faire ?

- tu diras à tous ces gens de descendre, qu'un met délicat et d'une saveur improbable les y attend ; veille à ce qu'ils descendent tous. Ensuite tu briseras la lampe de cette chambre, tu en refermeras la porte avec la clé que possède la femme du tavernier et, de retour, tu me confieras cette clé.

- j'avoue ne pas bien comprendre mais je te fais confiance car tu sembles déjà connaître distinctement la suite des événements...

- n'as-tu pas compris que pour rompre ce qui semble ici un charme mais est en réalité une malédiction, il faut tuer la bête...

- je n'ai que mon bâton à t'offrir...

- ce genre de bête ne se tue pas avec un bâton ni même un fusil mais avec des mots pourvu qu'ils soient convaincants ; va et fais comme je t'ai dit... »

Le veilleur allume sa lanterne et emprunte le pas de la femme du tavernier délestée de tous bijoux ; ils s'engagent dans l'escalier qui conduit à l'étage vers la chambre mystérieuse, ce temple d'obscures réjouissances. Martine semble apaisée et a repris goût à la vie ; elle joint ses deux mains au miennes, me regarde en souriant et se met à parler avec tendresse :

« - quand ces gens vont descendre, j'imagine que tu vas leur parler ; tu n'es pas magicien, seulement berger de ce qui demeure au-delà des mots...

- ma chérie, ces mots n'ont d'importance qu'en ce qu'ils ne disent pas, ce sont des signes d'une vérité cachée et

insaisissable, une vérité qui se pressent et se dévoile là où on ne l'attend pas...

- tu envisages de tuer la bête qui est en eux mais comment vas-tu t'y prendre ? Crois-tu qu'il existe un mot, un seul, qui soit plus lourd que la bête et en mesure de l'écraser ?

- les mots n'ont de poids que celui des signes, ce qui importe n'est pas ce qu'ils disent mais ce qu'ils taisent, ce qui se montre à leur insu. Ce n'est pas à moi de les convaincre mais à eux de se persuader eux-mêmes ; nous n'avons rien à y perdre puisque la partie d'«échec m'a été favorable mais, en nous sauvant nous-mêmes, nous devons tout tenter pour les sauver eux aussi, les sortir de cet oubli, de ce sommeil dans lequel la bête les retient prisonniers.

- les voici qui redescendent ! Ils s'attendent à un met délicat et d'une saveur intense : qu'as-tu à leur offrir ?

- le salut dans la lumière... »

Effectivement le veilleur arrive dans la salle, suivi de la femme du tavernier et des convives de la chambre mystérieuse. Ils s'approchent de notre table et l'un d'entre eux prend la parole :

« - ainsi donc tu nous réserve un met délicat d'une saveur improbable ; quand y goûterons-nous ?

- pour l'apprécier à sa juste mesure, il vous faut d'abord boire de ce vin que semblent apprécier tous les clients ?

- du vin mais c'est le champagne qui nous donne bonne conscience...

- ce vin est bien plus précieux que vous l'imaginez ; il attend depuis 1969 dans une cave sombre qu'on le déguste enfin ; goûtez-y chers amis et vous verrez vos visages, comme tous ceux qui, se rassemblent ici se charger de couleurs : observez comme ils deviennent de plus en plus distincts...

- alors qu'on serve de ce vin en abondance et gare à toi s'il ne tient pas ses promesses...

- il les tiendra, je vous l'assure, et en y ajoutant quelque bonne parole, ce met délicat dont le veilleur vous a parlé, je suis certain que vos visages s'illumineront d'une lumière bien plus intense que celle que nous offre tous ces artifices... »

Les nouveaux arrivants se mêlent aux autres clients et consomment ce vin que leur tend le tavernier ; les visages deviennent de plus en plus lumineux, d'une lumière qui se projette jusqu'au dehors comme si elle invitait les ombres de la rue à entrer eux aussi et à goûter ce vin qui éclaire et réchauffe les âmes éteintes. C'est alors que je demande au tavernier de faire taire cette chanson qui n'en finit pas de se répéter comme le plus profond des désespoirs. Un convive s'adresse alors au tavernier :

« - pourquoi as-tu coupé cette chanson qui nous accompagne depuis si longtemps ?

- c'est l'étranger qui me l'a demandé, je suppose qu'il a de bonnes raisons...

- de bonnes raisons ? Je m'en vais de ce pas lui poser la question... »

Le convive s'approche de notre table un verre de vin à la main et m'interpelle :

« - tu aurais, m'a dit l'aubergiste, de bonnes raisons d'arrêter la musique...

- j'ai de bonnes raisons en effet ! Cette musique vous envoute depuis trop longtemps, c'est elle qui vous retient prisonniers de cette auberge et de l'oisiveté que vous y consommez. Regarde autour de toi, observe les ombres venues du dehors : ne vois-tu pas que le vin qu'elles partagent les rend de plus en plus distinctes. Elles sont votre miroir, le devenir de votre insouciance et de votre existence débridée qui cherche son salut

dans l'oubli. J'aperçois une alliance à ton doigt : celle que tu as épousé, elle n'est pas ici à tes côtés n'est-ce pas ?

- non ! Elle est restée là-bas, je suis venu seul, me suis laissé tenter et depuis lors je suis incapable de revenir sur mes pas, de retourner dans la lumière là-bas, tout au bout de la ruelle. J'imagine que mon épouse et nos enfants m'ont oublié...

- tu l'imagines et cela t'arrange mais en réalité tu n'en sais rien ; combien de mères, d'épouses et d'enfants ont attendu le retour des prisonniers après la guerre ? Tu es un prisonnier de la bête en toi que ces lieux ont éveillée mais il te suffit d'un mot pour la faire taire à jamais...

Commenté [MC1]:

- alors dis-moi ce mot si tu penses que là-bas les miens m'attendent encore ?

- les autres semblent t'écouter, se taire pieusement quand tu prends la parole ; puisqu'il n'y a plus de musique, leur liras-tu quelques vers bien choisis ?

- et pourquoi pas si cela peut effectivement éclairer nos lanternes depuis trop longtemps éteintes...

- alors voici les vers qu'il te faut lire...

- écoutez tous ce que l'étranger me demande de vous lire, quelques vers qui, je l'espère, vous réchaufferont le cœur et peut-être vous rendront le début d'un espoir...

« *Proche*

Et dur à saisir, le dieu.

Mais aux lieux du danger, la

Délivrance croît aussi.

Dans l'obscur séjournent

Les aigles et les fils des Alpes

S'en vont sans crainte par-dessus

L'abîme sur des ponts

*Légalement bâtis.
Aussi, comme sont amassées alentour
Les cimes du temps et que les bien-aimés
Ont séjour proche, languissant
Sur les monts au plus loin séparés,
Donne une eau innocente,
Ô donne-nous des ailes, pour traverser
D'un cœur constant, et revenir.*

*Ainsi parlai-je, que me ravit,
Plus vite que je ne l'eusse supposé
Et si loin que jamais je n'eusse
Pensé arriver, un génie
De mon propre foyer. Brillaient, crépusculaires,
Dans la lumière double, comme j'allais,
La forêt ombragée
Et les ruisseaux nostalgiques ;
(...) »*

(Hölderlin, « Patmos »)

De la patrie- tu as très bien lu, cher ami et tous t'ont écouté
avec ferveur ; regarde à présent comme leurs visages sont
devenus plus lumineux encore...

- tu as raison leurs visages suffisent à éclairer cette salle...

- uniquement cette salle ?

- cela n'est déjà pas si mal, ne crois-tu pas ?

- sans doute et pourtant ce n'est pas assez ! Alors regarde
attentivement à travers la vitre et dis-moi ce que tu vois...

- c'est la nuit mais l'obscurité s'est effacée ! On y voit bien mieux que tout à l'heure, le ciel est rempli d'étoiles et là-haut la pleine lune nous sourit avec bienveillance. Comment cela fut-il possible ? Es-tu un dieu ou un prophète ?

- je suis un berger, on te l'a dit probablement, et je suis étranger à cette métamorphose ; la nuit obscure dans laquelle vous viviez jusqu'à présent n'était qu'une illusion. Il vous a suffi d'ouvrir les yeux, de voir les choses telles qu'elles sont et non telles qu'on voudrait qu'elles soient. A présent, mon épouse et moi, nous pouvons partir à présent et toi aussi si tu le souhaites : je suis certain que là d'où tu viens ton épouse et vos enfants n'espèrent que toi, ne les fais pas attendre plus longtemps.

- regardez mes amis, regardez tous à travers les vitres : la rue a retrouvé ses lumières d'autrefois, nous sommes libres à présent, les ombres ont disparu sous les traits rassurants et lumineux de ceux qu'elles étaient auparavant. Veilleur, tu peux briser ta lanterne car jamais plu la nuit ne sera aussi sombre. Sortons mes amis et saluons ce ciel étoilé et cette lune hospitalière, bénissons la lumière qui nous revient de la nuit dont elle était prisonnière. Je m'en vais retrouver les miens tout là-bas dont je suis venu et chacun devrait en faire autant : n'avons-nous pas perdu assez de temps ? »

Après ces bonnes paroles l'homme ouvre la porte et disparaît dans la lumière de nuit, suivi par tous les autres ; ne demeurent à l'intérieur que l'aubergiste et sa femme. Martine et moi sommes sur le point de nous en aller à notre tour mais je souhaite interpeller l'aubergiste et sa femme une dernière fois :

« - vous ne partez pas avec les autres ?

- nous somme d'ici et à présent que tout est rentré dans l'ordre, ma femme et moi continuerons à tenir cette auberge. Nous y servirons du vin à tout qui en demande mais depuis ce soir, je te l'assure, le champagne est désormais interdit dans cette auberge.

- mon épouse doit rendre à la tienne ses bijoux...

- ces bijoux je n'en veux plus, jamais, ne suis-je pas assez belle et lumineuse pour devoir m'en parer ? Emportez-les et confiez-les à une œuvre de votre choix, qu'après avoir semé tant de tristesse et de désespoir, ils illuminent le visage de ceux auxquels ils profiteront. Gardez-les, Madame, et faites-en bon usage...

- demain à la première heure nous nous rendrons chez un marchand d'or qui les achètera volontiers ; l'argent que nous en obtiendrons trouvera, croyez-le bien, des souffrances à soulager.

- à la bonne heure ! Revenez nous voir à l'occasion et, nous vous le promettons, plus jamais de plat du jour... Vous nous avez ouvert les yeux sur notre stupidité mais aussi sur la beauté d'un ciel étoilé et d'une lune bienveillante, comment vous remercier ?

- vous n'avez pas à nous remercier ! Nous vous seulement donné l'occasion d'ouvrir enfin vos yeux mais c'est vous-mêmes qui les avez ouverts. Souvenez-vous que la bête n'est pas morte, qu'elle sommeille au plus profond de nous tous ; aussi doit-on veiller à ce qu'elle ne sorte pas de sa propre nuit et ferme à nouveau nos yeux. A bientôt, chers amis... »

Martine et Denis franchissent enfin la porte et disparaissent dans la ruelle, guidés dans la pénombre par la lune et les étoiles ; ils arrivent bientôt à l'hôtel où les attend la chambre qu'ils avaient réservée. Avant d'aller se blottir dans les bras de Morphée et des rêves qu'elle nous inspire, ils font un détour par le bar afin de s'y restaurer car Martine n'a toujours rien avalé. J'ai emporté avec moi la lanterne du veilleur qui depuis lors ne m'a jamais quitté ; elle est là où je l'ai déposée à notre retour à la maison, sur une table basse de mon atelier et souvent je la regarde et je repense alors à cette nuit passée dans la taverne aux ombres, je repense à cette nuit infranchissable, même par les chats, à tous ces êtres sans visage, je repense à la nuit du

monde qui en 1969 s'est abattue sur ce quartier perdu dans cette ville immense et à toutes les nuits du monde qui pèsent sur nos épaules bien plus lourdement que le rocher de Sisyphe. Je repense à tout cela et je me dis souvent que la pire de toutes ces nuits est celle sur laquelle se referment nos paupières.

HÔTEL CALIFORNIA

*Sur une sombre route du désert
Un vent frais passe dans mes cheveux
La senteur tiède des colitas
S'élevant dans l'atmosphère
Devant, plus loin
J'aperçus une lumière vacillante
Ma tête devint lourde et ma vue s'obscurcit
Je dus m'arrêter pour la nuit
Elle se tenait debout dans l'encadrement de la porte
J'entendis la cloche de l'église
Et je pensais en mon for intérieur
Ça pourrait être le paradis comme ça pourrait être l'enfer
Puis elle alluma une chandelle
Et me montra le chemin
Il y avait des voix au fond du couloir
Il me sembla les entendre dire*

*Bienvenue à l'Hôtel California
Quel endroit délicieux
Quel visage ravissant
Il y a plein de place à l'Hôtel California
Tout au long de l'année
Vous pouvez en trouver ici*

*Son esprit est perverti par Tiffany
Elle a les courbes d'une Mercedes
Elle a plein de très, très beaux mecs*

*Qu'elle appelle ses amis
Comme ils dansent dans la cour
Douce sueur estivale
Certains dansent pour se souvenir
D'autres pour oublier
Alors j'ai appelé le Capitaine
Apportez-moi mon vin s'il vous plait
Il m'a répondu
Nous n'avons plus cet alcool depuis 1969
Et toujours ces voix qui m'appellent de loin
Qui te réveillent au milieu de la nuit
Juste pour les entendre dire*

(EAGLES, « Hôtel Californie », 1977)